



LA PENSÉE FRANÇAISE

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

EN COLLABORATION

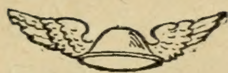
LA CONCURRENCE DES COLONIES A LA MÉTROPOLE (Challamel, 1906). . . . . . . , ... 1 vol.

L'EXOTISME ; LA LITTÉRATURE COLONIALE (Mercure de France, 1911) . . . . 1 vol.

LOUIS CARIO et CHARLES RÉGISMANSET

La Pensée Française

ANTHOLOGIE DES AUTEURS DE MAXIMES
DU XVIe SIÈCLE A NOS JOURS



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI



IL A ÉTÉ TIRÉ :

100 exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma

numérotés de 1 à 100.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

550

INTRODUCTION

Méry, l'auteur bien oublié d'*Héva* et de *la Guerre du Nizam,* collaborateur de Barthélemy et aussi d'Alexandre Dumas, soutenait facilement une conversation en alexandrins. C'était un merveilleux improvisateur qui avait le don de s'exprimer en vers. Nous avons connu un excellent vieillard qui ne pouvait au cours de l'entretien le plus ordinaire prononcer une parole qui ne fût un apophtegme. Il s'exprimait en maximes.

La maxime, c'est, en effet, *une manière de s'exprimer.*

Cette définition est-elle suffisante ? Nous serions tentés de le croire à nous en rapporter à celles qui ont été antérieurement données par les gens que cette question intéressa. Un dictionnaire que nous avons consulté porte au mot *maxime :* « petite sentence » et, au mot *sentence :* « maxime générale ». L'explication est lumineuse !

Littré [1] appelle maxime *une proposition générale qui sert de règle* ou encore *une proposition importante, qui sert de règle dans la conduite.* Il constate que ce qui domine dans la signification de ce mot, c'est « la grandeur et la force ».

La définition de Condillac paraît préférable : « Une

1. *Dictionnaire de la langue française.*

maxime, dit-il, est un jugement dont la vérité est fondée sur le *raisonnement* ou *l'expérience* [1]. »

Ceci comprend tout : d'une part, les jugements abstraits à la manière antique, par exemple ceux-ci :

« Il importe de vivre bien ; il n'importe pas de vivre longtemps » ;

ou

« Une amitié qui finit n'a même pas commencé [2]. »

d'autre part, les observations qui sont le résultat d'une certaine pratique personnelle de la vie, toutes celles que pourrait précéder cette épigraphe : « C'est moy que je peinds... je suis moy-même la matière de mon livre [3]. »

Le terme « la vérité », seul, dans la définition de Condillac nous paraît sinon impropre, du moins, tendancieux, encore que ce qu'écrit chacun, lors même qu'il ment, soit réellement *sa* vérité.

L'art des maximes est vieux comme l'homme. De tout temps, en effet, l'homme aima ces formules, concises, arbitraires peu ou prou, dans lesquelles il porte un jugement sur lui-même, sur ses semblables ou sur le monde. Les anciens y excellèrent. Au premier essai ils découvrirent le tour qui convient à la maxime, témoin Bias s'écriant : « Il est infortuné celui qui ne supporte pas l'infortune. »

Mais les Français, parmi les autres peuples, se sont signalés dès le XVIe siècle, par un goût très prononcé pour cette manière spéciale de s'exprimer qui, par

1. Condillac, *Art d'écrire*, II, 9.
2. Publius Syrus.
3. Montaigne, *Essais*, Préface.

ailleurs, trouvait sa formule naturelle dans *les proverbes*, manifestation générale de la pensée humaine qui est de toutes les époques, de tous les climats, de toutes les races.

« Faire la leçon aux autres, constate excellemment M. Léon Levrault [1], édicter des préceptes, tracer à ses contemporains une ligne de conduite — que bien souvent, on ne suit pas soi-même, — c'est chose que connurent tous les peuples, mais ce fut plus encore le péché mignon des Français. »

Plutôt que l'historique ou l'évolution du genre littéraire des « maximes » et des « portraits » nous nous sommes proposé d'étudier sa valeur au double point de vue moral et psychologique, et d'établir à quel besoin particulier de l'esprit de l'homme il répond. A vrai dire, en poursuivant cette étude, nous avons été obsédés par le souvenir d'une des plus délicieuses fantaisies de Jules Lemaître qui, rendant compte [2] il y a quelques années d'un recueil de pensées de la comtesse Diane intitulé *Maximes de la vie* [3], parut avoir donné le coup de mort à ce genre littéraire pourtant « bien français ».

Mais un genre littéraire, fût-il, « le plus facile de tous » comme l'a écrit Kératry [4] auteur de fort mauvaises maximes, un genre littéraire est plus difficile à tuer qu'un homme et celui qui nous occupe ici se porte encore fort bien alors que la gloire de M. Georges Ohnet est depuis longtemps défunte.

1. Léon Levrault, *Maximes et portraits*.
2. Jules Lemaître, *Les Contemporains*. IIe série.
3. Comtesse Diane, *Maximes de la vie*, Paris, Ollendorff, 1883.
4. Kératry, *Quelques pensées*, Paris, 1833.

« Nos contemporains, remarqua Jules Lemaître, sont adroits comme des singes. Or, les « maximes et réflexions » c'est un genre connu qui a ses procédés. Une pensée, cela s'élabore intérieurement mais cela se fabrique aussi par l'extérieur. Les moralistes ont laissé des moules : ces moules (c'est Jules Lemaître qui parle !) peuvent produire des pensées indéfiniment car tout ce qu'on y coule devient pensée. Les Maximes de La Rochefoucauld ne sont plus ainsi qu'un jeu de société et c'est pourquoi les femmes, avec leur faculté d'imitation, leur merveilleuse souplesse d'esprit, y ont maintes fois excellé. Jeu assez difficile, il faut le reconnaître, mais qui s'apprend enfin. Les moyens de réussir à ce jeu, il ne serait pas impossible, je crois, de les formuler et ce serait même un joli sujet pour un chroniqueur qui intitulerait cela : *La Rochefoucauld dévoilé* ou *les principales manières d'écrire des pensées sans en avoir.* »

Après cette sorte de prétérition, l'auteur des *Contemporains* ne put résister au malin plaisir d'énoncer ces moyens ou, mieux, ces « recettes » et il le fit avec infiniment d'esprit.

Le moraliste pour être bon moraliste n'aura qu'à exploiter le « pessimisme [1] » et qu'à expliquer toutes les actions humaines par l'égoïsme. Il pourra exploiter « les erreurs de l'opinion », mine inépuisable, passer

1. « Toutes les pensées et maximes qui ont quelque valeur sont fortement pessimistes. Quand on étudie ses semblables et soi-même avec quelque sincérité, on en rapporte rarement des observations avantageuses ». Henry Maret, *Pensées et opinions.*

« Maximiste, pessimiste », dit encore l'abbé Joseph Roux.

en revue l'œuvre des auteurs dramatiques et des romanciers et y puiser les « vérités premières » comme dit Courteline qui y abondent, s'emparer des pensées célèbres et en prendre le contre-pied. Voici maintenant des schémas faciles. Par exemple : est à..... ce que..... est à..... Ainsi : *la prudence est à l'innocence ce que la modestie est à la vertu*, ou bien, *ce que le duvet est à la pêche*, ou encore, *ce qu'un léger voile est à la beauté*. C'est la pensée algébrique. Il y a aussi la pensée antithétique qu'eût choisie Hugo s'il avait commis des pensées. Exemple : *Il y a des larmes qui remercient et des sourires qui reprochent ;* puis, la pensée paradoxale, exemple : *Il n'est pire orgueil que l'humilité chrétienne*. Pour en marquer l'impertinence l'auteur ajoute : *souvent, quelquefois, il est des cas*..... Il y aura encore la pensée pittoresque, la pensée plate, vulgaire truisme auquel un ton sentencieux prête de la profondeur..... Conclusion : les « pensées et maximes » seraient « un « genre épuisé et un genre futile..... épuisé : car ce ne « sont jamais que des observations plus ou moins gé- « nérales, des remarques explicatives sur des collec- « tions de faits. Or, les faits peuvent bien changer et, « en partie, l'extérieur de la vie humaine, mais non « point les instincts et les sentiments primordiaux à la « constatation desquels se ramène tout l'esprit du fai- « seur de maximes. Et ces observations générales, il y « a beau temps qu'elles ont été faites : on ne peut « qu'en varier la forme (il est vrai qu'on le peut indé- « finiment et qu'on y peut mettre sa marque person- « nelle)... futile : car, pourvu qu'on ait un peu lu, qu'on « ait une teinture de philosophie et une expérience « telle quelle de la vie et des passions humaines, tou-

« tes les pensées qui nous viennent sont nécessairement « vraies..... etc. ».

Tel est le réquisitoire : il n'est pas seulement spirituel ; à première vue, il est écrasant et il semble bien que la Cour, après son audition, ne puisse prononcer que la peine de mort. Pas de circonstances atténuantes possibles. La mort ! et la mort après beaucoup de vaines phrases !

La cause vaut cependant d'être plaidée.

Remarquons, d'abord, combien il est léger et même, oserons-nous dire « puéril » de prétendre qu'une branche quelconque de l'activité intellectuelle de l'homme constitue un vain jeu, aboutisse à une impasse et que l'esprit doive s'en désintéresser. Voit-on un censeur, qui se fût avisé d'arracher sa spirituelle férule à M. Jules Lemaître, sous ce stupide prétexte que Sainte-Beuve l'avait précédé dans le rôle de partial distributeur d'éloges et de blâmes ?

Sans doute, tout a été dit. Heureusement, — ou malheureusement comme on voudra, — tout peut être redit. A limiter la création intellectuelle aux seules choses vraiment *nouvelles*, on risquerait évidemment de la tuer à tout jamais. Qu'on applique cette conception à n'importe quel genre littéraire autre que celui des maximes, et il n'en est pas un seul qui puisse apparaître comme encore valable. La poésie, par exemple : Mme Ackermann [1] remarqua jadis : « Pour écrire en prose, il faut absolument avoir quelque chose à dire. Pour écrire en vers ce n'est pas indispensable. » Ce jugement, un peu sommaire, s'appliquerait aussi bien,

1. Mme Ackermann, *Pensées d'une solitaire*. Paris, Lemerre, 1903.

quoi qu'en dise son auteur à la prose d'abord, à l'histoire, à l'érudition, à toutes choses humaines, hélas ! Car si l'homme n'écrivait que lorsqu'il a quelque chose à dire..... que deviendrait la littérature !

Du « roman » aussi bien que des « maximes » Jules Lemaître ou, plutôt son ami Pococurante n'aurait-il pas été fondé à dire que c'est un genre aussi « futile » qu' « épuisé ». En cette matière, tout fut fait et refait mille fois, et les Henry Bordeaux du jour recommencent perpétuellement le *Maître de Forges*, en plus ennuyeux, et sans le mérite de l'invention première. Du « roman parfait » du « roman à succès » ne pourrait-on également donner par avance toutes les formules ? Un des maîtres de la littérature moderne déclarait, un jour, devant nous — c'était avant la guerre — à un jeune débutant : « Voulez-vous connaître le meilleur moyen de parvenir dans les lettres ? Composez un livre quelconque, d'intrigue peu compliquée, bien ou mal écrit peu importe, où les gestes et les comportements des personnages donnent l'illusion de la vie et de l'action ; ajoutez une conversion éclatante au catholicisme, quelques tirades contre l'impôt sur le revenu, l'Ecole sans Dieu, les femmes divorcées et l'anarchie. Agitez et remuez le tout et..... peut-être..... trouverez-vous un éditeur ? »

Voilà une recette, évidemment, qui n'eût point déplu à Paul Bourget.

Pour l'art dramatique, l'ingénieux et subtil Georges Polti en indiqua trente-six, plus que pour l'amour, mais qui se peuvent combiner et varier à l'infini, ressource refusée même à don Juan.

Le duc de Lévis avait adopté comme épigraphe : *Si*

non nova, nove et André Chénier professait modestement :

Sur des sujets anciens faisons des vers nouveaux ! Par avance le poète s'excusait, comme s'excusera plus tard M. André Berthet écrivant ses *Maximes nouvelles sur de vieux thesmes* [1].

A se placer au point de vue de Sirius, la critique pourrait être encore beaucoup plus décisive. Un homme bien oublié aujourd'hui, feu M. Harduin, journaliste dont les Parisiens goûtèrent longtemps l'esprit, bava pendant dix ans sur les lettres, les arts, et en général, sur toute beauté humaine et même divine en usant d'un procédé définitif. Qu'il parlât de l'œuvre de Rembrandt, de Victor Hugo ou de... Paul Fort, il avait accoutumé de conclure ainsi : « Un chef d'œuvre artistique de plus ou de moins, ce n'est jamais cela qui empêchera la terre de tourner ! » Evidemment !

Certes, la profondeur, l'originalité de La Rochefoucauld, de Pascal ou... de l'Ecclésiaste ne seront vraisemblablement jamais dépassées ni même égalées. Mais, ce que ces penseurs de génie ont dit autrefois peut être redit sous une forme nouvelle, à la mesure du temps présent. Jules Lemaître lui-même, le reconnut : « On peut varier la forme... indéfiniment et mettre sa marque personnelle. » Or, la marque personnelle « n'est-ce qu'un rien ? » ainsi qu'interrogeait pompeusement Bossuet ? En matière littéraire, fond et forme étant inséparables, la présentation nouvelle d'une idée ancienne la sauve de la banalité, lui refait une virginité. Et le mérite n'est pas mince, car Paul Masson,

1. André Berthet, *Maximes nouvelles sur de vieux thesmes*. Paris, Quantin, 1880.

moraliste peu sérieux, l'a affirmé dans ses *Pensées d'un Yoghi :* « Il en est des idées comme des femmes. Dix coûtent moins à nourrir qu'une seule à habiller. »

Pouvons-nous, d'autre part, n'admettre comme penseurs que les génies consacrés ? Ne serait-ce point un peu sévère, un peu « futile ? » Stendhal, jadis écrivit : « J'estime beaucoup les recueils de pensées morales même *médiocres*. Elles me font faire un espèce d'examen de conscience. »

Or, nous avons recueilli une grande quantité d'ouvrages de maximes, nous les avons lus attentivement et sans parti-pris et nous avons constaté — ce qui confirme l'opinion de Stendhal — qu'il en était très peu qui fussent absolument médiocres. Pas un où le lecteur ne pût découvrir une valeur, une note sérieuse, quelque observation typique. Pas un, surtout, qui ne décelât de la sincérité et quelque *sensibilité*. C'est qu'en général les auteurs de maximes n'ont pas été des professionnels de la littérature. En France, tout au moins, ce sont, pour la plupart, gens du monde à qui leur situation sociale permit de bien observer leurs semblables et les ressorts de leurs actes, qui ont obéi au vœu de Duclos souhaitant [1] « que ceux qui ont été à portée de connaître les hommes fissent part de leurs observations », et qui, à un moment donné, condamnés à une retraite, — volontaire ou involontaire, — notent, *pour eux-mêmes*, les impressions de leur temps d'activité.

Sans doute, ces philosophes « tard-venus » n'ont pas toujours la prétention comme Emerson, « écrivant pour soi, de travailler pour l'éternité ». Sans doute,

1. Duclos, *Considérations sur les mœurs de ce siècle.*

aussi, n'ont-ils pas toujours été des *Héros* carlyléens, des hommes d'action de premier plan. Le *héros,* en effet, est rarement un psychologue. Il observe suffisamment les hommes pour ne point exiger d'eux l'impossible, il les connaît assez pour les juger bien et mal, ce qui est tout un, c'est-à-dire, avec un nécessaire pessimisme. Mais il n'a point le temps de prendre des notes : il « agit » et cela suffit. Près des héros, dans leur ombre parfois, se pressent des hommes qui les valent, qui valent mieux, souvent, et qui, cependant, par quelque défaut de caractère ou, simplement, par quelque cruauté des événements, demeurent voués aux seconds rôles. Philosophes par goût naturel ou par dépit, joyeux ou bien amers selon leur tempérament, ils se consolent de ne point agir en pensant ou en jouant au penseur : ainsi sont nées, naissent et naîtront encore bien des maximes !

En général, nous l'avons noté déjà, les auteurs de maximes sont pessimistes et considèrent comme La Rochefoucauld que l'égoïsme est le ressort suprême des actions humaines. Jules Lemaître refuse à cette conception l'originalité. C'est un droit, mais, il est permis de préférer, à cet égard, l'opinion d'Henry Maret.

Certains auteurs [1] se sont amusés à tenter de réfuter les maximes de La Rochefoucauld en en prenant systématiquement, suivant le conseil de Pococurante, le contrepied. Le résultat de ces entreprises fut toujours lamentable et les pensées ainsi engendrées, bêtes à pleurer ; ou bien ce ne furent comme dans les célèbres *A la manière de...* [2] que de spirituelles facéties.

1. Notamment, l'abbé de la Roche et André Berthet, *op. cit.*
2. De Paul Reboux et du regretté Charles Müller.

Jules Lemaître constate encore que « si les faits peuvent bien changer et en partie l'extérieur de la vie humaine » par contre, ils sont impuissants à modifier les « instincts et les sentiments primordiaux » de l'homme. L'homme est toujours le même et les penseurs antiques, du premier coup, ont épuisé l'intérêt des remarques générales à faire sur sa nature.

L'homme est-il toujours le même ?

Le comte de Gobineau ne le pensait pas : « Au nombre des non-valeurs, a-t-il écrit [1], que l'on doit aux moralistes, il n'en est pas de plus complète que cet axiome : « L'homme est partout le même. » Cet axiome va de pair avec la grande prétention de ces soi-disant penseurs de réformer les torts de l'humanité en faisant admettre à celle-ci leurs sages conseils. Ils ne se sont jamais demandé comment ils pourraient réussir à changer ce mécanisme humain qui crée, pousse, dirige exalte les passions et détermine les torts et les vices, cause unique en définitive de ce qui se produit dans l'âme et dans le corps. »

La thèse que défend ici l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, tend surtout à démontrer la variété infinie des hommes dans l'espace. Mais, il nous paraît difficile de nier l'identité de l'homme *dans le temps*. L'homme est toujours suivant la formule de Schopenhauer, *idem sed aliter* et l'animal humain n'échappe pas à la loi de constance qui fait « tous les êtres persévérer dans leur être », pour parler comme Spinoza.

L'œuvre des « faiseurs de maximes » n'aurait-elle

1. Gobineau, *Nouvelles asiatiques*. Introduction.

que le mérite d'établir l'identité éternelle de l'homme qu'elle vaudrait, pour cela seul, d'être prise en considération. Prouver et affirmer l'identité du caractère humain dans le temps, ceci revient à nier la possibilité, mieux, la *réalité* de tout progrès moral. Cette preuve et cette affirmation ont leur valeur. Les moralistes poursuivent une bonne œuvre en travaillant à leur consécration. La plus grande partie des maux qui ont frappé et frappent encore l'humanité ont été ou sont, en effet, engendrés par la conception de la « perfectibilité indéfinie » de l'esprit humain. Cette singulière croyance qui constitua l'unique dogme des hommes de 1789 fut mère de bien des erreurs. Elle apparaît encore, à notre époque, bien à tort, dite scientifique, comme le meilleur argument des politiciens et de tous les fauteurs de troubles qui prêchent la révolution sociale.

L'homme « évoluant et progressant sans cesse moralement [1] » voilà qui justifie tous les rêves, toutes les utopies, toutes les atteintes *au fait*, tous les crimes de lèse-réalité, voilà qui explique tout le désordre de l'heure présente, toute l'anarchie contemporaine.

« Progrès moral indéfini ! » C'en est fait : le prodigieux et confortable piédestal est construit — et avec quel ciment ! celui de toute la sottise humaine ! — où vont se carrer ces précieuses idoles : égalité des hommes, suffrage universel, instruction pour tous, éducation intégrale, mutualité, protection des animaux, paix universelle, Joseph Prudhomme, Homais, tous les mythes et tous les cuistres !

Les auteurs de maximes, pour la plupart, et beau-

1. Armand Fallières, ex-Président de la République Française.

coup inconsciemment, viennent s'inscrire en faux contre ce monument de mensonge. Affirmant l'identité de l'homme dans le temps, ils dénient à jamais toute possibilité de croyance à un progrès moral quelconque. Avec Lacordaire ils disent : « L'homme est impuissant pour l'homme et c'est sa plus douloureuse misère... » Peut-être, mais cette misère proclamée et reconnue vaut mieux que le portique érigé par les prophètes face aux impossibles bonheurs.

« L'homme est toujours le même ! » Tant qu'il sera nécessaire de proclamer cet axiome, le genre des maximes ne sera pas épuisé !

Il s'épuisera, au reste, d'autant moins que les auteurs qui l'alimentent possèdent, comme le reconnut lui-même Jules Lemaître, la précieuse ressource de pouvoir varier à l'infini leurs moyens d'expression.

« L'homme est toujours le même » mais, les modalités de sa sensibilité se traduisent de mille et mille manières, broderies multiformes et complexes sur un thème fondamental. Rien de plus amusant pour un esprit bien fait que de considérer ces variations incessantes et les auteurs de maximes nous offrent, à cet égard, un précieux régal.

Veulent-ils exprimer cette opinion que le moraliste, en traçant un précepte, ne pense pas à soi mais à autrui, Mme de la Sablière [1] écrira :

« On établit souvent des maximes sévères par superbe : on aime à se parer de cette apparence de vertu et il ne coûte rien de rendre insupportable pour les autres un joug que l'on ne veut pas s'imposer à soi-même. »

1. Mme de la Sablière, *Maximes chrétiennes*. Paris, 1754.

Lemesle [1] affirmera brièvement :

« On fait des règles pour les autres et des exceptions pour soi »

et, avec une image :

« Le moraliste, en général, borne ses fonctions à celles d'une trompette de régiment : après avoir sonné la charge et fait beaucoup de bruit, il se croit dispensé de payer de sa personne. »

Dufresnes [2] plus simplement, avancera :

« Le malheur des maximes, c'est qu'on les fait pour les autres et rarement pour soi. »

Jean-Jacques Rousseau confirmera :

« On sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde excepté lui. »

Même idée encore chez Mme de Salm-Dyck [3] :

« Nous aimons la morale quand nous sommes vieux parce qu'elle nous fait un mérite d'une foule de privations qui nous sont devenues une nécessité. »

Chez Pascal :

« Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. »

Et chez Sanial-Dubay [4] :

« Il est des maximes comme des lois : la multiplicité en prouve moins la pratique que la violation. »

S'agit-il d'exprimer cette idée qu'il existe peu de pensées originales ou nouvelles, voici diverses traductions :

1. Lemesle, *Misophilanthropopanutopies*. Paris, 1833.
2. Abel Dufresnes, *Pensées, maximes et caractères*. Paris, 1826.
3. Princesse de Salm-Dyck, *Pensées*. Paris, Didot, 1835.
4. Sanial-Dubay, *Pensées sur l'homme, le monde et les mœurs*. Paris, 1812.

« Un livre de morale, dit de Stassart [1], est comme une boutique de friperie ; l'auteur y étale souvent les pensées d'autrui, mais, il a grand soin de les retourner auparavant. »

« J'étais prêt à dire que ces pensées m'appartiennent, plaide l'avocat Marin [2], mais je me suis rappelé que tout a été dit. »

« Pourquoi, interroge Prémontval [3] la plupart des livres de morale ont-ils le don d'ennuyer beaucoup et de profiter si peu ? C'est que tout le monde sait de fort bonne heure ce qu'ils renferment. »

« Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, confesse Vauvenargues, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues. »

Mais prétend Henry Maret, « c'est le propre des pensées profondes de vous apparaître tellement naïves que vous croyez les avoir eues vous-mêmes. »

« On tourne une pensée, dit encore Vauvenargues, comme un habit pour s'en servir plusieurs fois. »

« Les pensées et les maximes, constate d'Houdetot [4] peuvent se rencontrer, mais elles ne se saluent pas de peur de se reconnaître. »

Et Mme de Sévigné [5] dit joliment :

« Je fis l'autre jour, une maxime tout de suite sans y penser et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir

1. De Stassart, *Pensées, maximes, réflexions et observations.* Paris, 1855.

2. Marin, *L'homme aimable.* Paris, 1752.

3. Prémontval, *Le Diogène de d'Alembert* ou *Diogène décent.* Paris, 1755.

4. D'Houdetot, *Epreuves du cœur humain.* Paris, 1856.

5. Mme de Sévigné, *Lettres*, 62.

retenue par cœur de celles de M. de La Rochefoucauld. »

Cependant que Mme Bertin, marchande de frivolités de la Reine, déclare avec un sourire : « Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié. »

Les maximes doivent-elles être claires ou sybillines?

De Vanière affirme [1] :

« En fait de pensées, il n'y a rien de profond par essence. Il n'y a de profond que ce qui n'est pas clair. »

Mais voici des corrections :

« La clarté orne les pensées profondes », dit Vauvenargues.

« Un coup sec et qui fait balle, telle doit être une pensée » proclame l'abbé Joseph Roux.

« Il faut être profond en termes clairs et non pas en termes obscurs », confirme Joubert [2].

« Il faut pour qu'une pensée mérite d'être publiée, dit de Lévis [3] qu'elle soit juste, qu'elle renferme le germe d'une conséquence utile et qu'elle soit tellement claire que le jugement l'accueille à l'instant sans que, cependant, la mémoire la reconnaisse. »

Et Mme de Knorr complète de Lévis en constatant :

« Les pensées qui nous plaisent le mieux ne sont pas les plus profondes en elles-mêmes, ce sont celles auxquelles notre expérience donne raison. » Ce qui revient à confirmer cette remarque de Hartmann, le philosophe de l'Inconscient, que l'homme n'admet dans son entendement un principe comme vrai qu'autant qu'il correspond à une expérience personnelle antérieure.

1. De Vanière, *Journal de pensées*. Rouen, 1798.
2. Joubert, *Pensées*. Paris, 1838.
3. Duc de Lévis, *Maximes et Essais*. Paris, 1811-1812.

*

Existe-t-il vraiment, comme l'a prétendu M. Jules Lemaître, un *procédé* pour fabriquer des maximes ?

Non, répond Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Pascal va plus loin : « Le hasard, écrit-il, donne les pensées, le hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir. »

Joubert, de même, dit : « Les pensées qui nous viennent valent mieux que celles qu'on trouve. »

Pour Amiel [1] : « L'habitude est une maxime vivante devenue instinct et chair. »

Et Léonard [2] proclame : « Les mots sont à tout le monde. Les pensées sont à ceux qui les trouvent. »

Cependant qu'Eugène Cordier [3] s'écrie : « Je suis quelquefois si ravi de la grandeur d'une pensée et des pays étendus qu'elle me découvre et que je vais explorer qu'alors je crains de mourir ! »

Par ces quelques citations qu'on pourrait multiplier à l'infini, s'avère l'extraordinaire variété d'expression des grands thèmes de méditation humaine. Bien des maximes sont contradictoires. Ceci n'infirme point leur valeur. Anatole France l'a noté justement : « Les natures les plus riches, les plus fécondes sont aussi les plus abondantes en contradiction. On ne peut être souvent d'accord avec soi-même, quand on est à soi seul un monde ! »

Ajoutons que la contradiction est le rythme essentiel de la vie et que tout l'univers n'est que dialectique [4].

1. Amiel, *Pensées*.
2. Léonard, *Pensées*. Paris, 1823.
3. Eug. Cordier, *Le livre d'Ulrich*. Paris, 1851.
4. Hegel.

Ce serait, en vérité, de notre part manquer de discrétion et de mesure que de pousser plus loin cet essai de réhabilitation du genre des maximes. Aussi bien, ce genre littéraire, en dépit du spirituel réquisitoire de Jules Lemaître, se défend-il suffisamment par lui-même, et l'on ne saurait poursuivre son procès sans faire ensemble celui de la pensée humaine. Celle-ci, en dépit de sa foncière imbécillité, pour parler comme les prédicateurs chrétiens, présente au moins cette qualité d'être infiniment plastique. Pour bien comprendre *Psyché*, le souffle pur et essentiel, il faut l'accorder avec les métamorphoses de Protée, tour à tour flamme ailée et eau fuyante et subtile que nul ne saurait enchaîner. « On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage, a écrit Vauvenargues, si on les concevait comme l'auteur. »

Caduc et désuet, le genre des maximes ? Mais, qui pourrait affirmer que, demain, ne naîtra pas un penseur qui le renouvellera totalement par une heureuse inspiration ? Quel parti tirer par exemple, de l'idée chère à Edgar Pöe du *démon de la perversité* et quelles remarques curieuses, quels aperçus ingénieux un observateur de talent ne pourrait-il pas trouver dans son application aux défaillances et aux sursauts de l'âme humaine ?

Nullement épuisé, nullement futile, et pas si aisé que certains l'ont prétendu, l'art des maximes présente encore cet intérêt de fournir aux hommes, toujours partis « à la chasse au bonheur » suivant une formule qu'eût goûtée Stendhal, des conseils précieux, des préceptes utiles et toujours bons à méditer.

Sans doute, ainsi que l'a constaté Brunetière [1] com-

1. F. Brunetière, *Revue des deux mondes*. Août 1892.

mentant l'opinion de Bayle sur la vanité des morales philosophiques, sans doute, « il faut philosopher, mais il ne faut pas demander à la philosophie non plus qu'à la raison philosophique de nous donner des règles de conduite. Il ne faut pas prétendre conformer nos actions à un ordre universel dont nous ne pouvons affirmer l'existence qu'autant que nous le tirons d'une certaine idée que nous nous formons de cet ordre, ce qui est un cercle vicieux. »

Cette remarque dogmatique de Brunetière se heurte à la boutade de Sainte-Beuve : « Le philosophe systématique et le moraliste sont volontiers mal ensemble. Le moraliste, en souriant, importune l'autre. Il sait la ficelle secrète et gêne les grands airs de conquérant. Descartes et La Rochefoucauld, s'ils s'étaient vus, auraient pu difficilement se souffrir. »

Non, la valeur pratique des maximes, en tant que « recettes de bonheur » n'est pas niable. « Les maximes générales sont dans la conduite de la vie, a dit Chamfort [1], ce que les routines sont dans les arts... » et « l'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable dans tel cas, ou ne l'est pas du tout. »

Feuilletez un recueil de pensées et vous y trouverez d'innombrables thèmes de méditation, mille invitations au retour sur soi, mille occasions de faire, comme l'écrivit Stendhal, un examen de conscience. Elles constituent une excellente préparation à la sagesse et à la simplicité, sagesse et simplicité conseillées par des

1. Chamfort, *Maximes générales*.

hommes qui ont possédé à fond l'expérience et médité longuement les leçons de la vie.

Elles confirment le plus souvent la belle théorie élaborée par M. Jules de Gaultier en nous montrant la tendance générale de l'homme « à se concevoir autre qu'il n'est », meilleur, quand il s'agit de lui-même, pire, quand il s'agit d'autrui. Elles apportent la plus éclatante vérification à la conception maîtresse de La Rochefoucauld, « maître de tous les moralistes [1] » établissant que l'homme est possédé de l'amour de soi et que ce sentiment est le principe de tous ses actes et de toutes ses pensées. Encore, La Rochefoucauld a-t-il flatté l'homme dont on pourrait dire bien souvent qu'il obéit davantage à la simple *vanité* qu'à l'amour-propre.

Enfin, constatation dernière, les maximes, sagesse condensée et stylisée, ne modifient, en général, en rien la conduite de leurs lecteurs. *Meliora videntes, deteriora sequuntur !* Est-ce parce que, comme l'insinue La Rochefoucauld « nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison ? » ou bien, comme l'indiquait malicieusement Mme de Grignan, parce « nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force » ? Peu importe : cette contradiction même ne constitue pas une objection dirimante. Dès 1840, Sainte Beuve [2] constata : « La Rochefoucauld dit : « On pardonne tant que l'on aime. » On pourrait dire aussi bien : « On ne pardonne pas, tant que l'on aime. » Hermione s'écrie :

« Ah ! je l'ai trop aimé pour ne point le haïr ! » Au reste cette contradiction possible à l'égard des *maximes* en

1. Jules de Gaultier, *Notes sur le cynisme*. Mercure de France I-IX 1909.

2. *Portraits de femmes.*

justifie, s'il se peut, l'esprit ; elle ne fait que mieux trahir la contradiction même du cœur. »

Ajoutons que si la force de conversion que comportent les maximes est faible, ceci ne fait qu'affirmer leur caractère hautement esthétique et désintéressé. Shakespeare n'a-t-il pas écrit :

« Les maximes vont bien à celui qui n'a d'autre peine que de les écouter et d'en faire librement son profit. Mais, il lui faut supporter à la fois les maximes et la douleur celui qui, pour payer le chagrin, est obligé d'emprunter à la résignation. Les maximes, tout sucre et tout miel, également concluantes dans l'un et l'autre sens, sont équivoques ; mais, après tout, les paroles ne sont que des paroles et je n'ai jamais ouï dire que la guérison d'un cœur blessé lui arrivât par l'oreille. »

Il est bien évident d'ailleurs, comme le nota jadis Le Guez de Balzac [1] que « de même qu'il y a des fous furieux et qui sont habillés en anges, il y a aussi des sottises sentencieuses et qui ont l'apparence d'aphorismes ». Mais a bien soin d'ajouter l'auteur du *Socrate chrétien* « : Le monde se laisse piper le plus souvent à ce faux éclat et je ne sais si, pour n'être point du monde pipé, il suffit d'être de l'Académie... »

La conviction que nous possédions de l'intérêt des maximes nous a conduits à en rédiger une anthologie qui comprendrait des extraits choisis dans l'œuvre des divers écrivains français qui, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours ont cultivé, avec ou sans succès, ce genre.

Un jour, un charmant homme, excellent père de

1. Le Guez de Balzac, *Œuvres*. Paris, Lecoffre, 1854.

famille, formulait devant nous le regret (il pensait à ses enfants !) qu'il n'existât point un livre, mieux, *le livre* contenant d'utiles règles pour se conduire dans la vie, une sorte de « moyen de parvenir » honnête et point trop cynique! Reprenant un mot célèbre de M. Jules Lemaître, nous eussions pu lui dire : — « Relisez le catéchisme! » — Nous n'avons point osé. Nous eussions pu aussi nous moquer : — Pas de règle de vie qui soit absolue. Ce qui vaut pour toi, ne vaut pas pour moi. — Mais pourquoi ce scepticisme? Et, simplement, comme nous projetions d'écrire ce livre nous l'avons prié d'en attendre la parution.

Ce livre, il est fait. Aux lecteurs pressés que sont la plupart des lecteurs d'aujourd'hui, il offre un maximum de substance dans le plus petit nombre de lignes. Ajoutons, ce qui ne gâte rien, qu'à rassembler les éléments de cet ouvrage, nous avons connu la plus pure et la plus désirable ivresse. La plupart de nos maximistes sont, en effet, gens d'esprit. Or, quoi qu'en puissent penser certains pauvres, l'esprit, n'est-ce point ce qu'il y a de meilleur dans la pensée française ? L'esprit, ne nous resterait-il que cela, ce suffirait encore à faire de nous le premier peuple du monde ! L'esprit, on ne s'en lasse jamais, c'est la précieuse liqueur, mieux que divine, humaine, dont on est prêt toujours à s'abreuver !

Et, c'est avec joie que nous avons convié aux honneurs de ce spicilège, un certain nombre d'auteurs, de moralistes oubliés, dont les traits méritent d'être remis au jour, d'autant qu'ils n'ont rien perdu de leur actualité. Certains même sont à ce point méconnus ou inconnus que, malgré de laborieuses recherches, nous

n'avons pu découvrir le moindre élément permettant d'établir leur biographie : mais leurs pensées n'en sont pas moins bonnes[1] !

Quand ils auront pris connaissance de ce recueil, érudits et critiques ne manqueront point de constater l'omission, par nous commise, d'un certain nombre d'auteurs de maximes ou d'écrivains généralement réputés tels, en tant que moralistes. Par avance, nous nous excusons des oublis dont nous avons pu nous rendre coupables *involontairement :* depuis le XVIe siècle, il fut tant écrit de maximes et de pensées que nous ne pouvons prétendre offrir au public une nomenclature absolument complète des écrivains qui ont pratiqué ce genre littéraire. Il est, par ailleurs, certaines omissions que nous avons commises *volontairement :* il est, en effet, des auteurs réputés comme « moralistes » que nous avons cependant écartés de cette anthologie, parce qu'ils ont complètement négligé « ce raccourci » dont nous parlons plus haut, ces phrases brèves, concentrées et synthétiques, qui sont caractéristiques et méritent seules le nom de maximes. Ces auteurs ont écrit des essais, des traités dogmatiques, des « moralités » aux chapitres étendus ; partant, ils ne sont point nôtres. Ainsi, nous avons éliminé les *Essais* de Montaigne, les considérations sur l'*Amitié* de La Boëtie, le traité de *la Sagesse* de Charron, les *Considérations sur les mœurs* de Duclos, les *Considérations sur le génie et les mœurs de ce siècle*, anonymes, parues en 1767 ; tous ouvrages qui ne sont assurément point des livres de maximes. Nous insis-

1. C'est le cas, notamment, de Paul Auguez, Basta, d'Yzarn-Freissinet, de Livry, de l'abbé Sergé et de quelques autres.

tons sur ce point : la maxime-type, c'est la maxime de La Rochefoucauld, brève et concise. La maxime, c'est la sentence absolue et décisive, le jugement juste ou injuste, peu importe, formulé sur l'homme et sur le monde. De la bouche du sage ou de celui qui se veut tel, elle tombe et s'affirme. Elle se présente, en général, nue, ne cherchant point à s'orner de vaines images. Qu'elle soit une affirmation paradoxale, une boutade, ou une vérité de La Palisse — cela arrive ! — elle fait figure autoritaire. Cet autoritarisme, cette sécheresse, qui choquent parfois et amènent à s'insurger le lecteur, qui pense : « De quel droit ? », sont appréciables quand le jugement porté sans appel est bref. Sa brièveté fait excuser le caractère tranchant de la formule. Le lecteur pense : « L'auteur exagère, mais n'abuse pas ! » — Il sourit et il pardonne ! Cette indulgence s'évanouit quand la sentence s'adorne de raisonnements verbeux, diffus et filandreux, car une telle sentence ne mérite point d'appartenir au genre rapide, partial, injuste et paradoxal, mais si français, qui est le genre des maximes !

Nous avons, de même, écarté de cette anthologie, les recueils d'*Anas*, qui parurent en grande quantité au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, encore que ces recueils renferment mainte boutade qu'on pourrait qualifier maxime. Nous avons proscrit de même, — notre cadre étant limité, — les ouvrages intitulés *l'Esprit de Thomas*, *l'Esprit de Voltaire*, *de Jean-Jacques Rousseau*, ou bien encore certains recueils de *Pensées* arbitrairement composés, tels par exemple, les *Pensées sur divers sujets de morale et de religion* de Massillon. Ces ouvrages, en effet, pas plus que ceux qui, à leur imita-

tion, ont été composés de nos jours[1], ne sont des livres de pensées ou de maximes. Ce sont des recueils de passages extraits d'œuvres générales, telles que romans ou pièces de théâtre et qui prétendent représenter la quintessence des ouvrages d'un auteur donné. Rien de plus arbitraire : nous avons dû ne considérer comme livres de maximes que ceux publiés par leurs auteurs sous cette forme. A cette règle, nous avons, d'ailleurs, apporté quelques exceptions qui s'imposaient, notamment pour Balzac, Barbey d'Aurevilly et quelques autres. Nous estimons, en effet, que c'est une malhonnêteté littéraire que d'isoler dans un texte compact un certain nombre de phrases et de les intituler « maximes » alors que l'auteur n'eut jamais la pensée de les présenter sous cette forme. A séparer ces phrases du contexte, on en dénature fatalement le sens. C'est là un crime de lèse-probité littéraire. De même nous n'avons pas cru devoir citer de *pensées* de Berlioz ni de Baudelaire, qui en écrivirent cependant de fort belles et fort originales.

Celle-ci est de Berlioz : « Elevons-nous au-dessus des misères de la vie et chantons d'une voix légère le gai refrain si connu : *Dies irae !* » et c'est Baudelaire qui a dit :

— Le premier venu, pourvu qu'il sache amuser, a le droit de parler de lui-même.

— Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre.

— Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.

1. C'est ainsi qu'ont paru des *Pensées* extraites de l'œuvre de MM. Alfred Capus, Henry Bataille, Jean Lorrain, de Curel, Romain Rolland, Marcel Prévost etc.

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement.

Cela suffit à expliquer la Révolution française.

— La musique creuse le ciel.

— Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste... etc. [1].

Mais, ces *pensées* ont été extraites de manuscrits inédits. Qui sait si Baudelaire les eût publiées telles ? N'étaient-elles pas de simples notes qu'il eût un jour modifiées ou interprétées ?

Nous avons, par considération analogue, négligé tels aphorismes, d'ailleurs médiocres, attribués à Alexandre Dumas fils, et certaines pensées de Renan écrites en 1847 et 1848 en vue d'un roman qui demeura inachevé. Entre autres réflexions, Renan disait :

— La vie est trop courte. Il faudrait une vie pour aimer, une vie pour savoir, une vie pour bien agir, hélas ! et si on veut aimer, il faut presque renoncer à savoir et si l'on veut savoir il faut presque renoncer à aimer. Cela est cruel !

— La femme peut être considérée comme devant conserver à jamais dans l'humanité le sens esthétique, même au sein de la plus affreuse barbarie.

— La plus belle poésie est celle qui n'a pas été mise en vers. Le sentiment réel de deux cœurs qui ne se sont pas soucié de l'exprimer. Car, par là même qu'il est exprimé, il perd.

— Je meurs dans la religion de l'avenir. —

Et nous avons aussi laissé de côté tels extraits de

1. Extrait de *Fusées* et de *Mon cœur mis à nu*. Ch. Baudelaire, *Œuvres posthumes*. Paris, *Mercure de France*, in-8, 1908.

l'œuvre de Frédéric Le Play et de Joseph de Maistre, souvent cités, à tort, comme des « pensées [1] » et de nême en dépit de leur virilité, telles phrases lapidai-res de Napoléon 1er.

Les critiques ne trouveront pas davantage ici de pen-sées de la comtesse de Maure, généralement considérée omme auteur de maximes et qui n'en a jamais écrit : 'est, du moins, Victor Cousin qui l'affirme [2].

D'autre part, pour diverses raisons dont la principale ut la nécessité de nous limiter, nous n'avons pu faire lace dans notre anthologie à tous les maximistes pas-és ou présents. Toutefois, à l'intention de ceux de nos ecteurs qui seraient « pris » pour le genre des maximes e cette folle passion laquelle, au dire de Sainte-Beuve, évit vers 1665, nous fournirons, à titre complémen-aire, les titres des principaux ouvrages de l'espèce, an-iens ou récents, parvenus à notre connaissance, d'abord, ecueils collectifs, et ensuite œuvres individuelles, dont ous n'avons pu donner des extraits :

I. — Recueils collectifs.

es moralistes français. Paris, 1836.

RNEST GAUBERT. — *L'Esprit des Français.* Paris, 1913.

ELBECQUE. — *Penseurs anciens et modernes.* Paris, 1886.

1. Exemple : Comte Léon de Montesquiou : *L'œuvre de Frédéric le lay* suivi de pensées choisies de nos maîtres Joseph de Maistre, onald, Auguste Comte, Balzac, Taine, Renan. Paris, 1912.

2. « Nous avons montré, dit Victor Cousin, que le salon de Mme de ablé était le foyer de toutes ces belles choses. Mme de Sablé faisait es sentences, La Rochefoucauld en faisait, M. Esprit en faisait, . d'Ailly en faisait ; tout le monde en faisait, excepté la comtesse Maure : elle-même confesse son impuissance à cet égard. »
Victor Cousin, *Madame de Sablé.*

GIGON. — *Petit recueil de maximes morales anciennes et modernes.* Antibes, 1881.

X... — *Les grands penseurs. Glanes.* Paris, 1912.

EMILE DESCHANEL. — *Le bien qu'on a dit des femmes.* Paris, 1857.

— *Histoire de la conversation.* Paris, 1852.

EMILE COLOMBEY. — *Les originaux de la dernière heure.* Paris, 1862.

LARCHER ET MARTIN. — *Les hommes jugés par les femmes.* Paris, 1858.

LARCHER ET JULIEN. — *Les femmes jugées par les méchantes langues de tous les temps et de tous les pays.* Paris, 1858.

— *Les femmes jugées par les bonnes langues dans tous les temps et dans tous les pays.* Paris. 1859.

LORÉDAN LARCHEY. — *L'esprit de tout le monde.* Paris, 1892.

MAURICE LECAT. — *Pensées sur la science, la guerre et des sujets très variés.* Bruxelles, 1919.

LEVRAULT. — *Maximes et portraits. Evolution du genre.*

ANDRÉ MARY. — *Maximes des grands capitaines français.* Paris, 1918.

GABRIEL BOISSY. — *Pensées choisies des rois de France.* Paris, 1920.

RENAUX. — *La femme habillée. Psychologie féminine.* Paris, 1920.

E. CAZES. — *Pensées et maximes pour la conduite de la vie.* Paris, s. d.

GEORGES HOUBRON. — *L'orgueil de vivre*, citations extraites des poètes et des philosophes. Paris, 1904.

LE BERQUIER. — *Pensées des autres.* Paris, 1912.

II. — Œuvres individuelles.

ARNOULD FRÉMY. — *Les Pensées de tout le monde.* Paris, 1875.

Chateaubriantiana. — *Recueil de Pensées, maximes, réflexions*, par Cousin d'Avalon. Paris, 1920.

Claude Chauvière. — *La vie, les autres... et moi.* Paris, 1920.

Anatole Ducros. — *Sentences et Réflexions.* Paris, 1920.

Galerita. — *Pensées et Fragments.* Nice, 1886.

Eugénie de Guérin. — *Pensées au jour le jour.*

Robert Guillou. — *Pendant que la France pleurait.* Paris, 1920.

Emmanuel Lochac. — *Le dimanche des malades.* Paris, 1920.

Jean Martet. — *Au pense-petit.* Paris, 1919.

Louis Merlet. — *Bric-à-brac, magasin tenu par un ancien jeune homme.* Paris, 1905.

Remy Montalée. — *Pensées et paradoxes.* Paris, 1920.

Louis Nauply. — *L'amour tel qu'on le parle*, Réflexions et définitions. Paris, 1920.

Raymond (André). — *Idées à l'envers.* Paris, 1920.

Thébault. — *Pensées sur l'homme, ses habitudes et ses devoirs.* Paris, 1881.

Trébla. — *Madame la Vie.* Paris, 1920.

Lautour du Chatel. — *Récréations littéraires et Pensées choisies sur différents sujets d'histoire, de morale*, etc., suivies d'un *Essai sur la trahison.* La Haye, 1769.

Poncetton (François). — *La coutume en Epidaure* (aphorismes sur les médecins). Paris, 1919.

Abbé Reyre. — *Le mentor des enfants et des adolescents.* Paris, 1809.

Etienne Richet. — *En regardant du haut de la tour.* Paris, 1921.

Père Sennemand. — *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre.* La Haye, 1756.

Xavier Aubryet. — *Les représailles du sens commun.* Paris, 1872.

Barbier Jussy (Mlle). — *L'envers de la bonté.* Paris, 1914.

R. de S. — *Le nouvel esprit des esprits.* Paris, 1812.

Bauer (Mme Claire). — Pensées féminines.
Bertin du Rocheret. — *Maximes politiques* dédiées à la duchesse d'Orléans, 1726. (MS. Bibliothèque nationale).
O. de Bezobrazow. — *Gerbe de pensées*. Paris, 1913.
Marquise de Blocqueville. — *Roses de Noël*.
— *Pensées d'hiver*. Paris, 1884.
Marquis de Bouillé. — *Pensées et Réflexions morales et politiques*. Paris, 1851.
Brousson (Marius). — *L'âme sceptique*. Paris, s. d.
Paul Cordier. — *Le cœur*. Pensées philosophiques. Paris, 1917.
Delebecque. — *Mes pensées*. Paris, 1879.
Louis Depret. — *Le voyage de la vie*. Paris, 1882.
Octave Diamanti. — *Minutes psychologiques*. Paris, 1914.
Du Mesnil. — *Propos interrompus*. Paris, 1882.
Hayem (A.). — *Vérités et apparences*. Paris, s. d.
Lieutenant Hoff. — *En face de la mort*. Paris, 1920.
Icard. — *Paradoxes ou vérités*. Paris, s. d.
Karr. — (L'esprit d'Alphonse). Paris, 1877.
Henry Laurence. — *Pensées cyniques*. Paris, 1914.
Emile Leclercq. — *Morsures féminines*. Bruxelles, 1873.
Victor Levère. — *Pensées et sentiments*, 1879.
Maine de Biran. — *Pensées intimes*, publiées par M. Naville en 1874.
Monnier (Henry). — *Maximes et Pensées ou la sagesse de Joseph Prudhomme*. Paris, s. d.
Myriem (marquise d'Osmond). — *Coups de crayon*. Paris, 1883.
Necker (Mme). — *Mélanges* contenant des *Pensées fugitives*. Paris, an VI.
De Nugent (comte). — *Maximes et Pensées choisies*. Paris, 1882.
Patin (Mme). — *Réflexions morales et chrétiennes*. Paris, s. d.

Petit-Senn. — (Le portefeuille de). Genève, 1865.
Piepape (général). — *Maximes*. Paris, s. d.
Silva (marquis de). — *Pensées sur la tactique et sur la guerre*. Paris, 1768.
Stern (Daniel). — *Esquisses morales*. Paris, 1859.
Thomas (Louis). — *Tablettes d'un cynique*.
Valtour. — Cf. collection de l'*Illustration*.
Wertheimer. — *Pensées*. Paris, s. d.

Certains reprocheront peut-être à nos notices biographiques et bibliographiques leur brièveté. C'est à dessein que nous les avons rédigées telles prétendant réagir contre la manière d'érudition facile qui sévit aujourd'hui. Plutôt qu'à la vie des auteurs, nous nous sommes attachés à leurs pensées, réservant à celles-ci la plus large place dans le petit espace accordé à chacun. Ce qui nous intéresse dans Pascal ce sont ses pensées plutôt que le récit du fameux accident de Neuilly. Nous n'avons pas voulu imiter tel universitaire considérable flanquant cette pensée : « L'homme est un roseau pensant » d'un renvoi en bas de page ainsi conçu : « Profonde pensée ! » et cette autre « ... un moment entre deux infinis » d'un renvoi plus magnifique encore, débutant ainsi : « Ici, Pascal veut dire... » Laissons ces gais passe-temps aux érudits prétentieux, jaloux des lauriers de ce bon père Jésuite qui, parvenu dans son *Commentaire de Corneille* à l'apostrophe célèbre :

Meurs ou tue !

écrivait en bas de page :

« Très beau vers, mais, il ne faut pas oublier que l'Esprit saint a dit : *Non occides*. Tu ne tueras pas ! »

Enfin, malgré le titre de ce recueil : *La pensée française*, nous y avons fait figurer les pensées de quelques étrangers, tels qu'Oxenstiern et le prince de Ligne qui ont écrit leur œuvre originale en français. Ces hommes-là n'ont pas seulement *écrit*, ils ont *pensé* en français, donc en Français et c'est là, surtout, ce qui importe.

En somme, cette anthologie mérite bien son titre. Nous inspirant des considérations développées au début de cette Introduction, nous eussions pu, peut-être, l'intituler : *La sagesse française* ou même, généralisant davantage : *Le livre de la sagesse*. Mais pourquoi, par avance, rebuter le lecteur ? Sages ou folles, ces pensées le contenteront, car elles sont l'exquise floraison « aux reflets multiples et changeants » de l'esprit de notre race.

L. C. — C. R.

GUI DU FAUR DE PIBRAC

(1528-1584)

Gui du Faur de Pibrac naquit à Toulouse, en 1528. Il étudia le droit, voyagea en Italie où il connut le célèbre juriste Alciat. Nommé conseiller au Parlement toulousain, puis juge-mage, il fut député par le Tiers-Etat du Languedoc à l'assemblée d'Orléans. En 1562, il représenta Charles IX au Concile de Trente. En 1567, il est nommé conseiller d'Etat. Henri III, dont il avait été le chancelier en Pologne, le fit président à mortier. Il mourut le 12 mai 1584 et fut enterré aux Grands-Augustins. En 1574, il avait publié ses *quatrains* moraux [1] « dont le succès devint si éclatant qu'il provoqua les imitations [2] ».

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme ;
C'est la prison où il est enferré ;
C'est le tombeau où il est enserré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

1. *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme composés à l'imitation de Phocylide, d'Epicharmus et autres anciens poètes grecs par le S. de Pib.* A Paris, chez Gilles Gorbin, 1574, in-8°. La suite des *Quatrains* fut donnée en 1575 par Frédéric Morel et l'édition complète des 126 pièces parut en 1576. La meilleure réédition est celle de M. Jules Claretie : *Les Quatrains de Pibrac suivis de ses autres Poésies*. Paris, A. Lemerre, 1874, in-12.

2. Henri la Maynardière. *Poètes chrétiens du XVIe siècle*, Paris, Bloud, 1908.

Recognoy donc, homme, ton origine,
Et brave et haut dédaigne ces bas lieux,
Puis que fleurir tu dois là haut ès cieux
Et que tu es une plante divine.

L'oiseleur caut se sert du doulx ramage
Des oysillons et contrefait leur chant :
Ainsi, pour mieux décevoir le meschant,
Des gens de bien imite le langage.

Aie de toy plus que des autres honte,
Nul plus que toy par toy n'est offensé :
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toy, à toy-même le compte.

Plus n'embrasser que l'on ne peut estraindre ;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User des biens et ne les désirer ;
Ne souhaiter la mort et ne la craindre.

Haïr le vray, se feindre en toutes choses ;
Sonder le simple, afin de l'attraper ;
Braver le faible et sur l'absent draper,
Sont de la Cour les œillets et les roses.

Ne voise au bal qui n'aymera la danse,
Ny au banquet qui ne voudra manger,
Ny sur la mer qui craindra le danger,
Ny à la Cour qui dira ce qu'il pense.

Il est permis souhaiter un bon Prince ;
Mais, tel qu'il est, il le convient porter :
Car il vaut mieux un tyran supporter
Que de troubler la paix de sa Province.

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'employe où il devrait
Le temps qu'il a qui suffir luy pourrait,
Si pour bien vivre avait de vivre envie.

FAVRE [1]

(1557-1624)

Favre, *Faber* (Antoine), célèbre jurisconsulte, né en 1557 à Bourg fut successivement juge-mage de Bresse, sénateur, premier président du Sénat de Savoie et enfin gouverneur de Savoie et de tous les pays en-deçà des monts. Il mourut en 1624 à Chambéry.

Ses principaux ouvrages juridiques ont été recueillis à Lyon (1658-1661). Il a écrit également une tragédie *les Gordians et Maximin*, en 5 actes et en vers (1589), et *Centuries de quatrains moraux* dédiées à M[lle] Marguerite, princesse de Savoie (1601).

A ton ami qu'auras sû bien élire
Ne crains d'ouvrir le secret de ton cœur.
Mais, pour jamais n'offenser son honneur,
Crains de penser ce qu'il doive redire.

A quoi te sert tant de vaines louanges ?
Après ta mort tu ne les sentiras :
Garde plutôt que là où tu seras,
Tu ne sois ri du diable et de ses anges !

1. *Les quatrains du Président Favre*. A Amsterdam, chez Jacques Desbordes. MDCCXXXV.

Rien ne te sert de pleurer tes misères,
Qu'à faire voir que tu n'as point de cœur :
Veux-tu tirer profit de ta douleur ?
Lave un péché de tes larmes amères.

Ne dis jamais : tel m'a fait misérable.
Autre que toi ne peut [te] faire mal :
De ton bonheur es-tu si libéral
Qu'au gré d'autrui tu le rendes perdable ?

PIERRE MATTHIEU

(1563-1621)

Pierre Matthieu naquit à Salins, le 10 décembre 1563. Successivement principal du collège de Verceil, en Piémont, avocat à Lyon, conseiller du roi et historiographe à Paris, il fut surtout poète et auteur dramatique. A ce titre, il composa d'insupportables tragédies, *Clytemnestre*, *Histoire tragique d'Hester*, etc. Il écrivit une *Guisiade* non moins ennuyeuse. Henri IV le pensionna. Il suivit Louis XIII au siège de Montauban. Atteint par la maladie qui décimait le camp royal, il se fit transporter à Toulouse où il mourut le 12 octobre 1621.

Ses quatrains moraux [1], non dépourvus de valeur, renferment deux cents pièces qui furent réimprimées plus tard avec celles de Pibrac.

Rien n'est loyal ; le frère à son germain est traistre ;
Un phantosme est la foy qui les sots entretient ;
L'amy trahit l'amy, le serviteur son maistre,
Et le lierre abbat le mur qui le soustient.

Ceste vie est un arbre et les fruicts sont les hommes ;
L'un tombe de soy mesme et l'autre est abattu :
Il se despouille enfin de feuilles et de pommes,
Avec le mesme tems qui l'en a revestu.

1. *Tablettes de la vie et de la mort*. On les vend à Lyon chez Pierre Rigaud, 1610, petit in-12 à l'italienne.
(Un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal : B. L. Réserve, 8060.)

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César et l'autre l'Arlequin ;
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'Empereur du faquin.

Si du cours de tes ans tu retranches la somme
Des soucis et ce feu qui brusle peu à peu,
Ce qu'en prend un amy et ta femme en consomme,
Les douleurs, les procez, il t'en reste bien peu.

Il tarde au Pèlerin d'achever son voyage ;
Le marinier voudrait n'estre plus sur les eaux ;
Tout ouvrier s'esjouit au bout de son ouvrage ;
L'homme pleure approchant de la fin de ses maux.

D'un éternel repos la fatigue est suivie ;
La servitude aura une ample liberté,
Où se couche la mort, là se lève la vie,
Et où le tems n'est plus, là est l'éternité.

Ne perds pour l'amy mort le manger ni le somme ;
Telle douleur ne doit l'entendement partir ;
Qui plaint un homme mort se plaint qu'il estait homme
Et qu'entrant dans la vie, il promit d'en sortir.

LE GUEZ DE BALZAC

(1594-1654)

Il naquit à Angoulême, en 1594. Après avoir terminé ses études chez les jésuites, il se rendit à Leyde, auprès du professeur Dominique Baudius, et composa pendant son séjour en cette ville un *Discours politique sur l'état des Provinces des Pays-Bas.*

De retour à Angoulême, Balzac s'attacha particulièrement à Louis de Nogaret, alors archevêque de Toulouse, et plus tard cardinal de La Valette. Ce fut sous la conduite de ce dernier qu'il prit part, en 1618, à l'entreprise d'Amadis, dont le but était la délivrance de la reine-mère, Marie de Médicis, emprisonnée dans le château de Blois. En 1621, il alla à Rome, comme agent du cardinal. C'est de cette ville qu'il commença à écrire les lettres qui devaient le rendre célèbre [1].

En 1631, il publia *Le Prince*, qui n'eut qu'un faible succès, et fut violemment censuré par l'abbé de Saint-Germain, Mathieu de Morgues.

Balzac se retira alors dans sa propriété des bords de Charente, où il passa le reste de ses jours. Il fit paraître, en 1652, *le Socrate Chrétien*, sorte de dissertation érudite et pompeuse sur l'excellence de la morale et de la religion. Après sa mort (1654), on publia quelques ouvrages qui ajoutèrent encore à sa renommée : *Entretiens* (1657), *Aristippe* (1658).

Il a laissé également un nombre considérable de vers latins, *Carminum libri tres* (1650), et une satire, *Le Barbon* (1648).

1. *Œuvres de J.-L. le Guez, sieur de Balzac,* publiées sur les anciennes éditions par L. Moreau. Paris. Lecoffre, 1854.

— Puisque nous durons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, ni que ceux-là se soûlent de la vengeance à qui Dieu en a défendu aussi bien l'usage que l'excès. C'est une chose qu'il s'est réservée toute pour soi, et à cause qu'il n'y a que lui seul qui sache bien user de cette partie de la justice, il ne l'a pas voulu mettre entre les mains des hommes, non plus que la foudre et les tempêtes. Arrêtons-nous donc dans nos premiers mouvements, car c'est déjà trop d'avoir commencé.

— Je n'ai garde de m'offenser contre un homme qui me flatte, et en l'amour que je porte à moi-même je souffrirai toujours un rival avec contentement.

— Les sots sont beaucoup plus injustes que les méchants.

— La gratitude est la plus belle vertu des pauvres.

— Les sages ne font que goûter l'erreur de laquelle le peuple s'enivre. Ils ne s'enfoncent pas dans les mauvaises opinions, ils passent légèrement dessus.

— L'innocence même se rend coupable lorsqu'elle attire la persécution.

— Les petites affaires sont plus fâcheuses que les grandes. Un coup d'épée ne fait point tant de mal que cent piqûres d'épingles, et les Arabes disent qu'il y a meilleur gain d'être dévoré par un lion que d'être mangé des mouches.

— Il n'y a que Dieu qui puisse parler de Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu qui connaisse Dieu. Tout ce que les hommes en disent d'eux-mêmes, n'est que bégaiement, qu'incongruité, que solécisme en la langue et en la science du ciel.

— Comme il y a des fous furieux et qui sont habillés en sages, il y a aussi des sottises sentencieuses et qui ont l'apparence d'aphorismes. Le monde se laisse piper le plus souvent à ce faux éclat, et je ne sais si, pour n'être point du monde pipé, il suffit d'être de l'Académie.

LA MARQUISE DE SABLÉ

(1598-1678)

Madeleine de Souvré, fille du maréchal de Souvré, gouverneur de Louis XIII, épousa, à l'âge de seize ans, le marquis de Sablé. Pendant la première partie de son existence, elle mena une vie assez aventureuse. Dans ses salons se réunissait l'élite de la société et l'occupation favorite était de faire des maximes. Une pensée était proposée par l'un des habitués, formulée de diverses manières, retouchée, polie, aiguisée et enfin revêtue de sa forme définitive. Les *Maximes* [1] de Mme de Sablé étaient très goûtées dans ce cercle et il en est souvent question dans les correspondances de ses amis, notamment dans *les Lettres de Mme de la Fayette.*

« Toute la littérature des maximes et des pensées, dit M. Cousin, est sortie du salon de cette femme aimable, retirée dans le coin d'un couvent, qui, n'ayant plus d'autre plaisir que celui de revenir sur elle-même, sur ce qu'elle avait vu et senti, sut donner ses goûts à sa société dans laquelle se rencontra par hasard un homme de beaucoup d'esprit qui avait en lui l'étoffe d'un grand écrivain. »

On présume, en effet, qu'une bonne partie des Maximes de la Rochefoucauld virent le jour dans le salon de Mme de Sablé.

Mme de Sablé mourut à Port-Royal, en 1678.

La même année, l'abbé d'Ailly publiait les *Maximes de*

1. *Maximes de Mme la Marquise de Sablé.* A Paris, chez Sébastien Mabre Cramoisy. Imprimerie du Roy, rue Saint-Jacques-aux-Cigognes, 1678.

Mme la Marquise de Sablé, « moins peut-être, dit Jouaust (qui, en 1870, les réédita fort bellement d'après l'édition originale), pour rendre hommage à une ancienne amie que pour glisser les siennes à la suite de celles de la marquise ».

Les *Maximes* de Mme de Sablé ont été aussi réimprimées à la suite d'une édition des Maximes de la Rochefoucauld publiée à Amsterdam en 1712.

— Il est quelquefois bien utile de feindre que l'on est trompé : car, lorsqu'on fait voir à un homme artificieux qu'on reconnaît ses artifices, on lui donne sujet de les augmenter.

— Etre trop mécontent de soi est une faiblesse. Etre trop content de soi est une sottise.

— Les esprits médiocres, mais mal faits, surtout les demi-savants, sont les plus sujets à l'opiniâtreté. Il n'y a que les âmes fortes qui sachent se dédire et abandonner un mauvais parti.

— Les richesses n'apprennent pas à ne point se passionner pour les richesses. La possession de beaucoup de biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point désirer.

— On aime tellement toutes les choses nouvelles et les choses extraordinaires qu'on a même quelque plaisir secret par la vue des plus tristes et des plus terribles événements à cause de leur nouveauté et de la malignité naturelle qui est en nous.

— On loue quelquefois les choses passées pour blâmer les présentes et, pour mépriser ce qui est, on estime ce qui n'est plus.

— Savoir bien découvrir l'intérieur d'autrui et cacher le sien est une grande marque de supériorité d'esprit.

— On se rend quasi toujours maître de ceux que l'on connaît bien parce que celui qui est parfaitement connu est en quelque façon soumis à celui qui le connaît.

— Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un ami, mais seulement le désir qu'il a de nous en faire.

— Il se cache toujours assez d'amour-propre sous la plus grande dévotion pour mettre des bornes à la charité.

JEANNE DE SCHOMBERG, DUCHESSE DE LIANCOURT [1]

(1600-1674)

Fille de Henri de Schomberg, maréchal de France, elle naquit en 1600 et épousa, à l'âge de vingt ans, le duc de Liancourt, célèbre par sa dissipation. Elle ne tarda pas à avoir une si grande influence sur son mari qu'elle le rendit bientôt aussi pieux qu'elle-même. Leur liaison avec Port-Royal est restée célèbre dans l'histoire du jansénisme. Le Dr Arnauld, Pascal et les solitaires de Port-Royal venaient souvent au château de Liancourt que Jeanne de Schomberg avait fait embellir d'après ses propres plans. Elle eut un fils tué devant une place de Flandre, et une fille mariée au prince de Marcillac, et qui mourut à l'âge de vingt-quatre ans. Sa bonté était proverbiale : elle en donna mainte preuve durant le procès qu'elle eut à soutenir contre sa belle-sœur, femme du second maréchal de Schomberg.

Elle mourut le 14 juin 1674, deux mois avant son mari.

— Notre naissance et notre mort dénuées de toutes choses nous doivent bien faire considérer que nous n'avons pas plus de droit naturellement aux biens de la terre que les plus pauvres et même que ceux qui la cultivent auraient plus de raison d'y prétendre que nous.

1. *Règlement donné par une dame de haute qualité à Mme *** sa petite-fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison.* Paris, 1698, in-12. Réimprimé en 1779, in-12.

— Nous sommes, dès notre naissance, si faibles et si enclins au mal que nous devons avoir une attention continuelle à éviter les occasions qui nous y peuvent porter et à tirer de bons effets de cette mauvaise cause.

— L'amitié et le soin des bêtes n'est que pour un temps fort court, leurs petits n'ayant besoin d'elles que lorsqu'ils ne sont pas en âge de conserver leur vie sans leur secours ; mais les hommes, qui ont à acquérir une vie immortelle, ont bien besoin d'un soin plus long et plus continuel.

— Ne mariez jamais vos filles pour suivre seulement leur inclination ; mais aussi ne les forcez jamais d'épouser personne pour qui elles aient une aversion invincible, quand même on n'y verrait pas de sujet bien raisonnable ; et, ce que je dis en cela pour vos filles, je le dis pour vos garçons.

ABBÉ D'AILLY

« Précepteur des enfants de Mme de Longueville, a dit de lui V. Cousin, ecclésiastique mondain, attentif à faire sa cour à la marquise en flattant ses goûts parce qu'elle était toute-puissante sur la princesse. C'est d'Ailly qui, après la mort de Mme de Sablé, s'empressa de recueillir et de mettre au jour les maximes qu'elle avait laissées [1], avec un éloge de l'aimable auteur et en ayant bien soin d'y joindre ses propres pensées. Il s'en excuse dans un petit avant-propos, parce que, dit-il, « ces pensées sont d'un de ses amis particuliers et que « c'est elle en quelque façon qui les a fait naître ».

En 1697, d'Ailly, chanoine de Lisieux, donnait une nouvelle édition de ses pensées, mises en vers [2], et l'avertissement du libraire s'exprimait ainsi : « Ces pensées, qui furent d'abord bien reçues, ont été depuis fort goûtées par des personnes très intelligentes ; et c'est ce qui a engagé l'auteur, qui n'est rien moins que ce qui s'appelle auteur, à les revoir, à les augmenter et à leur donner une forme toute nouvelle. Car, étant l'année passée à la campagne durant les beaux jours, il se fit un amusement et un plaisir de mettre en vers tous ses sentiments sur ce qui se passe dans la société civile.

« Comme il a beaucoup de discernement et de pénétration, avec un grand usage du monde ; que toute sa vie il a étudié le cœur humain ; qu'il a même du goût pour la poésie et de la facilité à faire des vers sans se piquer d'être poète, il n'a pas manqué de réussir dans son entreprise ; et pour peu

1. *Maximes de Mme la marquise de Sablé et Pensées diverses de M. L. D.* Paris, 1678, in-12 (Sébastien Mabre Cramoisy, éditeur).

2. *Sentiments et Maximes sur ce qui se passe dans la Société civile*, Sans nom d'auteur. Paris, 1697.

qu'on y regarde de près on verra qu'il a trouvé le secret de renfermer en chaque quatrain presque plus de choses que de mots. »

A la vérité, il ne semble pas que les maximes de l'abbé d'Ailly aient beaucoup gagné à être mises en quatrains, même, et surtout, à y regarder de près.

— L'amour-propre fait tous les vices et toutes les vertus morales, selon qu'il est bien ou mal entendu.

— Ceux qui se donnent mille peines, et essuient mille périls pour étendre leur réputation après leur mort aux siècles à venir, sont, ce me semble, bien chimériques : toute cette gloire, à laquelle ils ne donnent point de bornes, se termine toutefois à leur imagination, qui leur représente comme présents des honneurs futurs dont ils ne jouiront jamais.

— Presque tous les maîtres disent que tous les valets sont fripons et des ennemis domestiques : si les valets devenaient les maîtres, ils diraient la même chose. C'est que bien souvent c'est la fortune et non pas les sentiments qui les distingue.

— On ne se soucie pas tant d'avoir raison, que l'on se soucie de faire croire qu'on a raison : c'est ce qui fait que l'on soutient son opinion avec opiniâtreté, après même qu'on a reconnu qu'elle est fausse.

— Le dernier degré de la perfection de l'esprit humain est de bien connaître sa faiblesse, sa vanité et sa misère : moins on a d'esprit et plus on s'éloigne de cette connaissance.

— Il est très rare que la raison guérisse les passions ; une passion se guérit par une autre. La raison se met souvent du côté du plus fort ; il n'y a point de violente passion qui n'ait la raison pour s'autoriser.

— Cet amour purement dans l'esprit que quelques personnes s'imaginent est une illusion et une chimère ; le corps y a beaucoup plus de part que l'esprit.

— Le secret de plaire dans les conversations est de ne pas trop expliquer les choses, les dire à demi, et les laisser un peu deviner : c'est une marque de la bonne opinion qu'on a des autres, et rien ne flatte tant leur amour-propre.

— Le dernier point de la sagesse est de connaître qu'on n'en a point.

— La plupart des héros sont comme de certains tableaux ; pour les estimer, il ne faut pas les regarder de trop près.

— La femme à qui le temps a ravi la beauté,
Qui voit en cheveux gris changer sa tresse blonde,
Pour faire encore quelque bruit dans le monde
Est dévote par vanité.

CHEVALIER DE MÉRÉ

(1610-1685)

Naquit vers 1610 et mourut en 1685. Les circonstances de sa vie sont peu connues. Après avoir reçu une bonne éducation, il s'engagea comme volontaire et fit quelques campagnes. Il servait encore en 1664 et on le trouve dans l'expédition navale du duc de Beaufort contre les pirates de Gigeri. Il était lié avec le duc de La Rochefoucauld, Balzac et Pascal. On possède de lui des lettres singulières adressées à l'auteur des *Provinciales* et à Mme de Maintenon, qui ont fait dire à Sainte-Beuve : « Il faut avoir bien du contretemps pour faire la leçon à Pascal sur la géométrie et pour avoir l'air de s'offrir pour mari à Mme de Maintenon vers 1660. »

Devenu vieux et poursuivi par des créanciers intransigeants, Méré quitta la Cour et se retira dans une terre qu'il possédait en Poitou, où il mourut. Dangeau, qui note sa mort dans son journal, ajoute : « C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui avait fait des livres qui ne lui faisaient pas beaucoup d'honneur. » Ses écrits ont été réunis en deux volumes (Amsterdam, 1692, in-12) et l'abbé Nadal a donné en 1700 un volume d'œuvres posthumes. Dreux du Racier dit qu'on lui attribue les *Maximes, Sentences et Réflexions* [1] parmi lesquelles nous avons fait un choix.

1. *Maximes, sentences et réflexions morales et politiques*. Paris, 1687, in-12.

— Une grande dignité est une grande servitude.

— S'il y a de la gloire à faire un présent, il y en a souvent davantage à le refuser.

— Il y a des manières d'accorder les grâces qui sont plus insupportables que le refus.

— Ce ne sont pas les biens qui rendent l'homme riche, mais le bon usage qu'il en fait.

— L'on est toujours assez riche quand on est content de peu.

— Le temps qui apporte des remèdes aux maux les rend quelquefois incurables.

— La crainte de la mort est plus sensible que la mort même.

— Il faut être hardi pour devenir heureux.

— Il faut penser à loisir et exécuter promptement.

— Qui commence à aimer doit se préparer à souffrir.

— Les femmes pleurent la mort de leurs amants, moins par le regret de leur perte que pour faire croire que leur fidélité mérite de nouveaux amants.

— Il n'est pas bon d'être malheureux, mais il est bon de l'avoir été.

— Il n'y a point de sage qui n'ait été fou, et de fou qui ne puisse devenir sage.

— Il y a des gens qui ne sont honnêtes que dans le discours.

— Il faut être bien avec les honnêtes gens et jamais mal avec les autres.

— Tout le monde raisonne, mais il y a peu de gens raisonnables.

— L'admiration est fille de l'ignorance.

— L'avantage de se pouvoir venger et de ne pas le faire met l'homme au-dessus de l'homme.

JACQUES ESPRIT

(1611-1678)

Né à Béziers le 23 octobre 1611, mort en 1678. « Personnage mobile et divers, a dit de lui V. Cousin dans son étude sur Mme de Sablé, il est assez malaisé de le distinguer de ses frères, de le reconnaître et de le suivre parmi tous ses changements. »

Il vint, à dix-huit ans, rejoindre à Paris son frère aîné, prêtre de l'Oratoire, entra lui-même au séminaire de cette congrégation et fit quatre ou cinq ans d'études théologiques. Mais ses succès dans le monde l'amenèrent à renoncer au sacerdoce. La protection du chancelier Séguier, qui en fit son commensal, lui ouvrit l'Académie et lui obtint le brevet de conseiller d'Etat. En 1664, pour n'avoir pas connu ou avoir caché les intrigues de sa fille, Mme de Coislin, avec Guy de Laval, Jacques Esprit perdit la faveur du chancelier. Il se laissa alors emmener à Munster par Mme de Longueville. A son retour en France, il devint précepteur des enfants du prince de Conti et se trouva mêlé à la plus brillante société. Vers 1660, on le rencontre dans l'intimité de Mme de Sablé. « Personne plus que lui, remarque V. Cousin qui lui attribue les *Maximes politiques* [1], ne s'occupa de maximes et de pensées... On a dit et on répète sans cesse que le livre d'Esprit est une paraphrase de celui de La Rochefoucauld. Il y a là du vrai et du faux. Oui, l'académicien semble souvent reproduire et commenter le grand seigneur ; mais il ne l'imite pas : ils tirent leur frappante ressemblance du fonds com-

1. *Maximes politiques mises en vers,* par l'abbé Esprit. Paris, 1669.

mun sur lequel ils travaillent tous les deux. » A la vérité, *La fausseté des Vertus humaines* [1] n'est pas un recueil de pensées ; c'est une suite de chapitres où l'auteur passe en revue la plupart des vertus pour en montrer la variété radicale. Cependant le ton général de l'ouvrage est sentencieux et les maximes y sont semées.

Après la mort du prince de Conti, qu'il avait suivi dans son gouvernement de Languedoc, Esprit s'établit avec sa famille à Béziers, où il termina ses jours.

— Ne sois pas satisfait des dons de la naissance,
Acquiers les qualités que donne la science :
Joins l'art à la nature, et par cette union
Tâche de parvenir à la perfection ;
Aspire tous les jours au mérite suprême,
Et deviens par tes soins l'ouvrage de toi-même.

— Ne remplis pas un trône aux tiens inaccessible ;
Ote à ta majesté ce qu'elle a de terrible.
Rends-toi facile à tous, et fais que ta douceur
Accommode à leurs yeux l'éclat de ta grandeur.

— Je ne sais rien qui prouve tant la force de l'intérêt et qui fasse si bien connaître le pouvoir qu'il a sur le cœur de l'homme, que la complaisance lâche avec laquelle on a toujours loué, dans tous les siècles et dans tous les lieux du monde, tous ceux qui étaient en état de faire du bien aux autres.

— La disposition de ceux qui sont véritables dans leurs paroles est en quelques-uns une secrète ambition qu'ils ont que tout le monde ajoute foy à tout ce qu'ils disent, afin de se mettre par là sur un pied non seulement honnête mais précieux.

1. *De la fausseté des vertus humaines,* Paris, 2 vol. in-8°, 1678.

— La passion du plaisir associe et lie les jeunes gens, et comme ils ne le trouvent pas toujours en un même endroit par les obstacles qu'ils y rencontrent et qu'ils en changent souvent par dégoût et par lassitude, ils changent souvent d'amis, ainsi qu'Aristote l'a remarqué.

— La douceur n'est quelquefois qu'une variété et un désir ambitieux de triompher d'une passion violente qui triomphe de la plupart des hommes.

— L'intérêt fait la probité des âmes basses et mercenaires, et elle n'est en eux qu'un désir d'acquérir du bien.

— La passion que les filles ont de se marier contribue beaucoup à leur modestie. Cette passion est si forte qu'elle les fait veiller continuellement sur elles-mêmes pour rendre toutes leurs paroles et toutes leurs actions conformes aux règles les plus sévères de la pudeur.

— Qu'est-ce que le désintéressement ? C'est l'intérêt qui a changé de nom, afin de n'être pas reconnu, et qui ne paraît pas sous sa figure naturelle de peur d'exciter l'aversion des hommes ; c'est un chemin contraire à celui qu'on tient ordinairement, par lequel les plus fins et les plus déliés parviennent à ce qu'ils désirent ; c'est le dernier stratagème de l'ambition ; c'est la plus effrontée de toutes les impostures de l'homme.

LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680)

François VI, duc de La Rochefoucauld, fils de François V, premier duc de la Rochefoucauld et neveu du cardinal, naquit en 1613. Il participa aux intrigues de la Cour vers la fin du ministère de Richelieu et pendant la minorité de Louis XIV. Il joua un rôle actif dans les luttes de la Fronde où l'engagea à corps et à cœur perdus sa liaison avec la duchesse de Longueville, en l'honneur de qui il avait emprunté au poète Duryer cette devise :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux Dieux !

Rentré dans la vie privée, La Rochefoucauld mena une vie mondaine et intellectuelle et eut comme amies dévouées Mmes de la Fayette et de Sévigné. C'est alors qu'il composa ses *Mémoires* et ses admirables *Maximes*, l'incontestable chef-d'œuvre du genre. Il mourut à Paris, en 1680.

Ses *Mémoires*, publiés pour la première fois en 1662, sous le titre de *Mémoires de la Régence d'Anne d'Autriche*, ont été réimprimés plusieurs fois. Ses *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, imprimées d'abord en 1665, ont été commentées, revues, mises en ordre par Amelot de la Houssaye, en 1714, par de la Roche, en 1737, par Suard, en 1778, par l'abbé Brotier, en 1789, par Fortia d'Urban, en 1796, par Aimé Martin, en 1822, etc.

— L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

— L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

— La passion fait souvent un fou du plus habile homme et rend souvent les plus sots habiles.

— La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

— Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

— Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

— Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

— Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

— On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

— Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.

— Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits ; tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

— Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

— Tout le monde se plaint de sa mémoire, mais personne ne se plaint de son jugement.

— Chacun dit du bien de son cœur et personne n'ose en dire de son esprit.

— On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

— Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

— On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

— Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.

— Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

— Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

— On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

— Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

— On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

— Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer.

— Il y a des héros en mal comme en bien.

— Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

— L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

— L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

— C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

— Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

— Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

— On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

— Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

— On pardonne tant que l'on aime.

— Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

SAINT-EVREMOND

(1613-1703)

Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, né en 1613, près de Coutances, fut homme de cour, écrivain spirituel, quelquefois profond, et jouit, pendant sa vie, d'une réputation extraordinaire due autant à sa conversation brillante et caustique qu'au propre mérite de ses *Opuscules* qui ne furent jamais imprimés de son aveu. Disgracié à la suite d'une lettre satirique sur la paix des Pyrénées, pour éviter la Bastille, il s'exila en Angleterre en 1662 et y resta jusqu'à sa mort, en 1703.

Il brilla à Londres dans les salons et il fit le charme des réunions de la duchesse de Mazarin, qui était venue partager son exil. On louait encore son esprit lorsqu'il était nonagénaire.

Ses principaux écrits sont : *Observations sur Salluste et sur Tacite ; Observations sur les divers génies du peuple romain ; Réflexions sur la tragédie et la comédie ; Parallèle de Condé et de Turenne, etc.*

La première édition complète et authentique de ses *Œuvres* fut publiée à Londres (3 vol. in-4, 1705) et Deleyre, en 1761, publia *l'Esprit de Saint-Evremond.*

— Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer, pas assez pour troubler notre repos. Ce cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un mouvement agréable, non pas pour souffrir, ce qui est un sentiment douloureux.

— Les voluptueuses sentent moins leur cœur que leurs appétits ; les précieuses, pour conserver la pureté de ce cœur, aiment leurs amants tendrement sans jouissance et jouissent de leur mari solidement avec aversion.

— Les dames galantes qui se donnent à Dieu lui donnent ordinairement une âme inutile qui cherche de l'occupation et leur dévotion se peut nommer une passion nouvelle où un cœur tendre, qui croit être repentant, ne fait que changer d'objet à son amour.

— Le doute a ses heures dans le couvent, la persuasion, les siennes. Il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis.

— La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort c'est qu'on ne saurait l'éviter. La philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment et ne l'ôte pas : la religion y apporte moins de confiance que de crainte.

— A juger sainement les choses, la sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement qu'à nous faire mourir avec constance.

— Les belles morts fournissent de beaux discours aux vivants et peu de consolations à ceux qui meurent :

Attendant la rigueur de ce commun destin,
Mortel, aime la vie, et n'en crains pas la fin.

CARDINAL DE RETZ

(1614-1679)

Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, naquit à Montmirail, en 1614, de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des Galères de France. Vincent de Paul fut son précepteur. Destiné par son père à l'Eglise, il essaya de s'y soustraire par les pires scandales, et n'y parvint point. De guerre lasse, il étudia avec application la théologie. Louis XIII, en mourant, le désigna pour la coadjutorerie de Paris. Ce choix fut ratifié par la régente. Au cours de la Fronde, Gondi qui, dit le président Hénault, « aimait l'intrigue pour intriguer », brava Mazarin, lutta contre Condé, servit et desservit tour à tour la reine, obtint le chapeau de cardinal et finalement fut enfermé au château de Vincennes. Transféré au château de Nantes, il s'en évada, gagna l'Espagne, puis Rome, où il prit une part active au conclave qui élut le pape Alexandre VII ; il parcourut ensuite la Hollande et les Pays-Bas. Rentré en France en 1661, le cardinal de Retz fit sa paix avec la Cour, renonça à son archevêché et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis, où il vécut vertueux, payant ses dettes qui étaient considérables. Il mourut le 24 avril 1679.

Le cardinal de Retz laissait des *Mémoires*[1] qui furent imprimés pour la première fois en 1717, des *Lettres* et la *Conjuration de Fiesque* qu'il avait composée à dix-huit ans et qu'il avait traduite en grande partie de l'italien de Mascardi.

1. Mémoires d'où ont été extraites les *Pensées du Cardinal de Retz*, introduction de M. Letourneau. Paris, Charpentier, 1888.

— La fausse gloire et la fausse modestie sont les deux écueils que la plupart de ceux qui ont écrit leur vie n'ont pu éviter.

— L'on est plus souvent dupe par la méfiance que par la confiance.

— Il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider.

— J'ai observé que les gens faibles ne plient jamais quand ils le doivent.

— L'esprit, dans les grandes affaires, n'est rien sans le cœur.

— Rien ne marque tant le jugement solide d'un homme que de savoir choisir entre les grands inconvénients.

— Il y a de certains défauts qui marquent plus une bonne âme que de certaines vertus.

— Il y a de certains temps où de certaines gens ont toujours raison.

— Rien ne persuade tant les gens qui ont peu de sens que ce qu'ils n'entendent pas.

— Tout ce qui est nécessaire n'est jamais hasardeux.

— Tout ce qui est haut et audacieux est toujours justifié et même consacré par le succès.

— En fait de calomnie, tout ce qui ne nuit pas sert à celui qui est attaqué.

— Il n'y a rien de si louable que la générosité, mais il n'y a rien qui se doive moins outrer.

— J'ai observé que la plupart des hommes ne font les grands maux que par les scrupules qu'ils ont pour les moindres.

— Toutes les circonstances extraordinaires sont d'un merveilleux poids dans les révolutions populaires.

— Les peuples sont las quelque temps devant que de s'apercevoir qu'ils le sont.

— Qui assemble un peuple l'émeut toujours.

— Ceux qui sont à la tête des grandes affaires ne trouvent pas moins d'embarras dans leur propre parti que dans celui de leurs ennemis.

BUSSY-RABUTIN [1]

(1618-1693)

Roger de Rabutin, comte de Bussy, cousin de Mme de Sévigné, naquit à Epiry (Nièvre) en 1618 et mourut à Autun en 1693. Il était lieutenant général et mestre de camp de la cavalerie quand son *Histoire amoureuse des Gaules* brisa sa fortune. Il fut mis à la Bastille puis exilé longtemps dans ses terres.

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

Quand vous aimez passablement
On vous accuse de folie,
Quand vous aimez infiniment
Iris on en parle autrement,
Le seul excès vous justifie.

Les Amants sont ainsi que les Chartreux,
Tout doit être commun entre eux.

1. *Maximes d'amour,* à la suite de l'Histoire amoureuse des Gaules.

Il faut qu'une maîtresse honnête,
Ait pour être selon mon cœur,
De l'emportement tête à tête,
Partout ailleurs de la pudeur,
Que les apparences soient belles
Car on ne juge que par elles.

JEAN BERNIER[1]

(1622-1698)

Naquit à Blois, en 1622, étudia la médecine à Montpellier, exerça dans sa ville natale pendant vingt-deux ans, et vint enfin à Paris en 1674, dans l'espérance d'y faire fortune. Il mourut en cette ville le 18 mai 1698, dans un état voisin de la pauvreté, malgré le titre pompeux de Conseiller et médecin ordinaire de Madame, douairière d'Orléans. Sa mauvaise fortune le rendit chagrin et l'on trouve des traces de son humeur maussade dans toute son œuvre.

On a de lui : *Histoire de Blois* (Paris, 1682) ; *Essais de médecine* (Paris, 1689) ; *Supplément au livre des essais de médecine* (1691) ; *Anti-Menagiana, où l'on cherche ces bons mots, cette morale, ces pensées judicieuses et tout ce que l'affiche du Menagiana nous a promis* (1693) ; *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de M. François Rabelais, D. M. ou le véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonois pour l'intelligence de quelques endroits du roman de cet auteur* (Paris, 1697).

Les œuvres de Bernier ne brillent pas par l'exactitude et Ménage, faisant allusion à son peu d'érudition, l'appelait *Vir levis armaturæ.*

— Il ne faut pas toujours une fort grande capacité pour faire quelque fortune dans la médecine ; une forte santé,

1. *Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont pas encore été donnés, par le sieur Pepinocourt.* Paris, 1696, in-12.

de la hardiesse à décider, des secrets et tout ce qu'on appelle du manège, avec un peu de bien pour se mettre sur le bon pied, mènent souvent assez loin à la Cour, à Paris, en Province.

— Comme il y a des femmes qu'on ne voit qu'à cause de leurs maris, il y a aussi de pauvres maris qu'on ne voit qu'à cause de leurs femmes.

— Une femme résolue, entreprenante, adroite est toujours le maître au logis et a toujours raison ; car si le mari est un fat, il souffre tout par force, ou, pour mieux dire, par faiblesse, et s'il a de la prudence, il tolère tout, crainte de pis.

— Le vrai moyen de chasser les femmes incommodes, c'est de dire qu'il y a de la petite vérole au logis, et celui de se défaire des hommes importuns et inutiles est de leur demander de l'argent à emprunter.

PASCAL

(1623-1662)

Pascal (Blaise) naquit à Clermont, le 19 juin 1623. Son père l'amena de bonne heure à Paris et, pour mieux s'occuper de son éducation, se démit de sa place de premier président de la Cour des Aides. Doué du génie mathématique, sur une simple définition de la géométrie, Pascal parvint, dit-on, sans maître et sans secours, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. A seize ans, il composa un *Traité des sections coniques ;* à dix-neuf, il inventa la machine arithmétique ; à vingt-trois, il répéta les expériences de Torricelli sur le vide et, en 1649, il publiait la solution d'un problème proposé par le Père Mersenne et que n'avaient pu résoudre les premiers mathématiciens du temps. Fatigué, usé par ses études, il se retira à Port-Royal-des-Champs où il composa ses fameuses *Lettres provinciales.* Il mourut à Paris, le 19 août 1662, âgé de trente-neuf ans, laissant, outre les ouvrages qui viennent d'être cités, ses célèbres *Pensées sur la religion* (1670, édition de Port-Royal).

— Il faut avoir une pensée de derrière et juger du tout par là en parlant cependant comme le peuple.

— L'homme est si grand que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable ; il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable ; mais, aussi, c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Ainsi, toutes ses misères

rouvent sa grandeur ; ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

— L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la ature ; mais, c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que 'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une outte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers 'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui e tue parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'uniers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi, toute notre ignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous elever, non de l'espace ou de la durée. Travaillons donc bien penser : voilà le principe de la parole.

— La curiosité n'est que vanité, le plus souvent on e veut savoir que pour en parler. On ne voyagerait as sur la mer pour ne jamais rien en dire et pour le eul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir amais avec personne.

— La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par es efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

— Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? N'en dites oint.

— L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut ue qui veut faire l'ange fait la bête.

— On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les aisons qu'on a trouvées soi-même que par celles qui ont venues dans l'esprit des autres.

— Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher.

— La dernière chose qu'on trouve en faisant un ourage est de savoir celle qu'il faut mettre la première

— Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu, mais, il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu.

— Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ; on le sent en mille manières. Il aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement selon qu'il s'y adonne et il se durcit et contre l'un l'autre à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison ?

— Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience.

— Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

— Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général restent la même.

— Le hasard donne les pensées ; le hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir.

DOMAT

(1625-1695)

Cet auteur de pensées n'est autre que le savant juriscon-sulte né en Auvergne, à Clermont, le 30 novembre 1625. Les détails de sa vie sont peu connus, mais son principal ouvrage : *Lois civiles dans leur ordre naturel*, est universel-lement réputé. Domat (ou Daumat) n'occupa jamais d'autre place que celle d'avocat du roi au présidial de Clermont. Vers la fin de sa vie, de puissants protecteurs réussirent à le faire appeler à Paris, où le roi le gratifia d'une modique pension. Il y mourut, le 14 mars 1695, à l'âge de soixante-dix ans.

« En fréquentant le salon de Mme de Sablé, a dit V. Cousin dans son livre sur la marquise, Domat et Pascal lui-même y trouvèrent tellement établi le goût des sentences et des maximes, qu'ils n'échappèrent point à l'influence régnante et qu'il leur fallut sacrifier au génie du lieu. Les portefeuil-les de Valant contiennent plusieurs lettres de Domat et même des vers de sa façon, par exemple, une inscription en vers pour l'entrée du Louvre. Lui aussi il a fait des pensées[1] qui nous révèlent deux côtés tout à fait nouveaux de l'es-prit et de l'âme du grand jurisconsulte. Il prit de la com-pagnie de Mme de Sablé l'habitude de s'observer, de s'ana-lyser, d'étudier ses goûts, ses sentiments, jusqu'à son humeur et de donner à ses réflexions une tournure vive et piquante qui contraste fort avec le style simple et uni des *Lois civi-les dans leur ordre naturel*. »

1. Bibliothèque Nationale. *Recueil manuscrit de Marguerite Périer*, p. 273.

— Il y a une infinité de lois qui ne subsistent que parce qu'on n'a pas le temps de les réformer.

— Les passions sont des lois que les juges suivent.

— Nous faisons dans le palais, qui est le temple de la justice, ce que faisaient les marchands dans le temple.

— Le superflu des riches devrait servir pour le nécessaire des pauvres ; mais, tout au contraire, le nécessaire des pauvres sert pour le superflu des riches.

— Cinq ou six pendards partagent la meilleure partie du monde et la plus riche. C'en est assez pour nous faire juger quel bien c'est devant Dieu que les richesses.

— Les événements sont hors de nous, notre volonté seule est à nous ; ne pouvant régler aucun événement, nous devons nous mettre en état que nul événement ne nous trouble et ne nous empêche d'être heureux.

— Il y a une différence extrême entre la manière dont nous sentons les injustices qui nous regardent et celle dont nous jugeons de celles qui ne regardent que le prochain.

— Les louanges, quoique fausses, quoique ridicules, quoique non crues, ni par celui qui loue, ni par celui qui est loué, ne laissent pas de plaire ; et, si elles ne plaisent pas par un autre motif, elles plaisent au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elles marquent de celui qui loue.

— Aujourd'hui, la dévotion et la vertu sont choses fort différentes.

— Ce n'est pas une petite consolation pour quitter ce monde que de sortir de la foule du grand nombre des sots et des méchants dont on est environné.

— Toutes les sottises et les injustices que je ne fais pas m'émeuvent la bile.

— Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse, me tirent d'une profonde tristesse dont je n'ai pu me tirer par aucun effort de méditation. Quelle machine que mon âme, quel abîme de misère et de faiblesse !

ABBÉ SERGÉ

L'abbé Sergé, curé de Chauvincourt, outre ses Pensées [1], a publié les deux ouvrages suivants : *Canons des conciles et pensées des pères pour tous les jours de l'année* (Paris, 1706, in-12) *et Dogmes orthodoxes ou sentiments de théologie morale* (Courterot, 1700).

— Rien n'est plus nouveau que de se haïr soi-même ; comme rien n'est plus ancien que de s'aimer.

— L'estime et l'approbation sont presque toujours la perte de la vertu.

— L'impatience multiplie les maux au lieu de les guérir.

— La résolution que l'on tâche de prendre dans les grands maux est un second mal.

— Il ne faut pas moins d'intelligence pour continuer un ouvrage que pour le commencer.

1. Abbé Sergé. *Essais de maximes et de poésies morales*. Paris, chez la veuve de Claude Thiboust et Pierre Erclassan, 1682. Dédiés à S. A. R. Monsieur, frère unique du roy. L'abbé Sergé dans sa préface avoue : « Quelques personnes illustres se sont déclarées pour ce livre et l'ont honoré de leurs suffrages ; mais c'est de quoy je ne veux prévenir le jugement de qui que ce soit. Si pourtant j'ose parler à mon tour, je diray que dans ce travail on doit trouver une partie de la substance des grands hommes, parce que mes *Essais de Maximes* ne sont à proprement parler que le fruit de la lecture que j'ay fait de ce que ces grands génies ont mis au jour... »

— C'est une merveille que ceux qui n'ont point eu de Dieu pendant leur vie en veuillent un à leur mort.

— Quand on ressent de grands maux, c'est une étrange peine que d'être contraint à les dissimuler.

— Toute terre est pays au sage : ou, comme dit Pompée, le sage doit estimer que son pays est en sa liberté.

— Il faut bien de la vertu dans une femme pour y réparer le défaut de la beauté.

— Un homme sage ne doit jamais changer d'opinion et toutes les nouveautés lui sont suspectes.

— Donner à ceux qui sont dans la fortune ce n'est pas de la libéralité, c'est une espèce de trafic.

— La douceur de l'entretien des femmes est toujours la plus belle école des honnêtes gens.

— Le vraisemblable est le plus grand ennemi qu'ait la vérité.

— La vertu est le seul bien que nous puissions posséder malgré nos ennemis.

NICOLE

(1625-1695)

Nicole, l'un des plus illustres cénobites de Port-Royal, naquit à Chartres, le 19 octobre 1625. Destiné à l'église, il vint à Paris en 1612 pour y étudier les subtilités scolastiques qu'on décorait alors du nom de philosophie. Il fit ses études au collège d'Harcourt et enseigna les Belles-Lettres et la philosophie à Port-Royal. Il prit une part active à la lutte des jansénistes et traduisit *les Provinciales* en latin. Il écrivit un *Traité de la foi humaine*, le *Traité sur les moyens de conserver la paix avec les hommes* et les célèbres *Imaginaires* (1664), suivies des *Visionnaires.*

En 1671 parut le premier des treize volumes de son traité le plus célèbre, les *Essais de morale*, dont a été extrait son *Recueil de pensées.*

Las de lutter contre les Jésuites, il écrivit à l'archevêque de Paris une lettre de soumission et mourut à soixante-dix ans d'une attaque de paralysie.

Bayle, dans son *Dictionnaire historique*, qualifia Nicole « l'une des plus belles plumes de l'Europe » et Mme de Sévigné parle des *Essais de morale* dans plus de vingt de ses lettres. Tantôt, elle écrit à sa fille que « ce livre est de la même étoffe que Pascal ; que cette étoffe est merveilleuse, qu'on ne s'en ennuie pas » ; tantôt, « que le cœur humain n'a jamais été mieux anatomisé, que cette morale est délicieuse et le livre admirable ».

— Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens

réels et positifs. Heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle ; mais un homme qui voit clair ne le dit plus. Heureux celui qui est sain, disent les malades ; mais, quand ils sont sains, ils ne sentent plus le bonheur de la santé.

— C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

— Ce qu'on appelle dans le monde amitié et affection n'est le plus ordinairement que de beaux noms dont on couvre l'amour-propre et la véritable charité y a si peu de part que l'on pourrait presque dire que nous n'aimons dans les autres que nous-mêmes.

— Le plus sûr, pour conserver ses amis, est de les laisser agir comme ils l'entendent, d'avoir de la reconnaissance quand ils agissent bien et de n'en rien témoigner quand ils agissent autrement.

— Chacun a ses vues, ses principes, ses défauts et il faut peu s'occuper de ceux d'autrui, ayant tant de matière de s'occuper en soi-même.

— Non seulement, il n'y a pas de joie humaine qui soit éternelle ; mais, il n'y en a point qui soit durable. Ce n'est qu'une émotion passagère qui est bientôt suivie de dégoût et d'insensibilité.

BOURDALOUE

(1632-1704)

Né à Bourges, le 20 août 1632, mort à Paris, le 13 mai 1704. Entré à seize ans dans la société de Jésus, y achève ses études, et y occupe successivement les chaires d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie morale. Après avoir prêché quelque temps en province, il vient à Paris en 1669. Ses premiers sermons ont un succès prodigieux. Mme de Sévigné écrivait à sa fille « qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble, de plus étonnant que les sermons du P. Bourdaloue ». Mandé à la Cour, il y prêcha l'Avent en 1670 et le Carême en 1672. Il parut dix fois devant le roi, chose inouïe, le même prédicateur étant rarement appelé plusieurs fois !

Dans les dernières années de sa vie, Bourdaloue abandonna la chaire et se consacra aux assemblées de charité, aux hôpitaux et aux prisons.

Le P. Bretonneau, jésuite, a publié deux éditions des œuvres de Bourdaloue, l'une en 14 vol. in-8° (Paris, 1707), l'autre en 15 vol. in-12. Quant aux Pensées[1], ce sont des réflexions, ou plutôt des fragments de sermons qui étaient demeurés imparfaits et que Bourdaloue n'avait pas prêchés.

— L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots voilà sa condamnation.

1. *Pensées du père Bourdaloue sur divers sujets de religion et de morale*. Paris, 1734, et Bruxelles, 1740, 2 vol. in-12.

— Le mondain dit : il faut que Dieu soit un maître bien exact et bien rigoureux puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence. Et moi je dis, il faut que Dieu soit un maître bien indulgent et bien miséricordieux puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

— Vouloir accorder tout le luxe et tout le badinage du monde avec la dévotion cela n'est pas sans exemple, mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Hé ! ces parures peu modestes, ces manières si libres, si enjouées, si familières, les peut-on même accorder avec la réputation ?

— Notre vanité nous séduit et nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle et intelligente ; mais elle aurait beaucoup plus de raison et plus d'esprit si elle s'en croyait moins pourvue...

— La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines que dans leurs amitiés.

AMELOT DE LA HOUSSAYE

(1634-1706)

Amelot de la Houssaye (Abraham-Nicolas) naquit à Orléans en 1634, et mourut à Paris, en 1706. Publiciste, traducteur, il composa comme principal ouvrage une *Histoire du gouvernement de Venise* (1676) remplie de traits satiriques. Il traduisit *le Prince* de Machiavel (1683) et les six premiers livres des *Annales* de Tacite (Paris, 1690). Il donna aussi une édition des *Lettres* du cardinal d'Ossat (1698) et une traduction de l'*Homme de Cour* de Balthazar Gracian, jésuite espagnol. Après sa mort, on publia de lui des *Réflexions, sentences et maximes morales*[1] qui ne sont autres que celles de La Rochefoucauld avec celles de Mme de Sablé et de Mme de la Sablière suivies de réflexions personnelles d'Amelot de la Houssaye.

Une autre œuvre fut publiée, après sa mort, à Amsterdam, en 1722, sous ce titre : *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires.*

— On passe pour étranger en tout ce que l'on affecte.

— Pour être respecté, il ne faut pas être trop aimé : l'amour introduit la franchise et fait sortir le respect.

1. *Réflexions, sentences et maximes morales*, mises en nouvel ordre, avec des notes politiques et historiques, par M. Amelot de la Houssaye. Amsterdam, 1714. Nouvelle édition, corrigée et augmentée de *Maximes chrétiennes*. Paris, Ganeau, rue Saint-Séverin ; Bauche, quai des Augustins ; d'Houry fils, rue de la Vieille-Boucherie, 1754.

— On aime d'ordinaire les belles femmes par inclination, les laides par intérêt, et les vertueuses par raison.

— Donner à ceux qui sont en faveur et en autorité, ce n'est pas libéralité, c'est trafic.

— Le meilleur conseil est l'expérience ; mais, ce conseil arrive toujours trop tard.

— L'humeur plaît plus, dans la conversation, que l'esprit, et la douceur que la science.

— La fortune est toujours civile et caressante envers les nouveaux venus.

— Il arrive souvent qu'après avoir pris une résolution, l'on craint d'avoir choisi le pire, parce qu'alors les raisons contraires se présentent en foule à notre imagination dans le contre-poids de celles qui nous ont fait résoudre.

— Les laides femmes qui se fardent et qui ont la vanité de se parer sont comme les champignons dont on ne peut manger s'ils ne sont bien apprêtés et qui, avec tout leur apprêt, sont toujours un méchant manger.

— Les malheureux et les opprimés sont toujours médisants parce qu'ils n'ont point d'autre moyen de se venger.

— L'espérance entretient la reconnaissance.

— A mesure que nous cessons de faire des choses louables, nous perdons le goût que nous avons pour les louanges.

— La civilité sans distinction ressemble aux courtisanes qui caressent également tous ceux qui vont chez elles.

— Tous les hommes sont idolâtres : les uns, de l'honneur, les autres de l'intérêt et la plupart de leurs plai-

sirs. Ainsi, pour les bien connaître, il faut savoir quelle est l'idole qu'ils adorent.

— Il arrive souvent que l'ignorance inspire de la hardiesse et que le savoir est cause de timidité.

— On se déshonore à force de vouloir être honoré.

MADAME DE MAINTENON[1]

(1635-1719)

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, fille de Constant d'Aubigné et petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit en 1635, dans la prison de Niort, où son père était détenu. Amnistié à la mort de Richelieu, Constant d'Aubigné partit pour l'Amérique en 1639 ; il emmena avec lui sa fille qui demeura bientôt orpheline. Ramenée en France, Françoise d'Aubigné fut confiée à sa tante, Mme de Neuillant, qui se chargea de ramener l'enfant au catholicisme. Devenue jeune fille, Mlle d'Aubigné vivait à Paris, misérable, lorsque Scarron, « infirme, laid, malade, mais bon et amusant », lui proposa de l'épouser. Elle y consentit. Restée veuve en 1660, elle allait connaître, à nouveau, l'indigence, lorsqu'elle obtint de la reine-mère une pension de deux mille livres. En 1669, elle fut chargée par le roi d'élever les enfants de Mme de Montespan. Dans ces fonctions délicates elle sut conquérir l'estime de Louis XIV, puis son amour. En 1674, Françoise d'Aubigné recevait la terre de Maintenon, érigée pour elle en marquisat, et, après la mort de la reine, un mariage secret et authentique l'unissait au roi. Après la mort de Louis XIV, elle se retira à Saint-Cyr, où elle s'éteignit le 5 avril 1719.

On a d'elle plusieurs écrits : *L'Esprit de l'Institut des filles de Saint-Louis* (1699) ; des *Lettres*, publiées par La Beaumelle en 1752, et une *Correspondance avec Mme des Ursins* (1826, 4 vol. in-8°).

Ses œuvres ont été réunies en 10 vol., in-12 (1854-1855).

1. *Proverbes*, publiés par Monmerqué (1849).

— Ecoutez toujours et ne parlez jamais.

— Il n'y a de véritable malheur que d'avoir tort.

— Le plus grand de tous les plaisirs est d'en pouvoir faire.

— Ne faites jamais dépendre votre bonheur des autres.

— Pour être agréable aux autres, il faut s'oublier.

— Pour bien commander, il faut savoir bien obéir.

— C'est un mauvais caractère que celui de grand parleur.

— On raille souvent les filles sur leur timidité, mais on les en estime davantage.

— Ne faites et ne dites rien que vous ne vouliez bien qu'on sache.

— Apprenez à obéir, car vous obéirez toujours.

— Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

MADAME DE LA SABLIÈRE

(1636-1693)

Mme de la Sablière, femme d'Antoine Rambouillet de la Sablière, est célèbre surtout par le commerce d'amitié qu'elle entretint avec La Fontaine et par les vers que lui dédia le poète. Très instruite, elle connaissait plusieurs langues, les mathématiques, la physique et l'astronomie. Les hommes illustres de l'époque composaient sa société et elle offrit une généreuse hospitalité à La Fontaine (1672) et à Bernier[1]. Après l'abandon du marquis de la Fère qu'elle aimait, elle se retira aux Incurables. Ses dernières années furent consacrées au soulagement des pauvres et elle mourut en 1693. Ses *Pensées chrétiennes*[2] ne témoignent point d'un esprit très profond. Du moins, accusent-elles chez l'auteur une indulgence et une parfaite bonté d'âme que les exercices de piété ne parvinrent jamais à obscurcir. Ces sentences ont été, plusieurs fois, réimprimées à la suite des maximes de La Rochefoucauld.

— On établit souvent des maximes sévères par superbe ; on aime à se parer de cette apparence de vertu ; et il ne

1. François Bernier, le célèbre voyageur.

2. *Réflexions, sentences et maximes morales*, mises en nouvel ordre, avec des notes politiques et historiques par M. Amelot de la Houssaye. Nouvelle édition corrigée et augmentée de *Maximes chrétiennes*. Paris, chez Ganeau, rue Saint-Séverin ; Bauche, quai des Augustins et d'Houry fils, rue de la Vieille-Boucherie, 1754. Avec approbation et privilège du roi.

Ces réflexions, sentences et maximes sont celles de la Rochefoucauld, annotées par Amelot. Les *Maximes chrétiennes* de Mme de la Sablière sont placées à la fin du volume et ne sont pas annotées.

coûte rien de rendre insupportable pour les autres un joug que l'on ne veut pas s'imposer à soi-même.

— Quand nous nous affligeons de nos fautes sans nous en corriger, c'est une marque que cette tristesse procède de l'orgueil et de l'amour-propre.

— Les gens de bien, par leurs bons exemples, corrigent souvent les défauts des autres sans les reprendre ; et ceux qui ne le sont pas, reprennent souvent les défauts des autres sans les corriger.

— On corrige plutôt les défauts des autres en les souffrant avec patience qu'en les reprenant avec orgueil.

— Nous avons une défiance timide de la providence de Dieu dans les affaires temporelles ; et, pour l'affaire du salut, nous avons une confiance téméraire en sa miséricorde.

— Nous ne pourrions souffrir que les autres prissent autant de soin de nous fuir que nous en prenons de nous fuir nous-mêmes en nous répandant au dehors.

— Les habitudes de la vieillesse ne sont pas de moindres obstacles pour le salut que les passions dans la jeunesse.

— La prière a pour fin l'accomplissement de la loi ; ainsi, qui s'acquitte de quelque devoir prescrit par la loi fait quelque chose de plus agréable à Dieu que de prier.

— Il est difficile de vaincre ses passions mais il est impossible de les satisfaire.

— Quand nous négligeons notre salut, ce n'est point la charité qui nous fait travailler à celui des autres.

OXENSTIERN

(1641-1707)

Gabriel Thurelon, comte d'Oxenstiern, neveu du grand Axel, sénateur et chancelier de Suède, naquit à Stockholm, n 1641. Ses études terminées, il parcourut une partie de 'Europe, pratiqua ensuite le métier des armes, fut nommé mbassadeur de Suède au congrès de Ryswick et appelé en 699 par Charles XII au poste de gouverneur du duché des Deux-Ponts qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il mourut en 1707. C'est durant les dernières années de a vie qu'il écrivit *en français* l'ouvrage très connu qui fut publié à Francfort sous le titre de *Pensées sur divers sujets* avec des réflexions morales (1725).

— Sachez dissimuler avec prudence les faiblesses et es défauts de vos amis si vous voulez les conserver.

— Nous sommes plus souvent la dupe de notre propre cœur que des artifices et de la fourberie des autres.

— Les enfants disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

— Le monde se lasse facilement de ceux qui ont commencé à se lasser de lui.

— Un esprit borné dans une grande élévation est une vraie pagode de sots.

— Un moyen infaillible pour n'avoir point d'envieux, c'est d'être sans mérite.

— Passer de la pauvreté à l'opulence, c'est seulement changer de misère.

— Il en est des domestiques comme des habits : ils se gâtent par l'usage.

— Un sot se trouve quelquefois élevé à des dignités considérables : cela arrive lorsque la Fortune veut badiner et cette envie lui prend assez souvent.

— Rien n'est certain dans ce monde que la mort. Tout le reste porte sur un peut-être.

— L'amour-propre nous rend infiniment plus sensibles aux disgrâces qu'aux faveurs de la fortune.

— C'est de Dieu que les hommes ont reçu l'être ; mais, c'est à la fortune de leur donner le bien-être.

— Le monde est un pèlerinage bien dangereux pour ceux qui aspirent à l'éternité.

— La céruse et le vermillon replâtrent le visage des femmes : mais la fortune est le fard de l'homme.

— Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on entreprend de troubler celui des autres.

— L'homme sans argent est continuellement à l'agonie et l'argent sans homme est une chose morte.

— A quoi servent les richesses quand on se borne à leur simple possession ? La dépense en fait tout le mérite.

LA BRUYÈRE

(1644-1696)

Jean de La Bruyère naquit en 1644, près de Dourdan. 'résorier de France à Caen, puis chargé, sous la direction de ;ossuet, d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, il véut auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres avec ne pension de mille écus. Nommé membre de l'Académie le 5 juin 1693, il mourut d'apoplexie à Versailles, le 10 mai 1696.

Ses *Caractères*, imprimés en 1687, eurent un grand succès, ar chacun voulait placer un nom sous ses *portraits*.

Belin de Ballu, qui a donné une édition des *Caractères* ?aris, Bastien, 1790, 2 vol. in-8°), a fait aussi imprimer la raduction de *Théophraste* par La Bruyère à laquelle il a jouté la traduction des chapitres 29 et 30 de l'auteur grec nprimés pour la première fois en 1786 à Rome.

Les *Dialogues posthumes sur le Quiétisme* de La Bruyère ırent donnés en 1699, in-12.

— L'on gagne à mourir d'être loué de ceux qui nous ırvivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être lus. Le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison.

— Un coupable puni est un exemple pour la canaille. Jn innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes ens.

— L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est as me découvre son existence.

— Si on ne goûte point ces *Caractères* je m'en étonne et, si on les goûte, je m'en étonne de même.

— Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère ; est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

— Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

— Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes ! Les besoins et les subsistances n'y font pas le tiers de l'embarras.

— Les fourbes croient aisément que les autres le sont ; ils ne peuvent guère être trompés et ils ne trompent pas longtemps.

— Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre.

— L'esprit de parti abaisse les grands hommes jusqu'aux petitesses du peuple.

— La santé et les richesses, ôtant aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

— Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

— Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point.

— La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

— C'est une grande difformité dans la nature qu'un ieillard amoureux.

— Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

— La faveur des princes n'exclut pas le mérite et ne suppose pas aussi.

— Du même fonds dont on néglige un homme de méite l'on sait encore admirer un sot.

— Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait thée.

— Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde e plus rare, ce sont les diamants et les perles.

— Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni es autres.



MARQUISE DE LAMBERT

(1647-1733)

Née en 1647, morte le 12 juillet 1733, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert, était la fille d'un maître ordinaire en la Chambre des Comptes qui mourut alors que sa fille n'avait que trois ans. Restée veuve après vingt ans de mariage, elle conserva son bien à force de ténacité, malgré de longs et ennuyeux procès, où toute sa fortune était en jeu. C'est alors qu'elle établit à Paris une maison qui devint le rendez-vous de tous les gens du grand monde « la seule, dit Fontenelle, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu ; la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, et même avec esprit, selon l'occasion ».

La marquise de Lambert ne destinait pas à la publicité les ouvrages qu'elle écrivait. On les imprima et elle se crut déshonorée, dit-on. Outre les *Avis à son fils*, *les avis d'une mère à sa fille*, et les œuvres citées ci-dessous [1], on a d'elle des *Discours*, des *Portraits* et une nouvelle intitulée *la Femme ermite*.

« Tous les écrits que renferment les œuvres de Mme de Lambert sont remarquables par la pureté du style et de la morale, l'élévation des sentiments, la finesse des observations et des idées et, comme dit Fontenelle, par le ton aimable de vertu qui y règne partout. » (Auger.)

1. *Traité de l'amitié, Traité de la vieillesse, Réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses* (Amsterdam, 1732, in-12) *Réflexions nouvelles sur les femmes,* Paris, 1737, in-12.

— Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire ; dans la vieillesse pour nous consoler. Dans le temps des passions la vérité nous abandonne.

— La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis. N'étendez pas le droit de l'épée, il ne vous dispense pas des autres devoirs.

— La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

— Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres ; il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

— Un homme de qualité ne peut être aimable sans la ibéralité.

— Les vertus des femmes sont difficiles, parce que a gloire n'aide pas à les pratiquer.

— Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune ; ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

— Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la manière de se conduire après les avoir faites.

— Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit.

— Approuvez, mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des sots.

— Je crois que le goût dépend de deux choses : d'un sentiment très délicat dans le cœur et d'une grande justesse dans l'esprit.

— L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions.

— Ce qui s'appelle le terme de l'amour, c'est peu de chose pour un cœur tendre.

DUFRESNY

(1648-1724)

Dufresny (Charles-Rivière), petit-fils d'un valet garde-robe de Louis XIII, né des amours d'Henri IV avec la belle jardinière d'Anet, fut protégé par Louis XIV. Valet de chambre de ce roi, il en reçut le privilège d'une manufacture de glaces, et, plus tard, le privilège du *Mercure*. Le goût des plaisirs lui fit vendre l'un et l'autre pour une rente qu'il aliéna bientôt. Son insouciance et son inconduite l'ayant réduit à la misère, il épousa sa blanchisseuse pour la payer de ce qu'il lui devait. Il mourut en 1724.

Charles-Rivière Dufresny, à la suite de la visite de l'ambassade siamoise à Versailles, écrivit les *Amusements sérieux et comiques* [1]. Il y a peu à recueillir dans cet ouvrage parce que l'auteur formule rarement ses observations en axiomes ; mais, il est très amusant à lire et c'est ce qu'il a cherché avant tout. Il a supposé, à cet effet, un voyage dans Paris, en compagnie d'un Siamois ; celui-ci l'arrête à chaque pas, comme bien on pense, et la réponse du guide est toujours spirituelle et empreinte d'une vive pénétration des ridicules du temps. Il pourrait bien avoir donné à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes*.

Dufresny a laissé un certain nombre d'ouvrages de théâtre : *la Noce interrompue, le Faux honnête homme*; *le Faux instinct; le Jaloux honteux de l'être ; le Lot supposé; le Dé-*

1. *Amusements sérieux et comiques* par Charles-Rivière Dufresny, Amsterdam, 1705.

dit ; la Dénonciation normande ; Attendez-moi sous l'orme, etc., etc., et aussi des *Nouvelles historiques* (1692).

Auger, en 1810, publia les *Œuvres choisies* de Dufresny.

— Malgré la différence des rangs, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

— La plupart des femmes sont des paons dans les promenades, quelques-unes sont des pies-grièches dans leur domestique et des colombes dans le tête-à-tête.

— On ne peut parler des femmes avec une juste modération : on en dit toujours trop ou trop peu.

— La moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre, à croire les médisances.

— S'il était vrai que les femmes fussent plus faibles que nous, leurs chutes devraient être plus pardonnables.

— Le pays du mariage a ceci de particulier que les étrangers ont envie de l'habiter : et les habitants naturels voudraient en être exilés.

— Dans le pays de la science, on s'égare ;
Dans les palais, on se perd ;
Dans les promenades, on se retrouve ;
Et on ne se cherche plus dans le mariage ;
On avance peu à la cour ;
On va loin avec les femmes ;
Et on ne revient guère du royaume de la Faculté.

— Le jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde.

— Une fille qui hait l'amour avant de le connaître est en danger de ne le pas haïr longtemps.

— Un génie marié est un génie stérile : il faut opter de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit ou des enfants.

— Il faudrait au moins un siècle pour connaître un peu le monde et en revivre encore plusieurs pour savoir profiter de cette connaissance.

MARQUIS DE LASSAY

(1652-1738)

Armand Lévi de Madaillan de Lesparre, marquis de Lassay, né en 1652, entra de bonne heure au service, devint officier général, gouverneur de la Bresse et du Bugey et mourut à Paris, en 1738. Marié quatre fois, sa seconde femme, dont la perte lui inspira d'admirables pages (*Ecrit après la mort de Marianne*), était la célèbre Marianne Pajot, femme de chambre de Mlle de Conti, si belle et si vertueuse qu'il avait fallu toute l'autorité du roi pour empêcher le duc de Lorraine de l'épouser. De Lassay écrivit un *Recueil de différentes choses* connu sous le titre de *Mémoires du marquis de Lassay*. La première édition de 1727, in-4°, est rare, n'ayant été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. La seconde, publiée par l'abbé Pérau (Lausanne-Paris, 1756, 4 vol. in-8°), est moins recherchée. M. Maurice Lange a réédité récemment une sélection des œuvres de Lassay [1] et, dans la notice préliminaire, il déclare judicieusement que cet auteur, « pas plus que Bolingbroke ne s'est soucié jamais d'avoir un système. Lassay n'est pas un penseur : c'est un amateur que les circonstances, son humeur sociable et son esprit souple ont mêlé à divers milieux et qui emprunte à chacun d'eux quelques-unes de leurs idées sans chercher à coordonner ces éléments hétérogènes. Aussi bien la paresse d'esprit n'est-elle pas un des défauts d'esprit qu'il se trouve? Et voilà de quoi nous convaincre qu'il s'est exagéré l'originalité de ses pensées... »

1. *Lettres amoureuses et pensées diverses du marquis de Lassay* (*1652-1738*) choisies et publiées par Maurice Lange. Paris, E. Sansot et Cie, éditeurs (Collection rétrospective, 1912).

— Il faut que les choses qu'on dit soient plutôt senties que pensées. Quand cela est, on plaît quasi toujours.

— L'usage du monde corrompt le cœur et perfectionne l'esprit.

— On craint les gens qui ont beaucoup de pénétration.

— Il faut éviter autant qu'on peut d'avoir rien à démêler avec les gens qui n'ont ni bien ni réputation à perdre.

— Le peuple est fort capable de haine et ne connaît presque pas l'amour.

— On est bien heureux de pouvoir encore admirer quelque chose et c'est un grand malheur d'être parvenu au point de connaissance qui nous fait voir les hommes comme ils sont : tout notre bonheur ne consiste que dans l'ivresse.

— Ce que toute la raison ne peut faire, le temps et la paresse en viennent à bout.

— Le succès décide souvent des conduites.

— On se soumet sans peine à la loi, mais on se révolte contre l'autorité.

— Une extrême ambition ou une grande liberté peuvent seules remplir le cœur d'un honnête homme. L'état qui se trouve entre deux n'est fait que pour les gens médiocres.

FONTENELLE

(1657-1757)

Bernard le Bovier de Fontenelle naquit à Rouen, le 11 février 1657. Il était neveu du grand Corneille. Il se fit connaître d'abord par quelques pièces de vers insérées dans le *Mercure*, par des poésies légères, des pastorales et des pièces de théâtre dont aucune, d'ailleurs, n'eut de succès. Les *Dialogues des morts* commencèrent sa réputation. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et son *Histoire des Oracles* la consacrèrent.

Admis à l'Académie française en 1691, il fut reçu à l'Académie des Sciences en 1697 et en devint secrétaire perpétuel.

Après une longue vie exempte de souffrances et d'infirmités, il mourut presque centenaire, le 9 janvier 1757.

Chass a publié, en 1788, *Esprit, Maximes et Principes*, de Fontenelle de l'Académie Française (Briand, éditeur, Paris).

— Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel que, le plus souvent, nous ne le sentons pas et que nous croyons agir par d'autres principes.

— La religion seule fait quelquefois des conversions surprenantes et des changements miraculeux : mais elle ne fait guère toute une vie égale et uniforme si elle n'est entée sur un naturel philosophe.

— Les plaisirs ne sont pas assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse. Il ne faut que les effleurer. Ils

ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est forcé de courir légèrement sans y arrêter jamais le pied.

— Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

— La plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté.

— Dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connaît point, c'est : *Est-elle belle ?* la seconde : *A-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

MONTESQUIEU [1]

(1689-1755).

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, naquît en 1689, au château de La Brède, près de Bordeaux. Après avoir été nommé conseiller au Parlement de Bordeaux, en 1714, il en devint, deux ans après, par suite du départ d'un de ses oncles, président à mortier. En 1721, il publia les *Lettres Persanes*, que l'on a qualifiées le plus profond des livres frivoles. En 1726, il se démit de ses fonctions pour s'adonner aux lettres, et, en 1728, il était reçu à l'Académie française. Il entreprit alors une série de voyages en Autriche, Hollande, Italie, Angleterre. Puis il se retira dans sa terre et se consacra entièrement à la composition de ses deux œuvres maîtresses : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734), *l'Esprit des lois* (1748). Il mourut à Paris en 1755. Ses *Œuvres complètes* out été publiées plusieurs fois : Auger, 1816, 6 vol. in-8, Lequien, 1819, 8 vol. in-8 ; de Parelles, 1822, 8 vol. in-8 ; Lefèvre, 1826, 6 vol. in-8.

— Les ouvrages qui ne sont point de génie ne prouvent que la mémoire ou la patience de l'auteur.

— Il faudrait convaincre les hommes du bonheur qu'ils ignorent, lors même qu'ils en jouissent.

1. Œuvres complètes. *Pensées diverses*. Lefèvre, 1826, 6 vol. in-8, t. VI. *Pensées et fragments inédits de Montesquieu*, publiés par le baron Gaston de Montesquieu. Bordeaux, Gounouilhou, 1899, in-4.

— Les grandes villes ont cet avantage que l'on peut se retourner. A-t-on mal choisi ses sociétés ? On en trouve d'autres.

— J'ai vu des gens mourir de chagrin de ce qu'on ne leur donnait pas des emplois qu'ils auraient été obligés de refuser si on les leur avait offerts.

— Une mère a-t-elle perdu sa beauté ? Vous la voyez qu'elle s'enorgueillit de celle de sa fille.

— L'amour veut recevoir autant qu'il donne : c'est le plus personnel de tous les intérêts, c'est là que l'on compare, que l'on compte, que la vanité se défie et ne se rassure jamais assez.

— Il ne faut point faire par les lois ce que l'on peut faire par les mœurs.

— Les lois inutiles affaiblissent les nécessaires.

— Quand on a été femme à Paris, on ne peut pas être femme ailleurs.

— La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes.

— Haïr l'esprit et en faire trop de cas, deux choses qu'un prince doit éviter.

— Il faut bien connaître les préjugés de son siècle, afin de ne les choquer pas trop ni trop les suivre.

— Il ne faut rien faire que de raisonnable, mais il faut bien se garder de faire toutes les choses qui le sont.

— Le souper tue la moitié de Paris ; le dîner l'autre.

— Ce n'est pas les médecins qui nous manquent, c'est la médecine.

— J'ai la maladie de faire des livres et d'en être honteux quand je les ai faits.

— Je n'aime pas les petits honneurs : on ne savait pas auparavant ce que vous méritiez ; mais ils vous fixent et décident au juste ce qui est fait pour vous.

— Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit, dans Montaigne, l'homme qui pense.

— La dévotion trouve pour faire de mauvaises actions des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver.

— J'ai toujours vu que, pour réussir dans le monde, il fallait avoir l'air fou et être sage.

CŒUILHE

(1697-1749)

Cœuilhe (Etienne-Front), né à Périgueux, le 3 février 1697, président à l'élection de Périgueux, mourut le 7 avril 1749.

Outre les *Pensées diverses* [1], on lui attribue quelquefois *La Liberté des mers*, poème (Paris, 1782, in-8). Il semble que cet ouvrage soit plutôt de son fils, Jean-Baptiste Cœuilhe, né à Périgueux, en 1727, fondateur de la bibliothèque de la ville de Périgueux et mort à Trélissac, en l'an X.

— Il semble que les sots font tout ce qu'ils peuvent pour paraître ce qu'ils sont, quand ils se trouvent avec des gens d'esprit.

— S'il nous est difficile de connaître les défauts des personnes que nous aimons, comment apercevrions-nous les nôtres ?

1. *Pensées diverses* par Etienne Cœuilhe, président à l'élection de Périgueux. A Paris, chez Mérigot fils, libraire, quai des Augustins.

Ce volume n'est pas daté, il n'en est fait mention ni dans *la France littéraire* de Quérard, ni dans les biographies de Michaud et de Didot. Mais l'éditeur annonçant qu'en 1727 Cœuilhe avait fait insérer environ deux cents de ces réflexions dans les *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, on peut croire que cette nouvelle édition parut dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

« Voici un livre, dit Bougeard (*Moralistes oubliés*), qu'il faudrait sauver tout entier de l'oubli, cette mer immense où sont englouties tant de richesses intellectuelles que c'est d'elle qu'il serait vrai de dire qu'elle enferme en son sein plus de trésors que les hommes n'en possèdent sur terre. »

— Une femme peut être surprise d'avoir pris de l'amour, mais elle ne l'est jamais d'en avoir donné.

— Les fous reçoivent les conseils des sages, comme les sages reçoivent les conseils des fous.

— La vertu disparaît aussitôt qu'on veut la faire paraître.

— La plupart des vieilles gens parlent souvent de leur âge et de la mort; mais il y en a peu qui veulent qu'on leur en parle.

— Il n'y a presque personne qui ne fût plus obligeant, s'il était plus assuré de la reconnaissance.

— Les plus habiles gens auraient fait de grandes sottises dans certaines occasions, si les sots n'avaient pris les devants.

— On loue la beauté d'une jeune fille avant même qu'elle s'en aperçoive ; mais, ensuite, elle s'obstine à l'admirer lorsque les autres n'y pensent plus.

— Nous reconnaissons les autres dans leurs défauts et nous tâchons toujours de nous reconnaître dans leurs bonnes qualités.

— Nous goûtons quelquefois mieux les douceurs de l'amitié quand nos amis nous racontent leurs peines que lorsqu'ils nous font le détail de leurs bonnes fortunes.

— La jalousie qui semble n'avoir pour objet que la personne que l'on aime prouve cependant mieux que toutes les autres passions que l'on n'aime que soi-même.

— La jalousie semble annoncer sans cesse qu'elle veut cacher un trésor qu'on peut enlever avec facilité.

— Il est permis d'être plus habile que les autres, mais il est dangereux de le paraître.

— Les consolations ne font plaisir qu'à ceux qui sentent qu'ils ne seront pas longtemps affligés.

MADAME DE WARENS

(1699-1764)

Louise-Eléonore de La Tour du Fil naquit à Vevey, en 1699, et mourut aux Charmettes, en 1764. Mariée toute jeune à M. de Warens, elle ne tarda guère à abandonner son mari et alla implorer le roi de Piémont qui lui assura une pension de 1.500 livres. Après s'être convertie au catholicisme, elle eut, un instant, le dessein de se retirer dans un couvent. Mais la vie recluse ne put retenir « la bonne maman », trop éprise de liberté. Elle s'installa alors dans la petite maison à la porte de laquelle J.-J. Rousseau devait venir frapper, le jour des Rameaux de l'année 1728. Nous renvoyons aux *Confessions* les lecteurs curieux de se remémorer les rapports du « petit » et de Mme de Warens. Ils ne sauraient regretter l'occasion qui leur sera ainsi offerte de relire ces singuliers mémoires.

Nous nous bornerons à faire remarquer que, selon l'opinion de M. Albert Metzger [1], « les pensées ne sont probablement pas de Mme de Warens ; insérées à la suite des Mémoires, elles ont été, comme eux, mises en œuvre par Amédée Doppet. En les publiant, Doppet les avait corrigées et augmentées. »

— On enseigne tout aux enfants, excepté ce qu'ils doivent savoir.

1. *Les Pensées de Mme de Warens*, A. Metzger, Lyon, s. d. (1888), in-2.

— Avilir son élève par le châtiment, c'est le disposer à être un mauvais sujet.

— L'homme est naturellement fou ; il naît avec toutes les qualités sociales ; tout le monde trouve la vertu belle ; et, quels que soient les égarements du vice, celui qui y est plongé se plaît encore à se masquer des charmes de la vertu.

— L'homme reçoit une éducation bien différente de celle qu'on donne à la femme : l'un apprend à commander, on élève l'autre à obéir. Tout irait à merveille si chaque sexe remplissait sa tâche.

— Beaucoup de personnes lisent, mais il y en a fort peu qui sachent lire.

— Il y a de bons et de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire, ils n'ont d'autre but que de faire goûter le libertinage. Malheureux celui à qui on est forcé de les défendre, car s'il était vertueux, il les aurait toujours méprisés.

— Un livre n'a souvent de vogue que parce qu'il est défendu ; c'est prêter du talent à un auteur que de le persécuter.

— Les richesses sont le mobile de toutes les actions. La vertu ne se vend pas, il est vrai ; mais la bonne réputation s'achète. Un homme riche a bientôt des honneurs, son coffre-fort parle pour lui, et ne fût-il, dans le fond, qu'un sot, la dépense qu'il a faite a plus d'éloquence que la raison.

DENESLE

(1702-1767)

Denesle, né à Meaux, en 1702, écrivit tant en vers qu'en prose un grand nombre d'ouvrages. Son *Aristippe moderne* ou *Réflexions sur les mœurs du siècle*, paru en 1738, fut plusieurs fois réimprimé [1]. C'est un ouvrage assez médiocre, peut-être à clé, dans le genre *Caractères*. Parm i les autres ouvrages de Denesle citons *L'Etourneau* (1736); *le Curieux puni* (1737); *La Présomption punie* (1737); *Cerbère* (1743); *Les Préjugés du public* (1747); *Examen du matérialisme* (1754); *Analyse de l'esprit du Jansénisme* (1760); *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur la nature de l'âme humaine* (1765); *Les préjugés du public sur l'honneur* (1766). Denesle mourut à Paris, en 1767.

— Règle générale, l'esprit, le mérite, la bonne mine se morfondent à la porte des Belles s'ils ne sont pas en état de paraître avec décence, c'est-à-dire avec dépense. Un homme qui veut aimer et être aimé doit faire vœu de pauvreté et ne plus compter à soi tout ce qu'il possède.

— Pour savoir combien de mauvaises affaires l'amour traîne à sa suite, je ne voudrais consulter que les register du greffe criminel.

1. L'*Aristippe moderne,* à Paris, au Palais, chez Grégoire, Antoine Dupuis, Grand'Salle, au Saint-Esprit, et Grangé, Salle Mercière, à la Sainte-Famille, MDCCXXXVII. Dédié à M. Romani, ministre du duc de Modène.

— *Alcippe* s'étonnait qu'il y eût des hommes qui ne voulussent pas se marier. *Alcippe* a pris une femme ; il s'étonne qu'il y ait des hommes qui veulent se marier.

— C'est une mode, une coutume de se plaindre de la rareté des amis comme de la rareté de l'argent : avec cette différence que ceux qui veulent faire croire qu'ils n'ont point d'argent en ont souvent beaucoup et que ceux qui avaient un petit nombre d'amis n'en ont souvent point du tout.

ABBÉ DE LA ROCHE

(1710-1780)

L'abbé de La Roche, docteur en Sorbonne, prédicateur du roi, fit, après Amelot de la Houssaye, une nouvelle édition de La Rochefoucauld (1737) avec des annotations morales répondant à chacune des réflexions de son auteur. Cela ne lui suffit pas. Il fit lui-même son livre de morale [1] qui ne contient pas moins de *Seize centuries*, renfermant chacune cent pensées, toutes divisées en trois catégories : la Religion, la Morale et la Nature.

L'abbé de La Roche écrivit également : une *Traduction des psaumes du bréviaire de Citeaux ;* il publia *La Belle Vieillesse ou les anciens quatrains des sieurs de Pibrac, P. Mathieu* (1746) ; il laissa, en outre, une *Cosmographie pratique*, des *Lettres littéraires sur divers sujets* et des *Mémoires historiques et curieux.*

— On s'étonne trop de ce qu'on voit rarement et pas assez de ce qu'on voit tous les jours.

— L'amour, surtout dans les hommes, ôte l'esprit à ceux qui en ont et en donne à ceux qui n'en ont point.

— L'art de savoir mettre en œuvre de médiocres qualités donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

1. *Mélange de maximes, de réflexions et de sentences chrétiennes, politiques et morales sur la religion, la morale et la nature* par M. l'abbé de La Roche. Paris, chez Ganeau, rue Saint-Séverin, 1767.

— Il n'y a guère moins d'inconvénient à pardonner à tout le monde que de ne pardonner à personne.

— Les petits génies sont ordinairement de grands parleurs.

— Celui qui découvre les secrets de son ami perd sa confiance.

— Il ne serait peut-être pas possible de gouverner les peuples si, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ils ne faisaient la moitié de l'ouvrage.

— Après la bravoure, il n'y a rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie.

— On fait moins par estime que par inclination, parce que l'estime est comme étrangère chez nous, et que l'inclination est un mouvement naturel.

— Il y a plus d'esprit qu'on ne pense à ne pas montrer quelquefois tout son esprit.

— Ignorer ses défauts, lorsque personne ne les ignore, c'est la félicité des gens du monde.

— Promettez longtemps car l'espérance est plus vive que la reconnaissance.

— Les vertus sont aussi dangereuses que les vices quand on en fait un mauvais usage.

— On est bien aise de trouver que tous les malheureux soient coupables afin de les abandonner avec apparence de justice.

MADEMOISELLE DE SOMMERY

(1711-1790)

Née au commencement du XVIIIe siècle, Mlle de Sommery attirait chez elle très bonne compagnie et gens de la haute société. Elle était douée d'un esprit rare. Pourtant, elle trouvait que La Fontaine était un niais, Fénelon un bavard et Mme de Sévigné une caillette.

Elle publia, déjà âgée et pour premier ouvrage, son livre des *Doutes* [1], qui montre qu'elle s'était nourrie de la lecture des *Maximes* de La Rochefoucauld et, plus encore, des *Caractères* de La Bruyère.

Ce recueil eut un véritable succès. S'il contient un assez grand nombre de pensées communes, l'expression a presque toujours de la précision, de la finesse et de l'élégance, un peu recherchée, à la vérité.

Mlle de Sommery a publié en 1785 (in-8o) les *Lettres de Mme la comtesse de L*** à M. le comte de R**** sous le voile de l'anonyme. On attribue cet ouvrage, à tort, à Mme de Riccoboni et à Mme de Genlis.

Enfin, en 1788, elle a publié les *Lettres de Mlle de Tourville à Mme la comtesse de Lenoncourt* et, en 1789, un conte asiatique intitulé : *L'Oreille* (3 petits volumes in-12, 1789). Elle mourut vers la fin de 1790.

Mlle de Sommery se mêlait de faire des vers mais sans trop de succès. Elle était fort laide.

Barbier indique encore d'elle : *Lettre à Deslon, magnéti-*

1. *Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société*. Amsterdam et Paris, Cailleau, 1782, petit in-12. 3e édition augmentée, Paris, Barrois l'aîné, 1784, 2 vol. petit in-12. (Ouvrage dédié aux Mânes de M. Saurin, de l'Académie française.)

seur (par Mlle Fontette de Sommery, toujours anonyme), Glasgow et Paris, 1784, in-8°.

Mlle de Sommery s'était liée au couvent, où sa pension était payée par un ou une inconnue, avec une jeune fille qui, plus tard, épousa le maréchal de Brissac. Celle-ci prit avec elle Mlle de Sommery et lui laissa à sa mort une rente de 4.000 livres qui lui permit de tenir salon et de s'adonner à ses goûts littéraires.

— Il en est de l'esprit comme du talent : il vaut mieux n'en point avoir du tout que de n'en avoir pas assez.

— Il y a peu d'idées nouvelles et les idées nouvelles ne pourraient frapper que l'homme d'esprit. L'homme médiocre a tout entendu dire ; il a tout vu partout.

— Il est possible d'apprendre à juger ; on n'apprend point à sentir.

— On reproche à certaines gens de juger les hommes. Que veut-on qu'ils jugent ? Les poissons ?

— Que de gens ont la réputation d'être méchants avec lesquels on serait trop heureux de passer sa vie !

— On passe sa vie à disputer sur des objets qu'on est incapable d'entendre. Je parierais dix contre un que plus de la moitié des Glückistes et des Piccinistes bat la mesure à faux.

— Que puis-je faire pour qu'on dise du bien de moi ? — demandait une petite fille à sa camarade.
— Meurs ou va-t'en, — répondit-elle.

— En ne disant de mal que des gens de mérite, on ne passe guère pour être méchant et je le conçois : c'est ne dire du mal que de fort peu de monde ; et, d'ailleurs, la critique du mérite trouve beaucoup d'approbateurs.

— La compagnie d'une bête est cent fois moins à charge que ne l'est celle d'un petit esprit. Causer avec lui me semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte.

— Les moins médisants sont, pour l'ordinaire, les plus mal pensants. Souvent, on n'épargne les autres que pour en être soi-même épargné.

— Fort peu de gens ont le courage d'oser être heureux.

— Avoir du talent est aujourd'hui la prétention dominante : on attend ce que produira cette louable et universelle émulation.

— Les bons domestiques n'ont jamais été communs ; depuis quelques années, les moins mauvais sont ceux qui s'en tiennent à ne pas servir leurs maîtres.

— La plus belle et la plus noble de toutes les professions serait celle de médecin... si elle était remplie.

— Vieillir n'est, pour le plus heureux, que différer de mourir.

— Beaucoup de maris trompent leurs femmes ; presque toutes les femmes trompent leurs maris, la coquette et la dévote par-dessus toutes les autres.

— Fort peu de femmes aiment leurs maris ; il n'y a presque point de maris qui, malgré leurs distractions, ne soient attachés à leurs femmes.

J'ai lu dans les yeux de presque toutes les femmes de ma connaissance une satisfaction secrète à la mort de leurs maris. Je n'ai point connu de mari qui ne fût plus ou moins touché de la mort de sa femme. Les plus impérieuses et les plus acariâtres sont presque toujours celles qu'on regrette le plus ; on ne s'en console point.

L'humeur et la patience des hommes ont vraisemblablement besoin d'être exercées. La perte d'une femme douce et complaisante ne laisse pas le même vide.

— La fureur des vieilles femmes pour les modes et les parures est telle qu'on croit rencontrer à chaque pas Mme Drouin [1] jouant le rôle d'Araminte [2].

— Plus les société sont limitées et plus on y trouve de gens de trop. On ne peut supporter les sots que dans la foule ; on sait qu'ils doivent s'y trouver en force même.

S'il fallait absolument se charger d'un sot entre mille, le plus sot d'entre les mille serait celui à qui je donnerais la préférence.

— Qui veut conserver de l'ascendant sur une femme ne doit pas la perdre de vue.

— Une âme élevée ne peut donner à son bienfaiteur un témoignage plus sûr de sa reconnaissance qu'en lui demandant de nouveaux bienfaits.

— La plus grande partie des succès que nous voyons obtenir devrait nous consoler de ceux que nous n'obtenons pas.

— L'estime ne concilie pas toujours l'amitié ; mais l'amitié ne peut subsister sans l'estime, et c'est un de ses avantages sur l'amour.

1. Actrice du Théâtre Français.
2. Régnard. *Les Ménechmes*.

DIDEROT

(1713-1784)

Diderot (Denis) naquit à Langres, en 1713. Fils d'un coutelier, il vint à Paris faire ses études et, du collège d'Harcourt, passa dans l'étude d'un procureur. Mais il préférait à la chicane l'étude des langues modernes et des mathématiques. Abandonné par ses parents, il donna pour vivre des leçons et fit des traductions d'anglais Il s'associa d'Alembert pour la rédaction de l'*Encyclopédie*, œuvre immense qui eut une portée considérable sur les esprits à la fin du XVIII[e] siècle. Cette œuvre fit la fortune des libraires, mais point celle de Diderot qui ne dut qu'aux libéralités de Catherine de Russie l'aisance de ses vieux jours. Il mourut à Paris en 1784

La première édition des *Œuvres* de Diderot fut publiée par Naigeon, son ami et son disciple (Paris, 1798, 15 vol. in-8°).

En 1757, Diderot avait fait paraître à Londres (chez Porphyre, à Saint-Thomas), et sans le signer, un petit recueil de *Pensées philosophiques* avec ce titre :

Etrennes des Esprits forts et cette épigraphe :

Hic piscis non est omnium.

— Rien n'est plus capable d'affermir dans l'irréligion que de faux motifs de conversion.

— C'est le comble de la folie que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien dési-

rer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait.

— Il y a des gens dont il ne faut pas dire qu'ils craignent Dieu, mais bien qu'ils en ont peur.

— On demandait un jour à quelqu'un s'il y avait de vrais athées. « Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais chrétiens ? » —

— L'ignorance et l'*incuriosité* sont deux vieillards fort doux ; mais, pour les trouver tels, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne.

— On doit exiger de moi que je cherche la vérité mais non que je la trouve.

— On risque autant à croire trop qu'à croire trop peu.

— Le vrai martyr attend la mort.
L'enthousiaste y court.

— Toute innovation est à craindre dans un gouvernement.

— C'est en cherchant des preuves que j'ai trouvé des difficultés. Les livres qui contiennent les motifs de ma croyance m'offrent en même temps les raisons de l'incrédulité.

VAUVENARGUES

(1715-1747)

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, naquit à Aix-en-Provence, en 1715. Il entra dans la carrière militaire à dix-sept ans. Les fatigues qu'il supporta dans la retraite de Prague ruinèrent pour jamais sa santé et il dut quitter le service à vingt-six ans n'étant que capitaine. Il sollicita vainement du roi une place dans la diplomatie. Revenu dans sa famille, il fut frappé de la petite vérole qui le défigura et le laissa dans un état d'infirmité grave. Il mourut précocement en 1747 âgé de trente-deux ans. Voltaire, chose rare, lui témoigna quelque affection et rendit hommage à sa mémoire dans son *Eloge funèbre* des officiers morts pendant la guerre de 1741.

La première édition des Œuvres de Vauvenargues parut en 1746, in-12, sous ce titre : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes.*

— La clarté orne les pensées profondes.

— On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage si on les concevait comme l'auteur.

— Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

— C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

— La prospérité fait peu d'amis.

— Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

— La coutume fait tout jusqu'en amour.

— L'estime s'use comme l'amour.

— Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

— Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

— Les grandes pensées viennent du cœur.

— Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

— La pensée de la mort nous trompe car elle nous fait oublier de vivre.

— Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

— Il est des injures qu'il faut dissimuler pour ne pas compromettre son honneur.

— Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

— Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères.

— Nous nous consolons rarement des grandes humiliations ; nous les oublions.

— Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

— Le sot est comme le peuple qui se croit riche de peu.

— Ce que nous appelons une pensée brillante n'est ordinairement qu'une expression captieuse qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

— Il y a point de contradictions dans la nature.

— La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

— Le commerce est l'école de la tromperie.

— Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

— L'art de plaire est l'art de tromper.

— Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

— On ne loue point une femme ni un auteur médiocre comme eux-mêmes se louent.

— La constance est la chimère de l'amour.

— Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

— Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

— Socrate savait moins que Bayle ; il y a peu de sciences utiles.

— On tourne une pensée comme un habit pour s'en servir plusieurs fois.

— Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

HELVÉTIUS

(1715-1771)

Helvétius (Claude-Adrien) fils de Jean-Claude-Adrien Helvétius, médecin du roi, naquit à Paris, en 1715. Ayant obtenu, par protection de la reine, une charge de fermier général, il la remplit de 1738 à 1751 avec désintéressement. Il employa son immense fortune à encourager et à soutenir les gens de lettres. Saurin, Marivaux, Dumarsais, l'abbé Sabatier reçurent de lui des pensions. Sur l'intervention du clergé, son livre *De l'Esprit* fut brûlé le 6 février 1759. Helvétius rétracta son œuvre, et protesta de son dévouement aux vérités du christianisme. Il mourut à Paris, le 26 décembre 1771. Outre son grand ouvrage *De l'Esprit* (1758), il laissa des épîtres philosophiques, les fragments d'une tragédie, *la Conjuration de Fiesque*. *Le Bonheur*, poème en six chants, parut à Londres, après sa mort, en 1772, ainsi que son livre *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*. Ses œuvres ont paru complètes en 1795 (5 vol. in-8 et 14 vol. in-18). M. Albert Keim en 1907 a publié sur cet auteur une étude remarquable intitulée : *Helvétius, sa vie, son œuvre.*

— La vérité est un flambeau qui luit dans un brouillard sans le dissiper.

— On ne marche à la vérité que dans le silence des sens.

— Les hommes sont toujours contre la raison quand la raison est contre eux.

— On n'est imposteur que lorsqu'on l'est à demi.

— Sois ignorant et non pas décisif.

— Quelque temps après qu'une erreur a disparu, les hommes ne conçoivent pas comment on l'a pu croire.

— L'amour est insatiable de plaisirs et ses souhaits occupent la place des forces.

— Chaque belle a diverses beautés et chaque beauté fait naître des désirs.

— Filles, formez-vous à l'art de séduire et d'enchanter vos amants en attendant que vous puissiez contenter leurs passions. Accordez vos faveurs tandis que votre chair est ferme et blanche. Bientôt, le temps viendra brunir cette belle gorge et amollir ces fesses ; il éteindra le feu de vos yeux. Alors, en vain, vous offrirez vos faveurs.

— En amour, le plus amoureux est roi.

— Il est dans l'amour de certaines caresses que l'amour nous apprend. Chaque art a ses finesses.

— On ne vit que le temps qu'on aime.

— On n'entend pas souvent les métaphysiciens parce qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

— La raison et l'âme suit les progrès du corps. Elle est plus faible dans l'enfance et la vieillesse. Ainsi que le corps, il se pourrait bien faire qu'elle fût matière.

— Homme, ne pense pas, malheureux. N'aie que les pensées de ton père ou de ton ami.

— Il y a des gens que l'on mène par la crainte même où ils sont d'être menés.

— Pas plus de sûreté dans un dévot que dans un courtisan. L'un abandonne son ami pour faire fortune auprès de son roi, l'autre pour la faire auprès de son Dieu.

— Les hommes sont si bêtes qu'une violence répétée finit par leur paraître un droit.

— On sacrifie souvent les plus grands plaisirs de la vie à l'orgueil de les sacrifier.

— Il y a des gens qu'il faut étourdir pour les persuader.

— La vertu a bien des prédicateurs et peu de martyrs.

— Les cigales sont bien heureuses d'avoir des femmes muettes.

— On ne peut compter pour amis les gens qui ont des préjugés. Leur amitié tient toujours à celle des autres.

— On est souvent trop sage pour être un grand homme. Il faut un peu de fanatisme pour la gloire et dans les gens d'état.

— Veux-tu plaire aux hommes ? Fais valoir leur esprit.

— La religion a fait de grands maux et peu de petits biens.

— Les rois disent qu'ils aiment le vrai, mais malheur à qui les croit sur parole.

— Tel passe pour grand esprit qui ne serait qu'un sot s'il n'était pas ministre.

— Un grand mérite et un grand esprit sont un dangereux outil. Il vaut mieux être souple et bas.

PRÉMONTVAL

(1716-1764)

D'Alembert écrivit dans son *Essai sur les gens de lettres* : « Chaque siècle, et le nôtre, surtout, aurait besoin d'un Diogène ; mais la difficulté est de trouver des gens qui aient le courage de l'être et des gens qui aient le courage de le souffrir. » En écrivant son recueil de maximes[1], de Prémontval entreprit cette tâche. Il semble s'en être assez bien acquitté. Les cent dernières pensées, c'est-à-dire un tiers du volume, ont trait à la religion.

« Avec toutes les hardiesses, dit-il, que je me suis permises en exposant des doutes considérables, je ne passe encore que pour une espèce de superstitieux parmi les impies, et, malgré ce fard de religion qui éclate dans tous mes ouvrages, pour un impie parmi... tranchons le mot..., parmi les superstitieux. Cela signifierait-il que je suis religieux à peu près comme il faut l'être ? Peut-être... »

Prémontval (André-Pierre Le Guay de) était né à Charenton, en 1716. Ses parents le destinaient à l'Eglise ou à la magistrature. Se sentant peu de dispositions pour ces deux carrières, il s'enfuit de la maison paternelle et vint à Paris où il enseigna d'abord les mathématiques avec succès. Des

1. *Le Diogène de d'Alembert ou Diogène décent.* Pensées libres sur l'homme et sur les principaux sujets des connaissances de l'homme, par M. de Prémontval. Nouvelle édition revue et augmentée de plus d'un tiers. Berlin, aux dépens de S.-H. Scheinder, 1755.

L'ouvrage est précédé de cette épigraphe :

Son cœur est le flambeau où son esprit s'éclaire.
D'ARNAUD.

*

démêlés avec le Père Tournemine lui firent perdre ses élèves. Grâce à Fontenelle qui lui avança quelque argent, il put échapper à ses créanciers et se réfugier à Genève, en 1744, en enlevant la fille de Jean Pigeon [1], mécanicien habile à qui l'on doit une pendule remarquable qui figure encore au Conservatoire des Arts et Métiers.

De Prémontval gagna Bâle, embrassa le protestantisme et épousa sa maîtresse. Sa femme, peu après, ayant été nommée lectrice de la princesse Wilhelmine de Prusse, il se rendit à Berlin. Il mourut dans cette ville, en 1764, après avoir fait partie de son Académie.

Outre son *Diogène*, de Prémontval a laissé : *Discours sur les mathématiques*, 1743; *Mémoires*, 1749; *Pensées sur la liberté*, 1750; *La Monogamie ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8; *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759-1764, 2 vol. in-8; *L'esprit de Fontenelle*, La Haye-Paris, 1744, 1753, 1767, in-12; *Du hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8; plus, divers mémoires dans le recueil de l'Académie de Berlin et divers autres opuscules mathématiques, philosophiques et littéraires.

— Les hommes sont d'ordinaire si méchants et si trompeurs qu'il y aurait toujours cent degrés de probabilité de plus qu'un accusé est criminel s'il n'y en avait tout autant que celui qui l'accuse est calomniateur.

— Diogène cherchait un homme, il y a deux mille ans passés. Croit-on qu'il se mît en quête, à présent que l'espèce est mieux connue?

— Il faut se fier aux hommes comme on se fie au temps.

1. Marie-Anne-Victoire Pigeon, femme de Prémontval, née à Paris, en 1724, et morte peu après son mari, a publié la Vie de son père sous ce titre : *Le Mécaniste philosophe ou Mémoires concernant la vie et les ouvrages de Jean Pigeon*. La Haye, 1750, in-8.

— Pour bien juger de la portée de la vue d'un homme, il faut voir presque aussi loin que lui. Il faut être presque aussi savant qu'un autre pour juger de son savoir.

— La haine est le microscope des défauts ; l'amour, celui des bonnes qualités.

— Pourquoi la plupart des livres de morale ont-ils le don d'ennuyer beaucoup et de profiter si peu ? C'est que tout le monde sait de bonne heure ce qu'ils renferment.

— Tel sent qu'il a de la vanité ; il se dit à lui-même qu'elle est ridicule, mal placée ; il s'en humilie, et puis il va s'enorgueillir de s'être humilié.

— L'amour de la vérité n'est que l'amour de nos opinions.

— On pourrait valoir mieux que les autres hommes et valoir très peu.

— Il y a deux sortes d'ingratitude : l'une qui consiste à ne point reconnaître les services qu'on nous a rendus ; l'autre, à n'en point accepter de ceux à qui nous avons eu le bonheur d'en rendre.

— Il en est de l'absence en amour comme de certaines liqueurs propres à fortifier l'estomac ; quelques gouttes font un effet admirable ; la quantité tue.

— Bibliothèques, boutiques d'apothicaires : beaucoup de poisons et peu de remèdes.

— Je suis bien moins ennemi des fausses opinions que des mauvaises raisons par lesquelles on les combat, ou qu'on emploie à soutenir la vérité.

D'ALEMBERT

(1717-1783)

Né à Paris, le 16 novembre 1717, d'Alembert[1] était fils naturel du chevalier Destouches et de Mme de Tencin. Il fut abandonné dès sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond et confié à la femme d'un pauvre vitrier qui l'éleva. Son père lui ayant assuré une pension de 1.200 livres, d'Alembert fut mis dans un pensionnat qu'il quitta pour entrer au collège Mazarin, d'où il sortit à l'âge de dix-sept ans, après y avoir obtenu de grands succès. La géométrie l'attirait; il s'y livra entièrement et fut reçu membre de l'Académie des Sciences à l'âge de vingt-deux ans. Il s'associa avec Diderot pour la publication de l'*Encyclopédie*. Outre un grand nombre d'articles relatifs aux mathématiques et à la physique générale, d'Alembert écrivit le *Discours Préliminaire*, qui est le morceau littéraire le plus remarquable de son œuvre. Il fut reçu en 1754 à l'Académie française et il en devint secrétaire perpétuel en 1772. En 1759, il avait publié ses *Eléments de philosophie*. Il mourut le 29 octobre 1783.

— Telle est la misère de l'amour-propre; quoiqu'il reçoive souvent de profondes blessures de ce qui semblerait ne pas devoir l'effleurer, quoiqu'il soit même beaucoup plus facile à mécontenter qu'à satisfaire, il se repaît plus aisément d'avance de ce qui le flattera, qu'il ne soupçonne ce qui pourra le choquer.

1. *Esprit, maximes et principes de d'Alembert*. A Genève et se trouve Paris, chez Briand, 1789, in-13.

— Qu'est-ce qu'un courtisan ? C'est un homme que le malheur des rois et des peuples a placé entre les rois et la vérité pour la cacher à leurs yeux. Le tyran imbécile écoute et aime ces hommes vils et funestes, le tyran habile s'en sert et les méprise, le roi qui sait l'être les chasse et les punit, et la vérité se montre alors.

— L'existence de Dieu pour être reconnue n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes et celui de la nature entière ne s'y joindraient pas.

— L'imagination dans un géomètre qui crée n'agit pas moins que dans un poète qui invente ; il est vrai qu'ils opèrent différemment sur leur objet ; le premier le dépouille et l'analyse, le second le compose et l'embellit.

— La nature de l'homme dont l'étude est si nécessaire est un mystère impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule ; et les plus grands génies, à force de réflexions sur une matière aussi importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes.

— Le premier devoir de la philosophie est d'instruire et ce n'est qu'en instruisant qu'elle peut plaire : son éloquence est la précision et sa parure est la vérité.

MADAME DE PUYSIEUX[1]

(1720-1798)

« En général, dit Bougeard[2], le sort des femmes qui écri-
ent est de vouloir être hommes et plus qu'hommes ; il résulte
le cette déviation qu'elles ne sont plus même femmes, et,
onséquemment, ne produisent plus rien de bon... Ce sort
e saurait être reproché à Mme de Puysieux, puisqu'elle a eu
e bon esprit de rester de son sexe, et bien lui en a pris... Aussi,
ntéresse-t-elle, non pas par la profondeur de ses observa-
ions, mais par la vivacité de son imagination, la soudaineté
e ses intentions, sa franchise passionnée, toutes qualités
ssez rares, assez belles pour distinguer un écrivain de la
oule des expéditionnaires... »

Madeleine d'Arsant, née à Paris, en 1720, épousa Florent
e Puysieux, avocat au Parlement de Paris, qui renonça à
a profession pour se livrer à la traduction d'une quantité
'ouvrages latins, anglais et italiens.

Mme de Puysieux écrivit beaucoup et fut l'objet d'attaques
iolentes de la part de Palissot, l'adversaire des Encyclopé-
istes et de l'abbé Sabatier. En 1795, la Convention lui
ctroya la somme de trois mille francs sur les secours accor-
és aux gens de lettres.

Outre ses *Conseils à une amie* (1749-1750) et ses *Caractè-*

1. *Les caractères pour servir de suite aux « Conseils à une amie »*, ır Mme de P***. Nouvelle édition revue et corrigée. A Genève, chez ntoine Philibert, libraire, au Perron, 1750. Le second volume porte même titre, mais avec le nom, *Madame de Puysieux,* et la date de 52.

2. A. Bougeard. *Moralistes oubliés.*

res (1750-1755), Mme de Puysieux publia : *le Plaisir et la volupté* (1752) ; *l'Education du marquis de X... ou Mémoires de la comtesse de Zurlach* (1755) ; *Zamor et Almanzine* (1755) ; *Alzarac ou la nécessité d'être inconstant* (1762) ; *Histoire de Mlle de Terville* (1768) ; *Mémoires d'un homme de bien* (1768). La Porte dans son tome V de l'*Histoire littéraire des femmes françaises* a donné une analyse très détaillée des ouvrages de Mme de Puysieux[1].

— La première marque d'indifférence, c'est de ne s'en pas fâcher; la dernière, de ne plus s'en apercevoir.

— Il faut se tromper avec tout le monde plutôt que d'être sage tout seul.

— Les sots ne font point de grandes fautes; la nature les a dédommagés de la sottise par la circonspection.

— Il ne faut rien montrer d'imparfait. Les femmes ont bien cette politique. Elles ne se laissent voir qu'après leur toilette. Celles qui y souffrent compagnie ont mis ordre à tout auparavant.

— Les femmes ne sont bonnes que pour une chose et ce n'est pas pour vivre en société.

— Il y a loin du plaisir à la volupté : ils se joignent quelquefois, mais ils se sentent séparément. La volupté vient de l'âme, le plaisir vient des sens; aussi, tout le monde prend-il du plaisir, parce que tout le monde a des sens. Mais la volupté étant un sentiment délicat, dépendant de l'esprit et du goût, il y a les trois quarts du monde qui n'ont jamais senti la volupté.

— Il ne faut pas être trop aimé pour être respecté.

1. A consulter également sur Mme de Puysieux : *La Revue pédagogique* du 15 septembre 1910.

— En amour, la plus belle conquête à mon sens, c'est celle qui coûte, et la plus difficile à conserver, celle qui n'a rien coûté.

— Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de plusieurs amants, et elles ne voudraient pas en avouer un.

— La constance est la seule indiscrétion qui soit excusable.

— Laissez votre fils avec les principes de religion qu'on lui aura donnés. Si, par hasard, il la conserve, tant mieux pour son salut, tant pis pour son avancement et son esprit ; on ne fait son chemin dans le monde que par des vices que la religion ne permet pas de suivre ; cependant il faut faire son chemin.

— Méfiez-vous de l'avidité de ceux qui refusent ce qui semble leur convenir.

— On doit oublier ses sottises et jamais celles des autres. Pour les siennes, il est inutile de se les rappeler ; et l'on trouve dans celles des autres de quoi se corriger.

— Quand les hommes croient changer de conduite, ils ne font que changer de tempérament.

— J'aime mieux une erreur qui fait mon bonheur qu'une évidence qui me désespère.

— L'art est une coquetterie du goût qui réveille l'attention ; mais il en faut si peu que rien, pas plus qu'à une belle femme pour conserver un amant qu'elle aimerait beaucoup.

— On peut rire de rien, mais il faut pleurer de quelque chose.

— Les hommes se devraient garder de jouer avec les femmes pour deux raisons : la première qu'on n'ignore pas et qu'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal ; la seconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes.

— Une femme dit qu'un homme est ingrat. On entend à merveille qu'elle l'a mis à portée de l'être. Les femmes françaises n'ont qu'un parti à prendre : c'est d'oublier leurs bontés, ou, si elles y tiennent, de s'en venger secrètement, en disant publiquement du bien de celui qu'intérieurement elles voudraient accabler.

— Tous les hommes sont nés pour être utiles et ils le sont tous quand ils veulent ; il n'y en a pas un qui ne soit propre à quelque chose.

— Il y a plus d'habileté à se tirer bien d'une aventure délicate qu'à l'entreprendre : presque tous les commencements sont beaux, les milieux fatigants et les fins pitoyables.

— L'essentiel de la société est de se rendre nécessaire et de l'être.

— Il faut voir les malheureux pour les consoler ou pour les obliger ; mais il ne faut pas être de moitié avec eux dans leurs affaires. Le malheur est une contagion qui se communique.

— Est-il possible que notre bonheur dépende d'une fleur aussi facile à faner que la beauté ? Mais, les femmes d'esprit comme les autres n'entendent pas raison là-dessus, malgré tout ce qui leur reste pour les consoler. L'expérience nous apprend que les hommes ne sacrifient qu'à la beauté et à la jeunesse et *nous voulons des sacrifices !*

— Il n'est de bonheur que pour les coquettes.

— Les âmes tendres ne sont pas faites pour être libres.

— Les grandes joies sont indiscrètes.

MADAME D'ARCONVILLE

(1720-1805)

Le recueil des maximes de Mme d'Arconville [1] parut en 1760 ; l'auteur, femme de Thiroux d'Arconville, conseiller au Parlement, avait quarante ans. Puis vint le *Traité de l'amitié*, puis celui *des Passions*, deux ouvrages qui bientôt furent imprimés sous le titre d'*Œuvres morales de M. Diderot.*

« Peu de vies, dit Alfred Bougeard [2] furent aussi laborieusement remplies que celle de cet écrivain : des romans, de nombreuses traductions d'ouvrages anglais, des histoires, un discours sur l'amour-propre qui fut prononcé à l'Académie des sciences de Prusse et ne manqua pas d'être attribué à Frédéric II ; enfin, des traités de chimie et d'ostéologie... »

Mme d'Arconville mourut en 1805, à quatre-vingt-cinq ans.

Marguerite-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville, née d'Arlies, naquit à Paris en 1720. Elle avait renoncé de bonne heure à tous les agréments du monde pour se livrer à l'étude des sciences. Elle s'occupa successivement d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle et même de médecine, suivit les cours du Jardin du Roi, et rechercha la société des hommes les plus instruits de son temps.

Enfermée à Picpus pendant la Terreur, ruinée par le ré-

1. *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* par l'auteur du *Traité de l'amitié* et de celui *des Passions*. Nouvelle édition revue et augmentée. A La Haye et se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, quai de Conty, 1766. Avec cette épigraphe :

Quid verum atque decens curo et rogo et omnis in hoc sum.

Horatius.

2. Alfred Bougeard. *Les moralistes oubliés.*

gime des assignats, elle supporta la perte de sa fortune avec résignation et fit preuve dans sa vie d'une belle philosophie dont ses admirables maximes nous ont conservé le précieux reflet.

Outre ses *Pensées*, Mme d'Arconville a laissé un grand nombre de traductions et d'ouvrages tous publiés sous le voile de l'anonyme. Parmi les traductions, citons :

Avis d'un père à sa fille d'Halifax. — *Les Leçons de Chimie* de Shaw. — *Le Traité d'astrologie* de Mouro, et parmi ses ouvrages : *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 ; *Vie de Marie de Médicis*, 1774, 3 vol. in-8 ; *Histoire de François II*, 1783, 2 vol. in-8, et, enfin, un *Traité de la putréfaction*.

— Il y a des gens qui se croient dévots parce que la crainte d'être damnés les empêche quelquefois de faire le mal.

— Si les hommes étaient réellement convaincus de leur prétendue croyance, hors les fous, ils seraient tous des saints.

— La plupart des hommes désirent plus d'être admirés que d'être aimés. L'admiration satisfait l'amour-propre, et tous les hommes en ont. L'amitié est une affaire de sentiment, et il y a bien des gens qui n'en ont point.

— On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie.

— La crainte de paraître ignorant est le plus grand obstacle pour cesser de l'être.

— Ceux qu'on n'admire jamais admirent rarement les autres.

— Si nous n'avions point tant de prétentions, celles des autres ne nous choqueraient pas tant.

10

— On ne demande guère d'avis que pour faire approuver le sien.

— L'amitié qui n'exige rien et qui ne se plaint jamais est presque toujours faible.

— On jouit bien davantage, et d'une façon bien plus agréable, du sentiment dont on est affecté que de celui qu'on inspire.

— Les passions sont, sans contredit, la source de tous les plaisirs, mais elles n'ont jamais fait d'heureux.

— En fait de passions, on n'est point aimé parce qu'on aime, mais parce qu'on plaît.

— L'habitude d'aimer est très facile à prendre et très difficile à perdre.

— En amour, il ne suffit pas qu'on soit content de nous, il faut encore que nous rendions content de lui l'objet à qui nous voulons plaire.

— L'habitude d'être vaincu énerve le courage et empêche de vaincre.

— On ne séduit guère que ceux qui sont déjà séduits.

— Il n'y a rien de plus dangereux pour une femme honnête qu'un amant sage et respectueux parce que sa conduite écarte tout soupçon de danger et le rend, par ce moyen, presque inévitable.

— On n'est heureux qu'autant qu'on est passif ; on n'a de plaisir qu'autant qu'on est actif.

— Les femmes ne jouent presque jamais de rôle dans le monde par elles-mêmes que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule.

— La plupart des femmes n'apprennent que pour qu'on dise qu'elles savent, et se soucient fort peu de savoir en effet.

— Les jolies femmes veulent être cajolées ; les laides veulent être considérées ; les vieilles veulent être conseillées et respectées ; les beaux esprits femelles veulent être célébrés et admirés ; — mais toutes veulent être flattées.

— Il est bon qu'une femme soit en familiarité avec quelques autres femmes, mais il vaut mieux qu'elle ne soit en confiance avec aucune.

— La plupart des femmes préféreraient plutôt d'être moins aimées en effet pourvu qu'elles le parussent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentiments.

— Les hommes admirent la vertu, mais c'est la coquetterie qui les subjugue.

— Il est inutile d'épouser son ami et l'on fait mieux de ne pas épouser son amant.

— On met souvent à la tête du gouvernement des gens dont les particuliers n'eussent pas voulu faire leurs hommes d'affaires.

— Tout homme qui cherche de la consolation après la perte de ce qu'il aimait, est déjà plus qu'à moitié consolé.

— Il est bien difficile de parler quelque temps de son prochain, sans finir par en dire du mal.

— Nous ne sommes vraiment philosophes que sur les choses qui nous intéressent peu.

— On ne saurait aimer trop de choses et trop peu de gens.

— A mesure qu'on avance en âge, on s'aime davantage et on aime moins les autres.

— On estime les choses et souvent les hommes à proportion de leur inutilité.

— Il faut souvent, pour obtenir justice, paraître demander grâce.

— On ne hait ordinairement que ceux qu'on ne peut mépriser.

MARIN

(1721-1809)

Organiste à la Ciotat, sa ville natale, Marin vint à Paris pour faire l'éducation d'un jeune seigneur. Il se fit recevoir avocat au Parlement, fut nommé censeur royal et adjoint à Crébillon qu'il remplaça en 1762. Secrétaire général de la librairie en 1763, il prit la direction de la *Gazette de France* en 1771.

Beaumarchais l'attaqua très violemment dans ses mémoires. « Le fameux *qués aco* qui termine le portrait satirique du gazetier devint le sobriquet inséparable du nom de Marin qu'il caractérisait plaisamment en rappelant à la fois son mot favori et sa prédilection pour la langue de sa province. Ce dicton plut si fort à la Dauphine qu'on donna le nom de *qués aco* à une coiffure à la mode. »

Tout jeune, Marin s'était adonné à la littérature : l'*Homme aimable* [1] parut en 1751. Au déclin de l'âge, en 1778, il voulut tâter des questions maritimes : il acheta la charge de lieutenant général à l'amirauté de la Ciotat. Ce fut sans succès. Il perdit la plus grande partie de sa fortune et il revint se fixer en 1794 à Paris où il vécut jusqu'à sa mort, qui survint en 1809.

Outre l'*Homme aimable*, Marin a laissé : l'*Histoire de Sala-*

1. *L'Homme aimable,* dédié à M. le marquis de Rosen, avec des *Réflexions et des Pensées sur divers sujets* par M. Marin avocat du Parlement de Paris, à Amsterdam et Leipzig, chez Arkstée et Merkus, 1751.

Avec cette épigraphe :

Restat ut his ego me ipse regam solersque clementis.

Hor.

din (1758); *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage* (1763); *Œuvres diverses* (1765); *Bibliothèque du théâtre français depuis son origine* (1768); *Mémoire sur l'ancienne ville de Taurenium en Provence* et une *Histoire de la ville de la Ciotat* (1782).

— J'étais prêt à dire que ces pensées m'appartiennent, mais, je me suis rappelé que tout a été dit.

— L'avenir est le plus riche revenu de l'imagination.

— Les hommes se font illusion sur l'esprit comme les femmes sur la beauté.

— Vouloir plaire à son siècle est souvent une raison pour déplaire à la postérité.

— On aime à connaître un auteur comme on va voir à la foire un monstre arrivé d'Afrique.

— Les personnes les plus maigres sont ordinairement celles qui mangent le plus : les cervelles les plus vides sont souvent celles qui lisent davantage.

— Il est sans doute moins difficile de mourir pour un ami que de rencontrer un ami qui mérite qu'on meure pour lui.

— Il y a des hommes qui deviennent amoureux par contagion.

— Il est des amants délicats qui pardonneraient plutôt à leurs maîtresses une infidélité qu'une préférence.

— Un prince a souvent mieux réussi à faire un favori de son ministre qu'un ministre de son favori.

— Il en coûte si peu à l'homme pour être fol que je m'étonne quelquefois d'être raisonnable lorsque je me prends sur le fait.

— Dans la plupart des hommes, la sagesse commence quand le tempérament finit.

— Un homme s'estime plus que son voisin, mais, il fait plus de cas de l'estime de son voisin que de celle qu'il a lui-même pour sa personne.

GONIA DE PALAJOS

(1727-1773)

Les *Pensées* [1] de Gonia de Palajos présentent cet intérêt particulier d'avoir, en grande partie, trait à la politique. L'auteur était un observateur assez avisé puisque, en 1753, c'est-à-dire trente-six ans avant la Révolution française, sous Louis XV, il écrivait ceci : « Si le joug continue à s'appesantir, il y aura nécessairement une révolution générale en Europe. Cette révolution arrivera quand les peuples, accablés d'impôts, n'auront que leurs âmes et ne les auront que parce que les âmes ne peuvent se mettre à l'encan. »

Ce livre est devenu fort rare parce que, lors de son apparition, un grand nombre d'exemplaires furent saisis par la police. Du reste, le public n'ignorait pas que le pseudonyme de Gonia de Palajos cachait le nom de la Beaumelle que Voltaire a tant ridiculisé parce que, avec une indépendance assez méritoire, il avait fait de la *Henriade* une critique mordante et non dénuée de justesse.

Les *Pensées* de Gonia de Palajos ont été longtemps et à tort, attribuées à Montesquieu.

La Beaumelle (Laurent Angliviel de), né en 1726, fut élève

1. *Mes pensées* ou *Le qu'en dira-t-on !* in-12, 1751. Septième édition, augmentée de plus de la moitié et plus complète que les précédentes. Paris, chez Rollin fils, 1753. L'ouvrage est précédé de cette épigraphe :

« Je ne voudrais pas fâcher un homme pour avoir dit la vérité. »

HENRI IV.

Le nom de l'auteur ne paraît qu'à la fin de la dédicace, adressée à son frère, et ce nom est *Gonia de Palajos*. Les *Pensées* ont été réimprimées à Berlin en 1761.

des Jésuites au collège d'Alais. Il termina ses études à Genève, en 1745. Dans cette ville, il abjura le catholicisme. Il passa ensuite en Danemark où il remplit, pendant trois années, les fonctions de précepteur particulier. Se trouvant à Berlin en 1751, il se brouilla avec Voltaire qu'il avait qualifié de « bouffon » et de « nain ».

Obligé de s'enfuir de cette ville, il fit un séjour à Gotha, puis vint à Paris. Là, il publie un commentaire injurieux sur *Le Siècle de Louis XIV* de Voltaire et est emprisonné du 24 avril au 12 octobre 1753. A peine sa liberté recouvrée, il recommence la lutte contre Voltaire. Accusé d'avoir dérobé quelques documents originaux dans les archives de Saint-Cyr, il fut de nouveau emprisonné et ensuite exilé à Toulouse. Voltaire l'accuse alors de lui avoir adressé par la poste des lettres anonymes injurieuses. La Beaumelle se justifie de cette accusation. Autorisé à revenir à Paris, il obtint une pension et une place à la Bibliothèque du roi. Il mourut en 1773.

Outre *Mes Pensées*, La Beaumelle écrivit : *L'Asiatique tolérant*, 1748, in-12, sous le nom de *Bekrinoll ; Suite de la Défense de l'Esprit des lois ; Pensées de Sénèque* (en latin et en français), Paris, 1752, in-12, réimprimé plusieurs fois ; *Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon*, Amsterdam, 1755 et 1756, 15 vol. in-12 ; *Lettres à M. de Voltaire*, 1763, in-12 ; *Commentaire sur la « Henriade »*, 1775 ; *De l'Esprit*, œuvre posthume, 1802 ; *Réponse au supplément du « Siècle de Louis XIV »*, et une *Vie de Maupertuis*.

Il a également laissé, dit-on, en manuscrit, des traductions des *Odes* d'Horace et des *Annales* de Tacite.

— Les grands sont comme les Hottentots ; nous les trouvons admirables quand nous leur trouvons le sens commun.

— On n'estimerait guère les grands hommes si l'on savait combien peu ils s'estiment eux-mêmes, combien ils se trouvent petits et combien ils le sont en effet.

— Une femme qui prendra conseil de son tempérament préférera toujours à un homme d'esprit un homme qui n'a pas son esprit dans sa tête.

— Voulez-vous croire la religion ? Ne lisez point les livres qui la prouvent. Voulez-vous respecter la religion ? Ne voyez point ceux qui la prêchent.

— La vie publique ne dit pas ce qu'on est ; elle dit ce qu'on veut paraître.

— Ne souhaitez pas d'être élevé avant que d'être grand.

— L'être le plus cruel est l'être uniquement occupé de ses malheurs. Cent mille hommes fondront devant un peuple à qui le désespoir aura donné une âme atroce.

— Quand un grand fait des bassesses, il compte bien s'en dédommager par des hauteurs.

— Je ne sais si c'est un goût particulier, mais on ne me paraît jamais grand quand on me fait sentir que je suis petit.

— Le sentiment a presque toujours des idées justes parce qu'il n'a pas le temps de faire des réflexions fines.

— La vue d'un homme puissant nous pénètre de respect et de crainte. Il faut que nous soyons bien pervers !

— Souvent un homme n'est modeste que parce qu'il ne sait pas être orgueilleux. C'est un don naturel que le don des politesses insultantes.

— Les louanges d'un sot ne devraient pas me flatter et cependant me flattent presque autant que celles d'un homme d'esprit : un sot, dans le moment qu'il me loue,

devient homme d'esprit ; l'homme d'esprit qui me loue n'est qu'un juge équitable.

— Je ne vois partout que des gens qui font le bien et qui le font mal.

— Les hommes n'ont point de goût pour les arts dans tout pays où les femmes n'ont point de goût pour la parure. Les arts agréables ne sont cultivés avec quelque succès que dans les pays où le beau sexe a des grâces.

— Ne vous faites jamais des ennemis et, surtout, des ennemis timides.

— On croit assez généralement qu'on ne peut être grand homme qu'à un certain âge. Comme si, pour avoir une tête blanche, on avait une tête plus saine !

— Il y a des jours nébuleux pour l'esprit comme pour le monde ; et l'homme qui a le plus de génie est, vingt fois le jour, un sot.

— Il y a peu de belles vies en détail : les grands hommes ne le sont qu'en gros.

— Dans la nécessité d'opter, ménagez plutôt un sot qu'un homme d'esprit. Rien de plus ingénieux qu'un sot poussé à bout.

— A voir le courtisan si accoutumé à servir, on ne le croirait pas propre à commander. Faux jugement ! Dans le monde, on peut hardiment juger des hommes par ce qu'ils paraissent : cette règle n'est pas bonne à la cour. Il ne faut pas y juger méthodiquement les hommes, il faut les y deviner. Et qui croirait que ce timide courtisan est un intrépide guerrier, que cet homme que glace un coup d'œil du prince, fait trembler des armées de cent mille hommes, chenille à Versailles, aigle aux champs de Fontenoy ?

— Ce sont les mêmes qualités qui font les grands héros et les grands criminels ; et l'âme du grand Condé ressemblait à l'âme de Cartouche.

— Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions qu'il n'y en a à qui les occasions ont manqué.

— Les gens incapables d'exécuter les plus petites choses sont souvent très capables de conseiller les plus grandes. Ce sont des braves de cabinet. Ils ont de la lâcheté dans le cœur et du courage dans l'esprit.

— Tel homme paraît grand quand il est isolé qui redevient petit quand il rentre dans la foule.

DE BRUIX

(1728-1780)

Le chevalier de Bruix naquit à Bayonne en 1728 et mourut à Paris en 1780. Il fut le principal éditeur du *Conservateur*, collection de morceaux rares et d'ouvrages curieux, élagués, traduits ou refaits en tout ou en partie de 1756 à 1761 (trente volumes in-12).

Outre ses *Réflexions diverses*[1], il a laissé quelques ouvrages assez peu remarquables, entre autres : Les *Après-soupers de la campagne*, Paris, 1759, 3 vol. in-12 ; le *Discoureur* (1762) ; *Sennencourt et Rosalie de Civraye*, et *Cécile*, drame en trois actes (1776).

— On persuadera aux hommes tout ce qu'on voudra parce que leur entendement est faible ; on ne les fera point vivre en conséquence, parce que leur tempérament est fort.

— Deux personnes se livrent à l'étude, l'une par goût, l'autre par ambition : la première sème, la seconde moissonne.

— L'air de triomphe qui perce dans une jolie femme intéresse notre vanité à dédaigner ses agréments.

1. *Réflexions diverses* de M. le chevalier de Bruix. A Londres et se vend à Paris, chez P.-G. Lemercier, rue Saint-Jacques, au Livre d'Or, 1758.

— On n'est pas au comble de la douleur quand on a la force de se plaindre.

— Comment l'oser dire ! Il en coûte moins à la plupart des hommes pour condamner un ami que pour absoudre un ennemi.

— C'est un excellent consolateur que celui qui a lui-même besoin d'être consolé.

— Pour faire fortune, ce n'est pas de l'esprit qu'il faut, c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas.

— Ce n'est pas le prix de l'objet aimé qui fait l'excès et la délicatesse d'une passion, c'est le prix de la personne qui aime.

— La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé ; la jalousie délicate est une défiance de soi-même.

— Il n'est permis qu'aux hommes d'aimer à demi ; les femmes sont comme forcées de justifier leurs prétendues faiblesses, même aux yeux de leurs amants ; et il n'y a que l'excès de leur passion qui puisse le faire.

— On ne dispute point pour apprendre mais pour faire voir que l'on sait.

— L'opinion est une chimère ; son effet, une réalité.

— On hait ses rivaux et l'on serait fâché de n'en point avoir.

— Le dernier trait de l'amour et le plus sûr, c'est l'habitude.

— Il faut moins d'adresse pour tromper que pour ne pas se laisser tromper.

— Nous ne cessons de reprocher aux femmes mille défauts sans lesquels elles seraient beaucoup moins faites pour nous et nous serions encore moins faits pour elles.

LEMESLE

(1731-1814)

Charles Lemesle naquit à Rouen, en 1731. Il dirigeait une vaste entreprise commerciale avec des succursales importantes au Havre, à Nantes, à Bordeaux ; il se trouvait à la tête d'une grosse fortune. Il consacrait ses loisirs aux lettres. Avec la Révolution il perdit la plus grande partie de sa fortune et il put s'écrier [1] :

« Jeune encore, je suis vieux déjà et j'ai vieilli vite : mes cheveux, comme ceux de Marie-Antoinette, ont blanchi en une nuit. Au jour, elle a perdu la vie et moi mes illusions ; ainsi qu'elle j'ai maudit le jour et suis entré dans un autre monde. »

Lemesle se retira des affaires en 1798. Il devint député de la Seine-Inférieure au Conseil des Cinq Cents et au Corps législatif en 1799. Il mourut à Rouen, en 1814.

Outre ses *Misophilanthropopanutopies*, maximes non dénuées de valeur, il a laissé plusieurs *Epîtres*, des *Comédies* et *Guillaume le Conquérant* (1758), *le Pacte de Famine* (1760) et un recueil de poèmes intitulé *La Servitude abolie.*

1. Charles Lemesle. *Misophilanthropopanutopies* ou *Tablettes d'un sceptique*. Paris, Charles Richet, 1833, in-12.
Avec cette épigraphe :

Gens de bien, Dieu vous saulve et guard !
Où êtes-vous ? Je ne vous peus veoir.
Attendez que je chausse mes lunettes.

FRANÇOIS RABELAIS.

— Les hommes qui pensent toujours ce qu'ils disent ont le tort de se croire en droit de dire toujours ce qu'ils pensent.

— J'avoue qu'il faut être vertueux pour être heureux, mais j'avance qu'il faut être heureux pour être vertueux.

— Le moraliste, en général, borne ses fonctions à celles d'une trompette de régiment : après avoir sonné la charge et fait beaucoup de bruit, il se croit dispensé de payer de sa personne.

— Personne ne vit moins tranquille que l'homme toujours occupé du soin de sa tranquillité.

— Il en est des caractères comme des vins : il n'y a que les meilleurs qui, avec l'âge, gagnent en douceur ce qu'ils perdent en force ; les autres tournent à l'aigre.

— Les femmes font tant de cas de la pudeur qu'elles veulent toutes en avoir, mêmes celles qui, en fait d'hommes, ne craignent que les voleurs.

— Les joies de ce monde me rappellent toujours l'état de ces poitrinaires qui ne peuvent rire un peu fort sans tousser aussitôt.

— La condition *sine qua non* de la sagesse et du bonheur, c'est une bonne digestion.

— La seule confidence peut-être qu'on puisse faire sans danger à la femme la plus discrète, c'est qu'on la trouve jolie.

— Il n'est point d'homme ni aussi sage ni aussi fou qu'il le paraît.

— La plupart des femmes n'estiment les hommes que par leur force physique et leur faiblesse morale.

— Il y a beaucoup de choses que nous croyons penser parce que nous les disons.

— L'homme de lettres tire à vue sur le public : mais, le public est un mauvais payeur qui chicane presque toujours sur la validité du titre.

— Il est aussi difficile d'avoir tort avec soi-même que d'avoir raison avec les autres.

— Le mérite se cache de peur de n'être pas reconnu.

— On fait des règles pour les autres et des exceptions pour soi.

— Le propre de la maxime est de s'accommoder aux différents esprits. Tel en admire la justesse qui n'en sonde pas la profondeur ; tel en mesure la profondeur qui n'en saisit pas l'étendue ; et enfin tel se récrie sur l'étendue, la profondeur et la justesse qui ne la comprend pas du tout.

— Prendre la vie au sérieux, c'est filer le parfait amour avec une fille.

— L'homme éclairé méprise trop pour haïr beaucoup.

— Le cœur est quelquefois honnête ; l'esprit est toujours plus ou moins fripon.

— Les hommes s'amassent autour d'un malheur comme les corbeaux autour d'une charogne et dans le même but.

— Il faudrait penser comme si l'on devait mourir le lendemain et agir comme si l'on ne devait jamais mourir : la sagesse a aussi ses inconséquences.

— L'homme vulgaire craint la mort : le philosophe craint de la craindre.

— Il y a beaucoup de gens dont toute la sensibilité consiste à croire aimer.

ABBÉ COUPÉ [1]

(1732-1818)

Coupé (Jean-Marie-Louis) naquit à Péronne, en 1732. Après avoir fait de bonnes études à Paris, il fut ordonné prêtre et nommé professeur de rhétorique au Collège de Navarre. Il obtint par la suite le préceptorat du prince de Vaudemont, puis la charge de censeur et conservateur des titres généalogiques de la Bibliothèque royale. Il se retira à Fontainebleau en 1792 et mourut à Paris, en 1818.

Outre diverses traductions d'auteurs latins et grecs, on a de lui : un *Dictionnaire des mœurs* (Paris, 1773, in-8°) ; *Variétés littéraires et historiques* (Paris, 1786-1788, 8 vol. in-8°) ; *Soirées littéraires* (Paris, 1795-1801, 20 vol.) ; *Spicilège de littérature ancienne et moderne*, Paris, 1802, 2 vol. in-8 ; *Physique ou morale des anciens expliquée*, Paris, 1808, in-12.

— Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

— Sonder les profondeurs de Dieu est une entreprise qui met les sages de niveau avec les fous.

— La violence des désirs nuit plus qu'elle ne sert au succès de ce que l'on entreprend.

1. Abbé C***. *Maximes et Manuel de morale dédié au comte d'Artois*. Paris, in-12, Edme, éditeur, 1772.

— Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres.

— C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

— On n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

— Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté.

— La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

— La première et la plus importante qualité d'une femme c'est la douceur. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris. Ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour devenir impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient. Elles ont souvent tort de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun de nous doit garder le ton de son sexe.

— Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions.

PRINCE DE LIGNE

(1735-1814)

François-Joseph, prince de Ligne, « le seul étranger qui dans le genre français est devenu modèle au lieu de rester imitateur », dit M[me] de Staël citée par M. Fernand Caussy, naquit le 23 mai 1735, à Bruxelles. Se sentant un grand goût pour la carrière militaire, il entra au service en 1752, devint capitaine en 1756 et se signala pendant tout le cours de la guerre de Sept ans. Joseph II le nomma général-major et ensuite lieutenant-général (1771). Il se distingua dans la campagne de 1778. Chargé de mission près de Catherine II en 1782, l'impératrice le nomma feld-maréchal et lui donna une terre en Crimée. Général d'artillerie en 1788, il assiste en 1789 à la prise de Belgrade. Après la révolte des Pays-Bas et la mort de Joseph II, il fut éloigné pour toujours du commandement encore que nommé feld-maréchal en 1808. Il mourut le 13 décembre 1814, laissant la réputation d'un des hommes les plus spirituels de son temps. Homme de guerre distingué, tactitien de mérite, le prince de Ligne a laissé une œuvre littéraire considérable. En 1774, il avait publié des *Lettres à Eugénie*; *Préjugés militaires* et *Fantaisies militaires* en 1780 ; *Colette et Lucas* comédie (1781); *Coup d'œil sur Bel œil* (1781); un *Recueil de poésies légères ;* des *Mélanges de littérature*, 2 vol. (1783) ; un *Mémoire sur le roi de Prusse, Frédéric le Grand* (1789).

De 1795 à 1811 parurent à Dresde (Vienne) ses *Mélanges militaires, littéraires, et sentimentaires* en trente quatre volumes in-12; parmi lesquels *Mes écarts ou ma tête en liberté* figurent dans les tomes XII et XIII avec cette épigraphe :

« Son esprit sans suite et sa conduite n'ont pas le sens commun » (Collé).

Mme de Staël, en 1809, publia (Paris-Genève) les *Lettres et pensées du Maréchal prince de Ligne*. Nous avons emprunté les pensées qui suivent à l'excellente réédition des *Écarts* donnée en 1906 par M. Fernand Caussy (Paris, Sansot).

— Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savaient seulement pas l'orthographe. A présent, je connais dix ou douze Sévigné : elles n'ont que trop d'esprit ; il faudrait les arrêter.

— Les femmes sont nées contrariantes, elles trouvent une mauvaise raison à tout et voient des obstacles, et font des représentations. Cela sauve quelquefois leur vertu.

— Que chacun examine ce qu'il a souhaité toute sa vie. S'il est heureux, c'est parce que ses vœux n'ont point été exaucés.

— La femme la plus sage a son vainqueur ; si elle l'est encore, c'est qu'elle ne l'a pas encore rencontré. C'est cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours qui fait faire tant d'extravagance.

— En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.

— Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste ; et la modestie est une fatuité ou une sottise quand on n'a pas le mérite le plus éclatant.

— C'est l'importance que je reproche le plus à tout le monde. Les dévots, par exemple, s'imaginent que Dieu même doit leur savoir gré de leurs soins.

— Les passions dépendent de la vie qu'on mène, de l'état qu'on a pris. Si Charles XII avait été perruquier, qu'aurait-il fait de sa passion pour la guerre ?

— Malheur aux gens qui n'ont jamais tort ; ils n'ont jamais raison.

— J'aime les gens distraits ; c'est une marque qu'ils ont des idées et qu'ils sont bons ; car les méchants et les sots ont toujours de la présence d'esprit.

— Les bavards sont bonnes gens ; mais, à force de bavarder, ils font comme s'ils étaient méchants.

— Il faut, pour être impartial, bien de l'argent dans sa poche, avoir au moins bien déjeuné et avoir reçu un baiser ou une lettre de sa maîtresse.

— Il y a des gens qui réfléchissent pour écrire, d'autres qui écrivent pour ne pas réfléchir ; ceux-ci ne sont pas si bêtes mais ceux qui les lisent le sont, à mon avis.

SÉNAC DE MEILHAN

(1736-1803)

Gabriel Sénac de Meilhan, fils de Jean-Baptiste Sénac, médecin du roi, naquit à Paris en 1736. Successivement maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence et de Hainaut, il fit preuve dans ces divers postes de quelque habileté. Le comte de Saint-Germain, en 1775, l'appela auprès de lui au ministère de la Guerre avec le titre d'intendant de la guerre. Quand la Révolution éclata, il passa en Allemagne, puis en Russie, où il fut reçu par Catherine II qui le chargea d'écrire les *Annales de Saxe* et lui assura un traitement de 6.000 roubles. Après la mort de l'impératrice, il se rendit à Venise. De là, à Vienne, où il mourut, en 1803.

Outre ses *Considérations sur l'Esprit et les mœurs* (Londres, 1787), Sénac de Meilhan a laissé : *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*. Paris, 1786, in-8 ; *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786 ; *Des principes et des causes de la Révolution française*, Paris, 1790 ; *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution*, Hambourg, 1795 ; *l'Europe*, roman historique, 4 vol. in-8. M. Fernand Caussy a publié une intéressante notice sur Sénac (Paris, Sansot, 1905) et un commentaire dans lequel il affirme l'originalité de cet auteur dont « les réflexions résultent moins de l'étude des livres que de l'expérience du monde. Et ce qui, dans cette opinion, me détermine le plus, c'est que, tandis qu'un La Rochefoucauld, un La Bruyère, un Vauvenargues s'élèvent à des généralités quelque peu arbitraires, Sénac, lui, se limite à des observations plus particulières où il est judicieux à meilleur compte ».

— Le premier soin des gens parvenus à une haute fortune est de se payer une généalogie.

— Il est des jours heureux ; il n'est point de vie heureuse : ce serait un songe enchanteur sans réveil.

— La vie est une assez mauvaise étoffe dont la broderie fait tout le prix. On est souvent plus attaché à une certaine manière de vie qu'à la vie.

— Garantissez-moi de mes amis, écrivait Gourville, proscrit et fugitif, je saurai bien me défendre de mes ennemis.

— On veut rendre les gens heureux, mais on ne veut pas qu'ils le deviennent.

— On n'aime quelquefois dans ses amis que les témoins vivants des charmes, des succès et des agréments de sa jeunesse.

— On débite beaucoup d'histoires fausses sur les femmes, mais elles ne sont qu'une faible compensation des véritables qu'on ignore.

— Un défaut secret est un bien sûr garant de la vertu.

— En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes.

— Les passions n'ont qu'un temps. C'est l'habitude de la réflexion, ce sont les sciences, les lettres et les affaires qui entretiennent, fortifient l'esprit et prolongent sa durée.

— La douleur des gens puissants n'est souvent que de la colère.

— Il n'y a de place à la Cour que pour les grands et les petits. Les conditions communes, les gens d'un ordre mitoyen n'y peuvent exister. Quelquefois, le mérite

éminent peut s'y montrer, mais comme spectacle et passagèrement comme une comète.

— L'amour-propre trouve sa jouissance dans le suffrage et l'approbation des hommes ; mais le dernier degré de l'orgueil est de jouir de leur mépris.

— Dans les monarchies, le grand art pour parvenir à une place éminente ne consiste souvent qu'à savoir s'ennuyer.

— La vanité ne se borne pas aux honneurs de ce monde, elle prétend encore les étendre dans l'autre vie.

— On aime de toute sa force dans sa jeunesse et de toute sa faiblesse dans un âge avancé.

CHEVALIER DE BOUFFLERS

(1737-1815)

Stanislas, chevalier, puis marquis de Boufflers, naquit à Lunéville, en 1737. Il s'exerça avec un égal bonheur dans la littérature, le métier des armes, la politique, la diplomatie, l'administration. Grand bailli de Nancy, membre de l'Académie de Berlin, de l'Académie française, chevalier de Malte, capitaine de hussards, gouverneur du Sénégal et de Gorée, membre des Etats généraux, chef de la colonie française d'émigrés établis en Pologne, partout, il montra le même esprit, la même verve, la même ardeur. Il mourut à Paris, le 18 janvier 1815, laissant de nombreux ouvrages : *Aline*, conte, 1761, in-8, écrit par l'auteur au séminaire de Saint-Sulpice, où il se préparait à devenir évêque ; *Lettres à sa mère sur son voyage en Suisse*, 1770, in-8, lettres datées de Genève et de Ferney et qui contiennent des détails curieux sur Voltaire : *Poésies et pièces fugitives*, 1782, in-8 ; *Discours de réception à l'Académie française*, in-4 ; *Sur la propriété des auteurs des nouvelles découvertes et inventions en tout genre d'industrie*, 1791, in-8 ; *Le Libre arbitre*, 1800, in-8 ; *Eloge du maréchal de Beauvau*, 1805, in-4 ; *Eloge de l'abbé Barthélemy*, 1806, in-4 ; *L'Almanach des Muses* renferme un grand nombre de poésies de Boufflers. Un anonyme a publié en outre, en 1816, un ouvrage [1] contenant les

1. *Pensées, saillies et bons mots* du chevalier de Boufflers suivis de *Lettres, de fragments et de poésies diverses* et terminés par une *Epître de Ducis* lue à l'Académie française en 1816. Paris, chez Rosa et Vve Perronneau, 1816.

Avec cette épigraphe : *Comis et urbanus*.

pensées de M. de Boufflers. « Les pensées, les saillies et les bons mots de M. de Boufflers, dit-il dans la préface, sont la partie la plus volatile de son esprit et méritaient d'être fixés sur le papier. Sans doute, presque tout leur sel s'évapore : il leur manque le geste et l'accent de l'auteur; mais le lecteur intelligent le remet sans peine en attitude dans la conversation ; ces traits épars recueillis des discours d'un homme tel que M. de Boufflers sont faits pour piquer vivement la curiosité de ceux qui apprécient *la politesse française* dont la tradition se perd tous les jours et dont il ne restera bientôt plus, hélas! qu'un triste souvenir. »

— On doit savoir gré au pouvoir de faire le premier pas vers le mérite.

— Personne, en fait d'esprit, ne sait précisément son compte : ce qu'il y a de bon, c'est que presque toujours on se croit plus riche qu'on n'est, et que souvent même les plus pauvres sont les plus contents.

— Nous portons les marques de nos habitudes comme l'esclave celles de sa chaîne.

— L'oubli, cette seconde mort que les grandes âmes craignent plus que la première.

— Hélas ! le bien même n'a pas toujours été fait pour le bien.

— La sensibilité peut suffire à tout et ce qui coule de source est inépuisable.

— Quel est l'homme d'esprit qui ne se laissera pas quelquefois gagner par une sotte ? Il y en a de si jolies !

— La conversation, chose si superflue et si nécessaire où les uns ne disent pas toujours ce qu'ils savent et les autres ne savent pas toujours ce qu'ils disent.

— C'est peut-être une question de savoir s'il y a des questions vraiment oiseuses ; nous en doutons, persuadés que tous les exercices de l'esprit lui font du bien.

— Ce qui rend le bonheur si rare, c'est la rareté de la constance.

— Ce qu'on soupçonne affecte souvent plus que ce qu'on éprouve.

— Helvétius cherche l'intérêt dans tous les cœurs et ne trouve que bonté dans le sien.

CHAMFORT

(1741-1794)

Chamfort (Sébastien-Roch-Nicolas) naquit en 1741, près de Clermont, d'un père inconnu et d'une paysanne. Boursier au collège des Grassins, il fit de brillantes études. Couronné par l'Académie française en 1764 pour une pièce de vers intitulée : *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, il fit applaudir la même année sa première comédie, *La Jeune Indienne*, au Théâtre français. L'Académie de Marseille lui décerna le prix d'éloquence en 1767 et, en 1769, l'Académie française couronnait son *Eloge de Molière*. En 1770, il fit jouer *Le Marchand de Smyrne* et l'Académie de Marseille couronna son *Eloge de la Fontaine* en 1774. Après la représentation de *Mustapha et Zeangir*, en 1776, il fut nommé secrétaire des commandements du prince de Condé. Mais il abandonna Chantilly pour Auteuil où il fréquenta le cercle de Mme Helvétius. Admis à l'Académie française en 1781, il fournit à Mirabeau le *Discours contre les Académies* qui, plus tard motiva leur suppression. Quoique partisan des idées nouvelles, il supporta mal les excès révolutionnaires. Il le dit et, dénoncé, fut enfermé aux Madelonnettes. Libéré peu après, il allait de nouveau être emprisonné : il préféra se suicider. Il ne fit que se blesser. Mais il mourut bientôt après d'atroces souffrances physiques, le 13 avril 1794. La syphilis qu'il avait contractée jeune empoisonna la plus grande partie de sa vie.

Ses *Œuvres*, recueillies par Ginguené, son ami, parurent en 1795 (4 vol. in-8).

— La philosophie ainsi que la médecine a beaucoup de drogues, très peu de bons remèdes et presque point de spécifiques.

— J'ai vu dans le monde qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération et le repos à la célébrité.

— On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

— Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop.

— La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

— Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

— Il y a deux choses auxquelles il faut se faire sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

— Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

— Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

— Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

— Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts.

— Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

— La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

— Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés qu'ils se croient en société.

— Amitié de cour, foi de renards et société de loups.

— On ne s'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

— Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

— Quand on veut plaire dans le monde il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

— J'ai détruit mes passions à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

— Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Ce que je sais encore, je l'ai deviné.

— L'amour est comme les maladies épidémiques. Plus on les craint, plus on y est exposé.

— L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

— Il y a telle fille qui trouve à se vendre et ne trouverait pas à se donner.

— Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles de l'Opéra parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit ; il n'y en a point pour le cœur.

— Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

— La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

— Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs, comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

— Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises comme celui des ministres est d'en faire.

— Que d'hommes ont maudit l'autorité jusqu'au moment qui les en a rendus les dépositaires et leur a donné les moyens d'en abuser à leur tour.

ANONYME

« Que l'on soit touché en vous lisant, écrit dans sa préface l'auteur des *Aphorismes philosophiques* [1], cela suffit. »

« Il n'y a qu'une erreur dans ce livre, dit Alfred Bougeard [2], c'est le titre : jamais écrit ne fut moins philosophique. Mais c'était encore, de la part de l'écrivain, un acte de modestie. L'homme qui résumait en quatre-vingts et quelques pages toute une vie de sentiment, qui ne voulait même pas signer de son nom ce qu'il considérait sans doute comme un opuscule, cet homme craignait encore de donner trop d'importance à son œuvre en la décorant d'un titre trop ambitieux. C'est à la postérité de rappeler de ce jugement. »

— Qu'avons-vous du bonheur ? L'espérance et le souvenir.

— A celui qui a plusieurs maîtresses, toujours il manque une maîtresse.

— On juge avec sa raison et l'on agit avec son caractère; voilà souvent la clef de nos inconséquences.

— L'insensibilité peut passer pour l'imbécillité de l'âme.

1. *Aphorismes philosophiques.* A Londres et à Paris, chez Bailly, libraire, rue Saint-Honoré, près la Barrière des Sergents, 1788.
Avec cette épigraphe :

Satis mihi pauci... satis unus... satis nullus.

2. Alfred Bougeard. *Les Moralistes oubliés.*

— Souvent il faut achever le bienfait en pardonnant l'ingratitude.

— Comme on ne croit jamais les autres meilleurs que soi, moins on vaut, moins on a bonne opinion des hommes.

— En amour, monsieur, on a beau faire, convenez-en, il faut quelques... scélératesses. Soit, j'en conviens, partout l'oisiveté ne vit que de rapines.

— Oui, monseigneur, pour le bonheur, vous n'en êtes pas plus près que nous, vous, toujours au lendemain, nous, toujours à la veille.

MADAME DE GENLIS

(1746-1831)

Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, puis marquise de Sillery, naquit à Champcery, près d'Autun, en 1746. Son père forcé de vendre son château de Saint-Aubin, alla à Saint-Domingue et c'est en revenant de cette île avec une somme considérable qu'il fut pris par les Anglais et connut le comte de Genlis, autre prisonnier français, qui épousa sa fille. Mme de Genlis, nièce de Mme de Montesson, qu'avait épousée secrètement le duc d'Orléans, suivit sa tante au Palais-Royal. Elle accompagna la duchesse de Chartres en France et en Italie et les trois fils du duc de Chartres lui furent confiés avec le titre de *gouverneur*. Au début de la Révolution, Péthion, qui la protégeait, favorisa son passage en Angleterre. Bonaparte lui accorda avec une pension un logement à l'Arsenal. Le salon de Mme de Genlis devint alors très brillant encore que sa publication de l'*Influence des femmes dans la littérature* et certaines critiques de la *Biographie universelle* lui eussent valu nombre d'inimitiés. Sous la Restauration, elle vécut du produit de ses ouvrages joint à une pension du duc d'Orléans et elle mourut à Paris, le 31 décembre 1831, à quatre-vingt-cinq ans. Le mérite de Mme de Genlis comme auteur et spécialement comme penseur [1] est assez médiocre. Cette femme

1. *Le petit La Bruyère ou caractères et mœurs des enfants de ce siècle,* suivi d'une seconde partie contenant un *Recueil de pensées diverses*, par Mme la comtesse de Genlis. Berlin, 1799.

Avec cette épigraphe :

« Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point ; c'est se

de lettres, type éclatant du bas-bleu, a beaucoup trop écrit. La liste complète de ses œuvres emplit plusieurs colonnes des recueils bibliographiques. Citons cependant : *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Paris, 1782, 3 vol., in-8 ; *Les Mères rivales ou la Calomnie*, Paris, 1800, 4 vol., in-8 ; *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8 ; *La duchesse de la Vallière*, Paris, 1804, in-8 ; *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'histoire de Madame ; Mlle de Clermont*, nouvelle historique, Paris, 1802 ; *Mlle de la Fayette ou la suite de Louis XIII*, Paris, 1813, etc., etc.

— Marivaux, dans son jargon si justement critiqué, a souvent dit d'excellentes choses, entre autres celle-ci *que pour être assez bon, il faut l'être un peu trop.*

— Les gens faibles et bornés sont nécessairement toujours ingrats.

— La bouffonnerie messied surtout aux vieilles gens et aux femmes de quelque âge qu'elles soient.

— S'il est vrai que la paix et la tranquillité soient les premiers des biens, le gouvernement purement populaire est le pire de tous.

— Nous ne devons pas souffrir que nos amis épousent nos querelles particulières ; mais, il est douloureux de ne pas avoir à les modérer à cet égard.

— Il n'y a guère de femmes qui n'aient pas au moins *un secret de toilette.*

— Il n'y a guère que les secrets cachés par l'amour-propre qui soient exactement gardés.

gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise. »

La Bruyère, chap. I.

— Il y a des gens si orgueilleux, si remplis de fatuité qu'ils sont persuadés qu'on les hait dès qu'on n'est pas charmé d'eux.

— N'ayant pu détruire l'orgueil, la philosophie a pris le parti d'en faire une vertu.

— Depuis que j'existe, je n'ai jamais vu une personne d'un grand caractère craindre d'avoir l'air d'être menée ; mais, les gens faibles sont précisément ceux qui poussent cette crainte à l'excès ; et Dieu sait le parti que les intrigants savent tirer de cette sottise qui est surtout éminente chez les gens d'un rang élevé.

— *Pompe funèbre*, deux mots qui n'auraient jamais dû se trouver réunis. De la pompe dans une cérémonie qui nous démontre d'une manière si frappante le néant des grandeurs humaines et l'extravagance de la vanité !

BEAUCHÊNE

(1748-1824)

Edme-Pierre Chauvot de Beauchêne, naquit aux Archalis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne), en 1748. Il suivit pendant quelques années la carrière des armes, puis se fit recevoir docteur à Montpellier. Il vint ensuite à Paris et, avant la Révolution, était médecin des écuries de Monsieur. Elu membre de la commune de Paris en 1789, il fit partie d'une députation envoyée à Coblentz pour inviter les princes à rentrer en France. Bientôt, effrayé de la violence du mouvement révolutionnaire, il se retira dans une propriété qu'il possédait aux environs de Sens. Il ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Sous l'Empire, Beauchêne devint médecin en chef du Gros-Caillou, médecin du Corps législatif, de l'Ecole normale, du bureau de bienfaisance de sa section. Louis XVIII le choisit pour un de ses médecins consultants. Il fut, enfin, admis à la Société royale de médecine. Beauchêne fournit de nombreux articles à divers journaux et, notamment, à la *Quotidienne*.

Outre ses *Maximes* [1], Beauchêne a laissé un ouvrage sur *l'Influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8, Paris, 1781, 3e édition, 1798, qui fut traduit en allemand.

1. *Maximes, réflexions et pensées diverses*, par M. Beauchêne premier médecin consultant du roi. Troisième édition, corrigée et augmentée. A Paris, chez Goujon, libraire de LL. AA. RR. Mme la duchesse du Berry et Mme la duchesse d'Orléans, rue du Bac, 33, 1819.

Avec cette épigraphe :

Desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.

ECCLÉSIASTE.

*

— Les gens heureux ont un défaut dont ils ne se corrigent jamais : c'est de croire que les malheureux le sont toujours par leur faute.

— Celle qui s'applaudit de son triomphe rougit rarement de sa défaite.

— Celui qui s'empresse de parler invite les autres à se taire mais non à l'écouter.

— En amour, les femmes ne tiennent compte que des préférences.

— Savoir résister aux femmes c'est donner une meilleure opinion de son caractère que de son cœur.

— Voulez-vous savoir ce que les hommes pensent ? N'écoutez pas ce qu'ils disent, examinez ce qu'ils font.

— Beaucoup de gens traitent leurs amis comme les cartes qu'ils jettent quand la partie est finie et même quand ils l'ont gagnée.

— On ne va jamais si loin que quand on ne sait où l'on va.

— La timidité se compose du désir de plaire et de la crainte de ne pas réussir.

— Dès que les hommes sont réunis, même en sociétés savantes, ils deviennent peuple.

— Plus nous parlons de notre mérite, moins on y croit.

— Pour qu'un livre ait du succès, il faut qu'on en puisse dire du bien et du mal. Ceux qui le louent sont contents ; ceux qui le critiquent le sont peut-être encore plus.

— Vouloir devenir bon, c'est déjà l'être.

— Si vous reprochez à votre ami ses défauts ou ses vices, vous courez risque de vous brouiller avec lui ; si vous l'avertissez de ses ridicules, vous pouvez être certain qu'il ne vous le pardonnera pas.

— Le caractère s'affaiblit souvent dans la même proportion que les lumières se multiplient.

— Ce que les femmes aiment le plus c'est d'être louées pour des talents ou des qualités qu'elles n'ont pas. Cette sorte de louange leur offre la preuve qu'elles ont séduit notre raison qu'elles considèrent ordinairement comme une ennemie.

— Le sens de l'odorat est celui qui a le plus d'affinité avec les facultés voluptueuses.

— Une faiblesse peut quelquefois être plus excusable dans une femme que la coquetterie qui l'en garantit.

— Tant qu'on aime une femme on lui parle beaucoup d'elle ; quand on ne l'aime plus, on lui parle beaucoup de soi...

— Il est peut-être moins difficile de triompher de la vertu d'une femme que de son aversion.

— On aime quelquefois les femmes à cause des défauts qu'on leur connaît et des qualités qu'on leur suppose.

— La femme que l'on aime le plus est souvent celle à laquelle on le dit le moins.

— Cléon se vante d'avoir des amis ; mais, essayez de les louer et vous verrez son embarras.

— L'ambition se compose peut-être plus de la crainte d'être surpassé que de l'envie de surpasser les autres.

— Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont, sans doute, disposés à tout faire pour de l'argent.

— Les esclaves et les tyrans se font mutuellement peur.

RIVAROL

(1754-1801)

Antoine, comte de Rivarol, naquit en 1754, à Bagnols, en Languedoc. Il vint à Paris en 1775 et il était déjà apprécié dans les salons quand il publia le *Discours sur l'universalité de la langue française* qui partagea le prix proposé par l'Académie de Berlin en 1785. La même année, il publia sa traduction de *l'Enfer* de Dante. Se livrant à son goût pour la satire, il combattit les écrivains de son temps dans son *Petit almanach de nos grands hommes* (1788, in-12). De concert avec Peltier et Champcenetz, il défendit la monarchie dans les *Actes des Apôtres.* Obligé de s'exiler, il gagna Hambourg où il collabora au *Spectateur du Nord.* De Hambourg, il passa à Berlin où il mourut en 1801.

Outre les ouvrages qui viennent d'être cités, Rivarol avait publié une *Parodie du songe d'Athalie* (1787); deux *Lettres* à Necker, l'une sur *l'importance des opinions religieuses*, l'autre sur *la morale ; Lettre à la noblesse française* (1792); *De la vie politique de M. de Lafayette* (1792) ; *Prospectus du nouveau dictionnaire de la langue française suivi d'un discours sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme* (Hambourg, 1797). Rivarol composa également des *Poésies.*

Les œuvres de Rivarol, comprenant ses *Maximes* et *pensées*, ont été recueillies par Fayol et Chênedollé, en 1808 (5 vol. in-8), et le *Tableau des travaux de l'Assemblée Constituante*, que Rivarol avait établi en 1798, a été réimprimé dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution.*

— La plupart de nos impies ne sont que des dévots révoltés.

— Les visions ont un heureux instinct : elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire.

— La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

— La raison est historienne, mais les passions sont actrices.

— On n'a pas le droit d'une chose impossible.

— L'homme est le seul animal qui fasse du feu, ce qui lui a donné l'empire du monde.

— Le dévot croit aux visions d'autrui : le philosophe ne croit qu'aux siennes.

— Les philosophes sont plus anatomistes que médecins : ils dissèquent et ne guérissent pas.

— On ne déraisonne jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de raison à perdre ; comme on ne se ruine jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de fortune.

— Rien n'étonne quand tout étonne : c'est l'état des enfants.

— Les sots, les paysans et les sauvages se croient bien plus loin des bêtes que le philosophe.

— La paresse n'est, dans certains esprits, que le dégoût de la vie ; dans d'autres, c'en est le mépris.

— Les esprits extraordinaires tiennent grand compte des choses communes et familières, et les esprits communs n'aiment et ne cherchent que les choses extraordinaires.

— La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire.

— La distraction tient à une grande passion ou à une grande insensibilité.

— Les gens du monde emploient mieux leurs loisirs que leur temps ; les pauvres n'ont pas de loisirs.

— Tout le monde s'agite pour trouver enfin le repos ; mais il y a des hommes si paresseux qu'ils mettent le but au début.

— On a de la fortune sans bonheur comme on a des femmes sans amour.

— Il y a des gens qui n'ont de leur fortune que la crainte de la perdre.

— Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments.

— Les jeunes gens auprès des femmes sont des riches honteux et les vieillards des pauvres effrontés.

— On corrompt la fille innocente avec des propos libres et l'amour délicat séduit la femme galante : fruit nouveau pour l'une et l'autre.

— C'est de la familiarité que naissent les plus tendres amitiés et les plus fortes haines.

— Les sots devraient avoir pour les gens d'esprit une méfiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux.

— Un bon esprit paraît souvent heureux comme un homme bien fait paraît adroit.

— L'estomac est le sol où germe la pensée.

— Il y a des vertus qu'on ne peut exercer que quand on est riche.

— Quelles raisons a-t-il eues de se tuer ? — Il faut de si fortes raisons pour vivre qu'il n'en faut pas pour mourir.

— Le chat ne nous caresse pas : il se caresse à nous.

— Il naît plus d'hommes que de femmes en Europe : cela seul y condamne les femmes à l'infidélité.

— Il faut écarter les sots ; ce sont eux qui ont commencé. Ils ont fait vingt blessures avant d'en recevoir une.

— La plus mauvaise roue fait le plus de bruit.

JOUBERT

(1754-1824)

Joubert naquit à Montignac (Corrèze), en 1754. En 1778, il abandonna l'ordre des Frères de la Doctrine chrétienne et vint à Paris. Elu juge de paix à Montignac en 1790, il se maria en 1793 et alla habiter Villeneuve-sur-Yonne. Il venait cependant à Paris fréquemment à cause de ses fonctions de conseiller de l'Université dont l'avait gratifié Fontanes, « le plus ancien de ses amis », dit Chateaubriand.

Joubert, quand il mourut, en 1824, n'avait rien publié. Chateaubriand pratiqua, dans les manuscrits qu'il avait laissés, un choix de *Pensées* qui parut en 1838.

Dans sa préface, l'auteur des *Martyrs* disait :

« J'ai lu ces mots dans les fragments de M. Joubert : « Le ver à soie file ses coques et je file les miennes, mais on ne les dévidera pas. » Si, je les ai dévidées : j'ai séparé les sujets confondus sur des chiffons de papier... On verra par la beauté de ces pages ce que j'ai perdu et ce que le monde a perdu... Il y a déjà quatorze ans que j'ai accompagné le corps de cet ami au dernier asile : les pensées de M. Joubert vont reposer dans la vie comme ses cendres reposent dans la mort. »

Ce choix de maximes fut augmenté par les soins du neveu de l'auteur, Paul Raynal, sous ce titre : *Pensées, essais, maximes et correspondance* (1842, 2 volumes).

L'abbé G. Pailhès [1] a publié deux opuscules antérieurs à la Révolution et dont il semble bien que l'auteur fût Joubert,

1. Paris, Garnier, 1900.

et M. Victor Giraud a consacré [1] une étude fort intéressante à Joubert, dont l'œuvre, a pu déclarer assez justement M. Lanson, est celle « d'un esprit fin, chercheur, de cet esprit qui empêche un homme de rien créer et qui souvent fatigue le lecteur, parfois aussi l'illumine ».

— Toutes les bonnes lois n'ont jamais été que des pratiques, des coutumes réduites en déclarations.

— Les Français sont des jeunes gens toute leur vie.

— La liberté est un tyran qui est gouverné par ses caprices.

— Conforme-toi à la nature : elle veut que tu sois médiocre. Sois médiocre, cède aux plus sages, adopte leurs opinions, ne trouble pas le monde, puisque tu ne saurais pas le gouverner.

— Ceux qui ont une longue vieillesse sont comme purifiés du corps.

— Il y a dans l'art beaucoup de beautés qui ne paraissent naturelles qu'à force d'art.

— Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums.

— Ce n'est qu'en cherchant les mots qu'on trouve les pensées.

— N'écrivez jamais rien qui ne vous fasse un grand plaisir.

— Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste et chantent faux.

1. Paris, Bloud, 1909.

— Nos moments de lumière sont bien des moments de bonheur. Quand il fait clair dans notre esprit, il y fait beau.

— Il faut être profond en termes clairs et non pas en termes obscurs.

— Pour descendre en nous-mêmes, il faut d'abord nous élever.

— Nous perdons toujours l'amitié de ceux qui perdent notre estime.

— Il y a un degré de mauvaise santé qui rend heureux.

— Quelquefois, les pensées consolent des choses. Les livres consolent des hommes.

— Enseigner, c'est apprendre deux fois.

— Les meilleures pensées sont celles qui, pour paraître belles, n'ont pas besoin de la beauté de l'expression.

— Chacun est sa Parque à lui-même et se file son avenir.

— Une bonne nature peut absolument se passer d'une bonne éducation.

— Les places : il vaut mieux être au-dessus qu'au dedans.

— Toutes les passions cherchent ce qui les nourrit et la peur aime l'idée du danger.

— Les pensées qui nous viennent valent mieux que celles qu'on trouve.

— Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami si elle était homme.

— Il faut mourir aimable, si on le peut.

— Ce qui est ingénieux est bien près d'être vrai.

— On n'est guère malheureux que par réflexion.

— Les odeurs sont comme les âmes des fleurs, elles peuvent être sensibles dans le pays même des ombres.

DE LIVRY

De 1808 à 1815, Hippolyte de Livry composa neuf volumes in-8° de *Pensées*[1] et rien que pour les sept premier volumes, le nombre s'en élève à 4.263.

« Cette avalanche d'idées, dit Bougeard[2], toutes plus o moins saisissantes par la forme et par le fond, mais passionnées au suprême degré, roule, à peu d'exception près, su quatre ou cinq sujets principaux, les chiens qu'il préfère au hommes, la musique dont il raffole, les femmes qu'il adore Dieu en qui il ne voudrait pas croire et la mort qui l'épouvante. »

De lui-même, Hippolyte de Livry a déclaré : « Rien n fut plus extraordinaire que ma tête ; rien ne fut plus sensible que mon cœur ; rien ne fut plus noble que mon âme rien ne fut plus abstrait que mon être. »

Outre ses pensées, il écrivit : *Recueil de lettres écrites Grétry ou à son sujet*, Paris, s. d., in-8°, *Recueil de me réponses aux journalistes et de mes rebuts des journaux* Paris, s. d., in-8° ; *Réflexions morales et probablement inutiles*, Paris, 1807, in-8° ; *Le Retour de l'Empereur*, Paris 1815, in-8° ; *Seconde suite au retour de l'Empereur*, 1815 Paris, in-8°.

1. *Pensées, réflexions, impatiences, maximes, sentences,* par Hippolyte de Livry. Se trouve à Paris, chez Ogier, imprimeur, rue Traversière Saint-Honoré, n° 16, passage Saint-Guillaume, et chez Désen aîné, libraire, Palais-Royal, galerie Vitrée, 225. Février 1808.

Le deuxième volume porte pour millésime août 1838, le troisièm août 1809, le quatrième, octobre 1809, le cinquième, février 1810, sixième, février 1811, le septième, février 1812.

2. Alfred Bougeard. *Les Moralistes oubliés.*

— Il n'y a pas de faculté plus rare que de croire aux vertus dont on est privé.

— Quand on se trouve homme, on se trouve seul.

— Quand on tient sa parole, on en est économe.

— Il faut que la franchise soit une qualité bien séduisante car ce sont souvent ceux qui la possèdent le moins qui l'affectent le plus.

— Il y a des gens qui ne sont braves que de la lâcheté des autres.

— Il n'est pas strictement nécessaire d'être sot pour en remplir les fonctions.

— La générosité n'a pas besoin de salaire, elle se paie par ses mains.

— Les hommes usent encore plus vite leur vie qu'ils ne sont usés par elle.

— Il est fort difficile de savoir que faire en ce monde. Si on dort, on ne vit pas, si on veille, on vit mal.

— A moins qu'on ne soit fou d'une femme, je ne omprendrai jamais qu'on ne le soit pas de toutes.

— A seize ans, une femme en fait plus par sa seule ue qu'à un autre âge par toutes ses séductions.

— Qui sait aimer ne sait point mourir.

— On a beau être entouré de délateurs, on n'en a pas e meilleur que soi-même.

— On ne sait rien sans Dieu, on sait encore moins vec lui.

— Ce qu'on a de mieux à faire quand on a un cœur, est de n'avoir pas d'esprit.

SANIAL-DUBAY

(1754-1817)

Joseph Sanial-Dubay a écrit 1.264 *pensées* [1]. C'est peu être beaucoup. Né au Cheylard (Ardèche), vers 1754, il mou rut à Paris, le 2 juillet 1817. Il a publié deux éditions (ses *Pensées*. La seconde parut en 1815, augmentée de maximes « qui n'avaient pas pu, dit-il, dans sa préface, pa raître sous le règne de la tyrannie ».

— Quelque satisfaits que nous soyons de nous-même nous ne saurions nous en contenter et la bonne opinio d'autrui nous flatte plus que la nôtre.

— La finesse est une qualité dans l'esprit et un vic dans le caractère.

— Les qualités des hommes ne vont guère mieux au femmes que leurs défauts.

— Les hommes n'aiment pas toujours ce qu'ils est ment ; les femmes n'estiment que ce qu'elles aiment.

1. *Pensées sur l'homme, le monde et les mœurs*, par J. Sani Dubay. De l'imprimerie de Brasseur aîné. A Paris, chez Le Norma imprimeur-libraire, rue de Seine, 8 ; chez Delaunay, libraire, Pala Royal, galerie de Bois, et chez l'auteur, rue de Choiseul, 6 ; 1813.
Avec cette épigraphe :

Dedit hoc Providentia hominibus munus ut honesta magis juvare

QUINTILIEN.

— La femme n'entend et ne sert jamais plus mal ses intérêts que lorsqu'elle veut être plus que femme.

— On rend volontiers l'amour responsable de l'abus qu'on en fait.

— Il en est des maximes comme des lois ; la multiplicité en prouve moins la pratique que la violation.

— Si celui qui vise à la singularité ne l'atteint pas toujours, il est au moins assuré d'attraper le ridicule.

— L'air qu'on veut se donner ne vaut pas celui qu'on veut quitter.

— On ne refuse pas la pitié aux malheureux pourvu qu'ils n'en demandent pas davantage.

— Si les sots ne sont pas modestes, ce n'est pas leur faute ; ils n'ont pas de quoi l'être.

— Pour se dispenser de reconnaître le mérite d'une action, on ne manque pas de la mettre sur le compte du devoir.

— Les plaisirs sont comme les aliments : les plus simples sont ceux dont on se dégoûte le moins.

— Il est plus difficile d'entretenir l'admiration que de la faire naître.

— Par une injustice d'opinion, ce n'est qu'à la beauté qu'on tient compte de la chasteté.

— On aime mieux l'esprit chez soi et le bon cœur chez les autres.

— On peut se donner des airs, jamais de la dignité.

— L'autorité de la mode est tellement absolue qu'elle nous force à être ridicules sous peine de le paraître.

— Il en est du commerce des coquettes comme de la lecture des romans, à laquelle on ne laisse pas de se livrer, tout prévenu que l'on est que ce n'est que fiction.

DE BONALD

(1754-1840)

Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de Bonald, naquit en 1754. Président de l'administration centrale de son département en 1790, il émigra en 1791. Il fit partie quelque temps de l'armée de Condé, puis se retira à Heidelberg d'abord, puis à Constance, où il publia, en 1756, *La Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile démontrée par le raisonnement et par l'histoire* (par M. de B... gentilhomme français). Revenu en France sous le nom de Saint-Sèverin, il passa à Paris les dernières années du Directoire. En 1808, il fut nommé conseiller titulaire de l'Université, en 1815, député de l'Aveyron. Membre de l'Académie en 1816, pair de France, en 1823, il abandonna la vie politique en 1830 et mourut en 1840.

Outre des *Pensées sur divers sujets* [1] et sa *Théorie du pouvoir politique*, il écrivit un *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, essai refondu dans *La Législation primitive* (1801), un *Traité du divorce*, et une *Théorie du pouvoir social*. L'abbé Migne publia ses *Œuvres complètes* en 3 volumes, en 1859.

Dans l'*avertissement* précédant le recueil de ses *Pensées*, M. de Bonald déclara : « J'ai écrit ces pensées comme elles se sont présentées à mon esprit : je les publie dans le même ordre, ou, si l'on veut, dans le même désordre qu'elles ont été écrites. Des pensées sont une conversation souvent interrompue, souvent reprise sur toutes sortes de sujets ; et elles

1. *Œuvres de M. de Bonald. Pensées sur divers sujets.* Edit. définitive. Paris, librairie d'Adrien Le Clerc, 1847.

*

ne demandent pas, comme un traité dogmatique, une division par *chapitres*, enregistrée dans une table des matières.

« La variété, qui est inévitable dans ces sortes d'ouvrages et qui peut aussi en rendre la lecture moins fatigante, multiplie les parties faibles et les points d'attaque ; et, sous ces rapports, un Recueil de pensées ressemble à ces *lignes* militaires trop étendues que l'ennemi peut percer en mille endroits...

« J'expose mes sentiments avec ma franchise accoutumée ; mais, ce qu'ils paraîtront avoir de tranchant tient uniquement à la forme brève et sentencieuse d'un écrit du genre de celui-ci. Je les expose avec les égards et les respects dus aux hommes et aux lois : on ne peut en exiger davantage... »

— Une conduite déréglée aiguise l'esprit et fausse le jugement.

— Dans les crises politiques, le plus difficile pour un honnête homme n'est pas de faire son devoir mais de le connaître.

— Il y a des hommes qui, par leurs sentiments, appartiennent au temps passé et, par leurs pensées, à l'avenir. Ceux-là trouvent difficilement leur place dans le présent.

— Un gouvernement ne périt jamais que par sa faute et presque toujours par d'anciennes fautes qui en font commettre de nouvelles.

— Rapprocher les hommes n'est pas le plus sûr moyen de les réunir.

— L'art de l'intrigue suppose de l'esprit et exclut le talent.

— Le tutoiement s'est retranché dans la famille ; et, après avoir tutoyé tout le monde, on ne tutoie plus que

ses père et mère. Cet usage met toute la maison à l'aise : il dispense les parents d'autorité et les enfants de respect.

— Partout où il y aura beaucoup de machines pour remplacer les hommes, il y aura beaucoup d'hommes qui ne seront que des machines.

— L'homme qui a désiré et demandé un emploi public a contracté envers la société l'obligation d'être habile et même l'obligation d'être heureux et le malheur peut lui être imputé à faute.

— La diffusion des lumières n'est pas leur progrès ni même un progrès.

— De petites récompenses pour de grands services offensent l'amour-propre ; mais de grandes récompenses pour de petits services corrompent les mœurs.

— Le gouvernement qui affecte l'indulgence s'expose au danger d'une inflexible sévérité.

— La pensée veut la solitude et l'art de parler, les assemblées. La plupart des hommes de nos jours n'ont vécu que dans les assemblées politiques.

— Les présomptueux se présentent. Les hommes d'un vrai mérite aiment à être requis.

— Les faibles se passionnent pour les hommes et les forts pour les choses.

— Il y a des lumières qu'on éteint en les plaçant sur le chandelier.

— A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison.

— Folles douleurs : fausses douleurs et courts regrets.

— Il n'y a d'hommes d'esprit dans une révolution que ceux qui font fortune ou ceux qui ne veulent pas la faire.

— Les grandes commotions politiques inspirent deux sentiments opposés ; un profond amour du repos ou une ambition effrénée ; elle font des conspirateurs ou des anachorètes.

— Ce ne sont pas les devoirs qui ôtent à un homme son indépendance, ce sont les engagements.

— Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls. Ils sont le fléau des gens occupés.

— Premiers sentiments, secondes pensées, c'est, dans les deux genres, ce qu'il y a de meilleur.

— La suffisance n'exclut pas le talent mais elle le compromet.

— Pour gouverner les peuples, lorsqu'il y a tant d'esprit, il faut plus que de l'esprit.

— Il est singulier qu'on choisisse quelquefois, pour conduire les affaires, ceux qui ont le plus mal jugé les événements.

— On nie la vérité, mais on ne croit pas l'erreur.

— Les femmes, partout où elles vivent en société, n'ont pas moins d'esprit que les hommes ; mais elles ont, en général, moins de génie et moins de goût, parce que, chez elles, la nature est plus faible et qu'elles font moins d'études ; et même, chez les femmes qui ont le plus d'esprit, le goût, j'entends le goût littéraire, n'est pas sûr.

DUC DE LEVIS[1]

(1755-1830)

Fils de François, duc de Lévis, maréchal de France, Pierre-Marc-Gaston, duc de Lévis, naquit en 1755. Elu membre de l'Assemblée Constituante, il émigra en 1792. Il prit part à l'expédition de Quiberon et y fut blessé. Sous l'Empire, il s'occupa de travaux économiques. Après le retour des Bourbons, il devint membre du Conseil du Roi, fit partie de l'Académie française, fut nommé pair de France.

Constituant dès 1789, le duc de Lévis, qui passa par toutes les phases de la Révolution et de l'Empire, toujours en étudiant les hommes et en cherchant dans leurs actes des maximes de conduite pour lui-même et pour les autres, qui augmenta son recueil, d'année en année, d'observations nouvelles jusqu'à ce que, en 1825, il se trouvât, comme homme d'Etat, un des défenseurs les plus éminents de la Restauration, le duc de Lévis a donné lui-même, dans son œuvre, une excellente formule de l'art du moraliste :

« Il faut, a-t-il dit, pour qu'une pensée mérite d'être publiée, qu'elle soit juste, qu'elle renferme le germe d'une conséquence utile et qu'elle soit tellement claire que le jugement

1. *Maximes, préceptes et réflexions sur différents sujets de morale et de politique*, par M. le duc de Lévis, de l'Académie francaise (1808). Cinquième édition revue et augmentée, Paris. Charles Gosselin, libraire de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux et de S. A. R. Mademoiselle, 1825.

Avec cette épigraphe :

Si non nova, nove.

l'accueille à l'instant sans cependant que la mémoire la reconnaisse. »

A ce compte...

Outre ses *Maximes* dont la première édition porte la date de 1808, le duc de Lévis a écrit des *Souvenirs et portraits* (1813, in-8), des *Considérations morales sur les finances* (1816), *des Considérations sur la situation financière de la France* (1814) et une étude sur *L'Angleterre au commencement du* XIXe *siècle* (1814).

— Il y a des gens pour qui l'honneur est un calcul ; ne les troublons point, le public est intéressé au succès de cette spéculation.

— Lorsque vous écoutez, regardez si vous devez croire.

— Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses.

— Conduisez-vous avec la fortune comme avec les mauvaises payes : ne dédaignez pas les plus faibles acomptes.

— On ne prise tant ceux qui travaillent pour la gloire que parce que l'on est sûr de leur désintéressement.

— Il ne faut pas trop regarder à travers les bonnes actions.

— Si vous avez été offensé par un lâche, soyez sûr qu'il voudra éternellement votre perte, car il craint votre ressentiment et la crainte ne pardonne pas.

— Il n'y a de mérite à être fidèle que lorsqu'on commence à être inconstant.

— La faveur a ceci de commun avec l'amour que, si elle n'augmente pas, elle décroît.

— De tous les besoins factices, le plus dangereux est celui des émotions.

— Les femmes sont comme les princes : souvent elles cèdent à l'importunité ce que la faveur n'aurait point obtenu.

— Comment résister aux femmes ? Quand on s'est défendu contre leur colère, elles cèdent et vous êtes vaincu par leur douleur.

— Vous croyez que vous êtes modeste... Je ne vous savais pas si orgueilleux.

— Depuis quelques années, je suis devenu bien plus sage. — J'entends : vos forces ont diminué.

— Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd dans ce monde.

— S'il pouvait exister un pays où la religion permît le vice, les athées y prêcheraient dans le désert.

— La plus commune des inconséquences est de ne pas vouloir les moyens de ce qu'on veut.

— Quant à la force, tout le monde a celle d'être amoureux puisque, pour prouver la violence de votre passion, l'on ne vous demande que des faiblesses.

— En administration, toutes les sottises sont mères.

— En général, on ne fait pas une assez grande part à la sottise dans les combinaisons de la prévoyance.

— Les cœurs sensibles demandent qu'on les aime ; les personnes vaines veulent qu'on les préfère.

— De tous les sentiments, le plus difficile à feindre, c'est la fierté.

— L'ingratitude ne décourage pas la bienfaisance, mais elle sert de prétexte à l'égoïsme.

— La curiosité qui porte sur les choses annonce l'élévation de l'esprit ; celle qui porte sur les personnes est une marque de petitesse.

— Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Allemand se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se tue, un Français espère.

— Voulez-vous savoir ce qui fait les bons ménages ? — La conformité des goûts et des humeurs sans doute... ? — Erreur : les sens dans la jeunesse, l'habitude dans l'âge mûr, le besoin réciproque dans la vieillesse.

— Jusqu'à la sincérité, tout est calcul à la Cour.

— Celui qui promet, de bonne foi, un éternel amour et celui qui croit à de pareils serments sont également dupes, l'un de son cœur, l'autre de sa vanité.

— Tout ce que les femmes peuvent raisonnablement promettre, c'est de ne pas chercher les occasions.

JEAN-BAPTISTE SAY[1]

(1767-1832)

Né à Lyon, le 5 janvier 1767, J.-B. Say commence ses études dans sa ville natale et les achève à Paris. Désireux de se rompre aux affaires, il quitte la France pour l'Angleterre, d'où il revient, après la mort de son patron. Il entre alors comme employé dans une compagnie d'assurances sur la vie, dont le gérant, Clavière, devait être plus tard ministre des Finances. En 1792, il part en qualité de volontaire et fait la campagne de Champagne ; en 1793, il devient secrétaire de Clavière, nommé ministre et épouse Mlle Deloche, fille d'un ancien avocat au Conseil. Réduits à la gêne par la baisse des assignats, les époux quittent Paris, se fixent à la campagne et songent à ouvrir une maison d'éducation.

C'est alors que J.-B. Say fonde avec Chamfort et Ginguené le journal *la Décade*. Nommé tribun en 1799, il désapprouve la politique du nouveau gouvernement. « Trop faible, a-t-il dit, pour m'opposer à l'usurpation et ne voulant pas la servir, je dus m'interdire la tribune et revêtant mes idées de formules générales, j'écrivis des vérités qui pussent être utiles en tous temps et dans tous les pays. » Telle est l'origine de ses écrits économiques dont le plus célèbre porte ce titre : *Traité d'économie politique ou simple exposé de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses* (Paris, 1803). En 1804, il est exclu du Tribunat et nommé directeur des contributions indirectes de l'Allier. Il refuse ce

1. *Petit volume contenant quelques aperçus des hommes et de la société*. Paris, 1817, in-18.

poste et se lance dans l'industrie. En 1819, il est nommé professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, puis en 1831, au Collège de France. Il meurt peu après, dans sa soixante-sixième année.

— Quand on ne sait que ce qu'on a appris, on peut être un savant et un sot. Il faut de plus savoir ce qu'on a deviné.

— Une des plus grandes preuves de médiocrité, c'est de ne pas savoir reconnaître la supériorité là où elle se trouve.

— La plus belle pensée, la plus neuve, la plus utile n'obtiendront jamais en public autant d'applaudissements qu'une niaiserie convenue.

— L'usage est la loi des gens médiocres, comme les proverbes sont la morale du peuple. Mais les proverbes valent mieux que l'usage.

— Il ne laisse pas d'être humiliant pour l'homme qui a le plus d'esprit et d'instruction, de penser qu'il n'y a pas de sot qui ne puisse lui apprendre quelque chose.

— Entre un penseur et un érudit il y a la même différence qu'entre un livre et une table des matières.

— On s'endurcit contre l'indifférence et l'injustice des hommes de même qu'on s'endurcit contre le froid. Mais le froid poussé trop loin cause la mort.

— J'ai vu des gens qui se piquaient de négliger les petites choses, et je n'ai pas vu qu'ils se tirassent beaucoup mieux des grandes.

— On veut être apprécié ; mais on n'aime pas à être apprécié tout juste ce qu'on vaut.

— Les hommes de toutes les époques se ressemblent. L'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir.

— Quand on est puissant, il faut être bien peu bon pour être excellent et bien peu beau pour être divin.

— Une multitude de personnes, et même de personnages, parce qu'ils sont au-dessous de tout, ne peuvent jamais comprendre qu'on soit au-dessus de quelque chose.

MADAME DE SALM

(1767-1845)

Les *Pensées* [1] de Mme de Salm, fruit de quarante années d'observation, se divisent en trois parties : la première est relative aux hommes en général ; la seconde, à la philosophie ; la troisième, à la littérature.

Constance-Marie de Theis, dame Pipelet, plus tard princesse de Salm-Dyck, naquit en 1767. Son père, Alexandre de Theis, appartenait à une ancienne famille noble de Picardie. Il dirigea l'éducation de sa fille qui, à quinze ans, parlait quatre langues. En 1789, Constance de Theis épousa M. Pipelet de Leure, membre de l'Académie de chirurgie, fils d'un secrétaire du Roi.

Quelque temps après son mariage, elle publia plusieurs pièces de vers qui la firent surnommer par Joseph-Marie Chénier la « Muse de la Raison ».

Divorcée en 1799, elle épousa en 1803 le prince de Salm-Dyck.

Outre ses *Pensées*, la princesse de Salm-Dyck écrivit : *Mes soixante ans ou mes souvenirs politiques et littéraires ; les Vingt-quatre heures d'une femme sensible ; Eloges historiques de Sedaine, de Gaviniès* [2] *et de Lalande ; Discours*

1. *Ouvrages divers en prose* par Mme la princesse Constance de Salm-Dyck, Paris, Firmin-Didot frères, libraires, rue Jacob, n° 24, 1835.

Avec cette épigraphe :

Plus nos esprits s'élèvent et s'éclairent, plus nous sentons le besoin de reporter nos regards sur nous-mêmes.

Pensées (2e partie).

2. Célèbre violoniste.

sur les voyages ; Discours sur le bonheur que procure l'étude ; sur la mort de Girodet ; des *Chants patriotiques ; Camille ou Amitié et imprudence ; Sapho*, tragédie lyrique, représentée en décembre 1794 et qui eut plus de cent représentations.

— Une des choses que nous avons le plus de peine à nous persuader, c'est que les autres puissent aimer ceux que nous n'aimons pas.

— L'homme qui vit dans le sein de sa famille et qui y est parfaitement heureux est une pauvre ressource pour les infortunés.

— On n'a jamais tant d'aplomb dans sa philosophie que quand on peut s'en passer pour être heureux.

— Nous avons souvent pour les autres des délicatesses qu'ils n'ont pas pour eux-mêmes.

— Le dévouement continuel d'une âme généreuse devient bientôt une sorte d'obligation que chacun lui impose sans s'en apercevoir.

— Il arrive un âge où tout ce que l'on voit n'est qu'une répétition de ce que l'on a vu et où on semble ne plus vivre que par habitude.

— Une femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes.

— La résignation que l'on acquiert avec l'âge, et que l'on prend pour le fruit de la réflexion et de la sagesse n'est que la première déchéance de l'esprit et de la force dans l'âme.

— Les petites âmes ont seules le secret des petites âmes.

— Les hommes nous prêchent sans cesse la douceur et la patience parce qu'ils trouvent plus facile de nous élever à supporter leurs défauts que de s'étudier à les vaincre.

— Nous aimons la morale quand nous sommes vieux par ce qu'elle nous fait un mérite d'une foule de privations qui nous sont devenues une nécessité.

— On ne manque jamais de raisons pour justifier ses goûts.

— Il est facile d'offenser les petits esprits parce qu'ils se font des mérites d'une foule de choses dont un esprit élevé n'a pas même d'idée.

— L'esprit d'observation nous élève tellement au-dessus des autres hommes qu'il nous rend comme leurs juges naturels.

— Il y a des gens qui semblent n'avoir attendu que le bonheur pour être ridicules ou extravagants.

— Rien ne plaît de la part de ceux qu'on n'aime pas.

DE VANIÈRE

De Vanière, l'auteur du *Journal de pensées* [1], recueil périodique qui parut pendant quelques mois, est le fils d'Ignace Vanière, neveu du célèbre P. Jacques Vanière, de la Société de Jésus, poète latin renommé. De Vanière, outre ce *Journal de pensées*, a écrit *Eclairs du sentiment.* (Rouen, 1798, in-8).

— Quand deux hommes se disputent c'est qu'il y a un sot parmi eux.

— En fait de pensées, il n'y a rien de profond par essence. Il n'y a de profond que ce qui n'est pas clair.

— L'homme qui aime la bonne compagnie est souvent seul.

— L'opinâtreté à faire le bien est un héroïsme.

— Les hommes corrompus ne consentent à la Divinité qu'autant qu'elle ne se mêle de rien.

1. *Journal de pensées*, par Vanière. Rouen, 1798.

KÉRATRY

(1769-1859)

« Dans la littérature, le genre des pensées détachées est le plus facile de tous. » On ne le dirait toujours pas à lire les *Quelques pensées* [1] de Kératry.

Kératry (Auguste-Hilarion de) naquit à Rennes en 1769, fit ses études de droit dans cette ville. Quand éclata la Révolution, il vint à Paris (1790) où il se lia avec Bernardin de Saint-Pierre. Revenu en Bretagne, il fut emprisonné au moment de la Terreur. Bientôt libéré, il fut emprisonné de nouveau en 1793. Mais ce second emprisonnement ne dura que quelques mois. De Kératry se consacre alors à la littérature. En 1818, il est élu membre de la Chambre : il vote avec les libéraux et attaque les cléricaux dans le *Courrier français.*

Battu en 1824, il fut réélu en 1827 et prit une part active à la Révolution de juillet. Conseiller d'Etat en 1830, il entra à la Chambre des Pairs en 1837. Elu à la Législative dans le Finistère, en 1849, il se retira de la vie politique après le coup d'Etat. Il mourut à Port-Marly en 1859. Outre de nombreux articles dans les journaux et les encyclopédies et ses *Quelques pensées*, de Kératry a laissé :

Contes et Idylles (1791) ; *Lysus et Cydippe* (1801) ; *Instructions morales et physiologiques* (1817) ; *Documents pour servir à l'histoire de France* (1820) ; *Du beau dans les arts*

1. *Quelques pensées*, par M. de Kératry. Paris. M. Tenré, libraire, rue du Paon, n° 1, 1833.

Avec cette épigraphe :

... Quæ legat ipsa Lycoris.
Virgile : *Bucoliques.*

d'imitation (1822); *Examen philosophique des considérations sur le sentiment du sublime et du beau dans le rapport des caractères, des tempéraments des sexes, etc...*, *d'Emmanuel Kant* (1823); *Le Dernier des Beaumanoir* (1824), etc.

— Pour se suffire à soi-même, il faut être plante, polype ou Dieu.

— Dites que si un homme ne connaît pas les défauts d'une femme dans la société de laquelle il vit, probablement, il l'aime ; dites que, s'il vient à les connaître, il a cessé de l'aimer ; dites encore que, s'il les a connus dès le principe et que, toutefois, il s'y soit attaché, il l'aimera longtemps.

— Les gouvernements et leurs chefs n'ont de pouvoir que celui qu'on leur croit ; car le pouvoir ne se donne pas mais il se prend : il ne s'agit que d'y mettre de l'opportunité.

VICOMTE D'YZARN-FREISSINET

Les *Pensées grises* [1] du Vicomte d'Yzarn-Freissinet, ancien sous-préfet, à qui Barbey d'Aurevilly dédia *la Vieille Maîtresse* parurent en 1856. Dans la dédicace à Mme la marquise de Boissy, l'auteur disait :

« Après les pensées de La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues, on devrait regarder ce genre comme épuisé et passer son temps à relire ces grands moralistes, non à essayer de faire encore ce qu'ils n'ont que trop bien fait pour leurs imprudents imitateurs, mais enfin, un livre de plus jeté dans le vaste cimetière des livres est à peine un malheur, à peine un événement ; celui-ci est petit, c'est une excuse, il est même fort petit et c'est une plus grande excuse. »

Outre ses *Pensées grises*, M. d'Yzarn-Freissinet a publié : *Coup d'œil sur les landes de Gascogne*, Paris, 1837, in-8.

— On oublie vite la mort des autres pour n'avoir pas à penser à la sienne.

— Une conversion est ce qu'un adversaire appelle une apostasie.

1. *Pensées grises* par le Vicomte d'Yzarn-Freissinet. Paris, Amyot, 1856.

Avec cette épigraphe :

In peritura vivimus.

Sénèque.

— Le panthéisme est devenu la pudeur des athées. Ils cherchent à voir Dieu dans tout parce qu'ils craignent fort qu'il ne soit nulle part.

— Avec la pensée de la mort, il n'y a pas de but qui mérite un effort.

— Croire assez au bonheur pour se donner la peine de le poursuivre, voilà tout le bonheur, il n'y en a pas d'autre.

— L'amour se fait avec le cœur et se défait avec les sens.

— Un homme aimable cache la moitié de son esprit pour faire passer l'autre moitié.

— Les diamants sur une tête laide sont comme un phare sur un écueil : ils avertissent.

— On s'ennuie trop dans le monde pour n'y dire que la vérité.

— On exerce moins de séduction par de grandes vertus que par de petites qualités.

— Dans la solitude on se pleure toujours un peu.

— Les femmes qui se disent incomprises sont celles que les hommes comprennent le mieux.

— La jalousie est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de son infériorité.

— En amour on se fait esclave pour arriver à être despote.

— L'esprit ne sert guère qu'à s'ennuyer beaucoup avec ceux qui n'en ont pas.

— On a toujours un peu la qualité qu'on admire beaucoup.

— Il n'y a pas de fautes que n'excuse celui auquel on les confie.

— L'art est le sentiment des choses humaines uni au pressentiment des choses divines.

— Il ne faut pas être trop incrédule : il y a des faits vrais quoiqu'ils soient dans l'histoire.

— A Paris, on n'a pas le temps d'être très sensible.

— La sévérité des femmes pour les femmes excite et provoque la générosité des hommes.

— En amour, on se tourmente même de choses auxquelles on ne croit pas.

— On quitte son logis lassé de soi-même ; on y rentre lassé des autres.

— Avec un peu de philosophie, on ne dédaigne rien : avec beaucoup de philosophie, on dédaigne tout.

— En politique le peuple n'a pas des opinions, mais des émotions.

— Vauvenargues a dit vrai : « les grandes pensées viennent du cœur », mais c'est l'esprit qui va les y chercher.

BASTA

Basta est le pseudonyme de Mme la comtesse de Touchimbert dont les *Bribes*[1] paraissent avoir été l'unique ouvrage.

—Un roi sur le trône, un prêtre à l'autel, une jolie femme dans le monde, un acteur en scène lasseraient toute admiration, — sans les coulisses.

— L'homme aime peu et souvent ; la femme aime beaucoup et rarement.

— La fatuité dans un homme lui fait perdre une partie de ses avantages.

— La femme qui fait payer l'amour vend ce qu'elle n'a pas.

— Le bonheur est le sommeil de l'amour ; le chagrin est le réveil.

— L'homme d'esprit n'est pas toujours aimable ; mais l'homme aimable a toujours de l'esprit.

1. *Bribes* par A. Basta. Paris, Delaunay, libraire-éditeur, Palais-Royal, péristyle Valois, 182 ; Montmaur, rue de Seine-Saint-Germain, 54, 1836.

C.-J.-B. BONNIN

(1772-18...)

Bonnin (C.-J.-B.), publiscite, né à Paris, le 4 octobre 1772. Outre les *Pensées*[1] dont nous donnons ici des extraits, on a de lui les ouvrages suivants : *A Madame Bonnin* (recueil de pièces en vers et en prose), Paris, 1825, in-12 ; *Considérations politiques et morales sur les constitutions*, Paris, 1814, in-8° ; *Droit public français*, Paris, 1809, in-8° ; *Etudes législatives*, Paris, 1821, in-8° ; *Excellence de Corneille*, 1791, in-8° ; *Lettres sur l'éducation*, 1825, in-12 ; *Ordre de la culture des connaissances humaines*, 1798, in-12 ; *Réflexions sur Montesquieu*, Paris, 1795, in-8°, etc., etc.

—La philosophie est dans la conduite et non dans les discours.

— Je ne trouve rien de plus humiliant pour le mérite que l'obligation de demander ce qui lui est dû, et pas de plus petit orgueil que de n'accueillir que ceux qui demandent.

— Constater une erreur, c'est découvrir une vérité.

— Les plaisirs des riches sont des ennuis de convention.

1. *Pensées suivies des éloges de Corneille et de Montesquieu*, par C.-J.-B. Bonnin. Edition précédée d'une notice historique par M. Lemonier. A Paris, 1824.

— L'amour-propre est à l'esprit ce que la sensibilité physique est au corps : leur trop de délicatesse vient de leur faiblesse et ne prouve nullement la bonté des organes.

— La société habituelle des femmes est aussi pernicieuse que l'usage hors de raison du vin ; elle tue moralement et fait dégénérer physiquement.

— Combien d'hommes ne doivent leur moralité qu'à une occupation assidue qui les arrache à eux-mêmes.

MADAME GUIZOT

(1773-1827)

Mme Guizot, née Pauline de Meulan, naquit à Paris en 1773. Elle écrivit un premier essai littéraire intitulé *Les Contradictions ou ce qui peut en arriver* publié en l'an VII et suivi d'articles qui parurent pendant une dizaine d'années dans le journal *le Publiciste* et qui furent assez remarqués. Dans ses deux volumes de *Conseils de morale* et dans ses premiers feuilletons du *Publiciste* de floréal an X figurent des *Pensées détachées* dont Sainte-Beuve a cité les meilleures [1]

Mme Guizot publia encore : *Les enfants*, contes (1821); les *Nouveaux Contes* (1823); *les Lettres de famille sur l'Education* (1826), sa principale et meilleure œuvre, et *Ma famille* qui parut en 1828 après sa mort survenue le 1er août 1827.

— Un mot spirituel n'a de mérite pour nous que lorsqu'il nous présente une idée que nous n'avions pas conçue et un mot de sensibilité lorsqu'il nous retrace un sentiment que nous avons éprouvé : c'est la différence d'une nouvelle connaissance à un ancien ami.

— La gloire est le superflu de l'honneur ; et comme toute autre espèce de superflu, celui-là s'acquiert souvent aux dépens du nécessaire.

1. Sainte-Beuve. *Portraits de femmes* : Mme Guizot.

— L'honneur est plus sévère que la vertu ; la gloire est plus facile à contenter que l'honneur : c'est que, plus un homme nous éblouit par sa libéralité, moins nous songeons à demander s'il a payé ses dettes.

LOUIS-PHILIPPE[1]

(1773-1850)

Il semble inutile de donner ici une longue biographie de Louis-Philippe, Joseph, duc d'Orléans, né à Paris en 1773. On sait qu'il fut élevé par Mme de Genlis, d'après les principes d'éducation de Jean-Jacques Rousseau ; qu'il adopta, comme son père, les principes de la Révolution et qu'il combattit en sa faveur tant qu'il la crut favorable aux espérances de sa maison. Après les trois journées de 1830, il fut désigné pour les fonctions de lieutenant général du royaume et, le 6 août, la Chambre des Députés lui offrit le trône sur lequel il monta après avoir prêté serment à la nouvelle Constitution. Il dut abdiquer le 24 février 1848, en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, sans que ce sacrifice sauvât la royauté. Louis-Philippe se réfugia alors en Angleterre où il mourut en 1850, au château de Claremont.

— La liberté périt par l'anarchie ; elle ne peut exister que par le règne des lois.

— L'idée de la liberté ne peut se séparer de l'idée de l'ordre public.

— La liberté des cultes est un droit.

1. Eugène Paignon. *Code des rois. Pensées et opinions d'un prince souverain sur les affaires de l'Etat*. Paris, 1848, in-12.
La seconde édition est intitulée ainsi : *Pensées et opinions de Louis-Philippe sur les affaires de l'Etat*, publiées par M. Eugène Paignon, Paris, Cotillon, 1850.

— Un souverain ne doit pas laisser douter de son désir de faire respecter la religion.

— Le meilleur moyen de rendre une nation digne de la liberté, c'est de l'éclairer, c'est de répandre l'instruction dans toutes les classes de la société. C'est en s'éclairant que les nations apprennent à chérir leurs institutions et à placer leur garantie dans le règne des lois et le maintien de la tranquillité.

— Le libre exercice des droits ne saurait subsister là où il y a une force supérieure à la loi, soit qu'elle vienne du trône, soit qu'elle vienne du peuple. Tout doit être soumis à la loi.

— La publicité est la garantie de la légalité.

— L'indépendance de la magistrature est la seule garantie que la nation puisse avoir de l'impartialité avec laquelle elle rend la justice.

— Le commerce ne peut prospérer que par la liberté.

— La confiance dans l'avenir fait la sécurité du présent.

— Il faut que la vérité arrive aux rois, mais il faut qu'elle arrive aux nations. Aujourd'hui les nations ont leurs flatteurs comme jadis les rois. Et les flatteurs savent aussi bien altérer la vérité par la flatterie, que l'obscurcir par l'insulte et la calomnie.

LABOUISSE-ROCHEFORT

(1778-1852)

Labouïsse-Rochefort (Jean-Pierre-Jacques-Auguste de), né à Saverdun (Foix), en 1778, se distingua comme poète-lauréat. Il était membre de toutes les académies de province ; il fit paraître l'*Almanach des Troubadours* et un recueil d'élégies intitulé *Les Amours*, dédié à Eléonore, sa femme. Il avait décrit des voyages dans tous les environs de Paris et collaboré à un grand nombre de journaux, lorsqu'il publia son livre de *Pensées*[1], dans lequel, dit Bougeard [2], il n'a pas entretenu le public de son bonheur conjugal, respectable faiblesse à laquelle il avait si souvent sacrifié dans ses poésies, qu'on l'appelait, de son temps, le *poète de l'hymen*.

De Labouïsse-Rochefort, qui avait été détenu par les révolutionnaires comme suspect pendant la Terreur, fut poursuivi comme royaliste sous le Directoire. L'Empire lui confia un poste dans les finances.

Outre ses *Pensées* et ses deux livres d'*Amours à Eléonore*, il écrivit : des *Réflexions sur le divorce* ; la *Contre-satire* suivie de *Poésies diverses* ; *Eleonoria, bibliographie des Eléonores* ; des *Souvenirs et mélanges littéraires, politiques et bibliographiques* ; un *Petit Voyage sentimental* ; un *Manifeste sur la décentralisation intellectuelle* ; *Trente ans de ma vie* ; *Mes rêveries et mes confidences*, etc.

1. *Pensées, observations et réflexions morales, politiques et littéraires* de M. Auguste Labouïsse, troisième édition revue et augmentée. Deux volumes petit in-18. A Paris, de l'imprimerie de Michaud frères, rue des Bons-Enfants, n° 34 ; chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n° 243, 1810.

2. A. Bougeard. *Les moralistes oubliés*.

— Défiez-vous d'une femme distraite : c'est un lynx qui vous observe.

— Les sots font moins de sottises que les gens d'esprit ; mais, en revanche, ils en disent davantage.

— Il est des gens qui semblent se réserver pour les grandes occasions : ils n'attendent celle de rendre des services importants que pour se dispenser de ceux dont on a besoin tous les jours.

— Pour un cœur tendre, trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite.

— Il n'y a point d'amour ni d'amitié purement stériles... Ces deux sentiments ne peuvent être oisifs : ils agissent ou n'existent point.

— Il est des médecins qui agissent sans délibérer : c'est un attentat à la vie ; il en est d'autres qui délibèrent sans agir : c'est une méditation sur la mort.

— Les grands ont un avantage : c'est qu'avec peu de science, peu de sagesse, peu de mérite, quelques-uns d'entre eux acquièrent une considération que la science, la sagesse et le mérite tout seuls ne peuvent procurer.

— Il n'est rien de petit pour le cœur.

— Châtier avec emportement, ce n'est pas punir, c'est se venger.

— J'ai remarqué qu'on serait souvent plus heureux dans le mariage si l'on ne craignait pas de le paraître.

DE STASSART

(1780-1854)

« Le public est tellement rassasié des livres aujourd'hui qu'à moins d'imaginer un titre bizarre et qui pique la curiosité il est bien difficile de se faire lire. » « Cette première réflexion du recueil de la nouvelle édition des œuvres du baron de Stassart[1], dit Bougeard[2], explique pour quelle raison il signa, dès 1814, ses premières *Pensées morales* du nom de sa levrette. »

Goswin-Joseph-Augustin, baron de Stassart, naquit à Malines, en 1780. Il vint faire son droit à Paris en 1802. En qualité d'auditeur au Conseil d'Etat, il devint intendant des provinces allemandes occupées par les troupes françaises. Puis il fut sous-préfet d'Orange, préfet de Vaucluse, des Bouches de la Meuse, ensuite officier d'ordonnance de Joseph Bonaparte et, pendant les Cent-Jours, il fut nommé maître des requêtes.

Après Waterloo, il devint gouverneur de la province de

1. *Œuvres complètes* du baron de Stassart, de l'Académie des Sciences, des Belles Lettres et des Arts de Belgique, de l'Académie de Turin, de l'Institut de France ; publiées et accompagnées d'une notice biographique et d'un examen critique par P.-N. Dupont Delporte. Nouvelle édition. Paris chez Firmin Didot, rue Jacob, 1855.

A la page 90, se trouvent les *Pensées, maximes, réflexions et observations* extraites des *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* par *Circé*, chienne célèbre, membre de plusieurs sociétés savantes, avec cette épigraphe :

> Quoique légère en apparence,
> Parfois une levrette et réfléchit et pense.

2. Alfred Bougeard. *Les Moralistes oubliés*.

Namur. En 1834, il passa au gouvernement de Brabant et le conserva jusqu'en 1839.

De 1831 à 1837, il fit partie du Sénat et en fut nommé président.

Le baron de Stassart écrivit encore des *Bagatelles littéraires* (1800), *Promenade à Tervüeren* (1816) et des *Fables* (1818), et collabora à divers recueils. Il mourut à Bruxelles en 1854.

— C'est un vice affreux que l'ingratitude ! aussi, bien des gens l'ont en telle horreur que, pour ne point faire des ingrats, ils renoncent à la bienfaisance.

— Le savant de fraîche date, est un gueux revêtu qui nous fatigue de ses richesses.

— Un livre de morale est comme une boutique de friperie ; l'auteur y étale souvent les pensées d'autrui, mais il a grand soin de les retourner auparavant.

— Quelque obligation qu'on ait au hasard, on rougit d'en convenir. C'est, de tous les bienfaiteurs, celui qui fait le plus d'ingrats.

— A trente ans, on ne lit plus un ouvrage d'un bout à l'autre : on se contente de le parcourir. Aussi, manque-t-on rarement de trouver que les livres nouveaux n'ont ni ordre ni méthode.

— Il en est de la gloire comme de la cuisine : il ne faut pas en voir les apprêts.

— Les courtisans ressemblent aux chats qui sont moins attachés au maître qu'à la maison.

— Trop souvent, pour n'être pas à rien faire, on s'amuse à faire des riens.

— Dire qu'un homme n'a pas de vices, ce n'est pas dire qu'il a des vertus.

— Quelle est la conversation sans bavardage et le livre sans remplissage ? Je n'en connais pas.

— Ne soyons jamais les esclaves de l'or, mais il n'est pas mauvais qu'il puisse devenir le nôtre.

LAMENNAIS

(1782-1854)

Fils d'un armateur de Saint-Malo, Félicité-Robert de Lamennais [1] naquit dans cette ville en 1782. Après la mort de sa mère, il abandonna les sentiments de piété dans lesquels il avait été élevé, et ne fut ramené à la religion que par l'intervention de son frère aîné, J.-M. de Lamennais. Il fut ordonné prêtre en 1816. L'année suivante, il commença la publication de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui suscita de nombreuses polémiques. En 1825, à la suite de la publication de *La Religion considérée dans l'ordre politique et civil*, il fut traduit en police correctionnelle et condamné, malgré la plaidoirie de Berryer. En 1829, il fut censuré par l'Archevêque de Paris pour son livre : *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, et censuré par le pape lui-même dans une lettre encyclique de 1832. C'est alors que Lamennais fit paraître les *Paroles d'un croyant* (1834), les *Affaires de Rome* (1836), *Le livre du peuple* (1837), l'*Esclavage moderne* (1839), *le Pays et le gouvernement* (1840), puis il donne une traduction des *Evangiles* et *l'Esquisse d'une philosophie* (1841-1846) en quatre volumes. En 1848, il fonde le *Peuple constituant*, collabore à la *Réforme* et est élu membre de l'Assemblée Constituante. Il n'y exerce aucune influence et meurt oublié en 1854.

Ses œuvres complètes ont été publiées en 12 volumes (1836) et en 10 vol. (1844).

1. Lamennais. *Pages et pensées catholiques* extraites des œuvres et de la correspondance de l'auteur (1806-1833) par Lucie Mangin Enlart. Paris, Bloud, 1911.

— Chaque chose a son moment que la sagesse prépare et que l'habileté saisit.

— Voulez-vous attacher fortement l'homme ? Imposez-lui de grands sacrifices.

— Il suffit souvent de changer d'existence pour croire à la vérité qu'on niait.

— Tout ce que nous n'avons pas encore éprouvé, tout ce qui nous est inconnu devient pour nous une sorte d'infini que l'âme saisit avidement comme un objet proportionné à l'étendue de ses désirs.

— La vérité semble être plus à nous quand nous l'avons découverte ; elle inspire moins de défiance et plus d'attachement.

— Otez Dieu de l'univers et l'univers n'est plus qu'une grande illusion.

— La vérité qu'on a fuie devient importune ; elle blesse l'amour-propre et réveille le remords.

— Il y a des reproches qu'il est plus dur de faire qu'il n'est dur de les entendre.

— Combien petite est la distance qui sépare l'homme de peur de l'homme de crime.

— Les circonstances ne forment pas les hommes, elles les montrent.

— Les événements commandent, les hommes exécutent et, après cela, ils comprennent, s'ils peuvent.

— On corrige l'esprit, mais on ne refait point le cœur.

— La philosophie ne connaît d'autre consolation que l'oubli.

— Il y a de la délicatesse, et beaucoup, à se laisser rendre heureux par ceux qu'on aime.

— Que me fait à moi un empire qui tombe ? Un passereau qui meurt me touche davantage ; pauvre petite créature de Dieu qui, après avoir aspiré, comme un globule de rosée sur la fleur, sa goutelette de vie, s'en va et ne revient plus.

VICOMTE DE L.-C.

M. le vicomte de L.-C (Alexandre-Louis-Henri de la Tour du Pin Chambly de la Charce), dans sa préface, s'excuse de la brièveté de son ouvrage dans ces termes : « Je pourrais m'étendre ici, si je voulais, entrer dans quelque détail au sujet des moralistes et comparer entre eux les anciens et les modernes, ceux-ci plus en observations qu'en préceptes ; ceux-là tout au contraire, différence dont la religion principalement est cause, car la nôtre donne le précepte et la leur ne portait qu'au plaisir ; autre considération encore ; l'enfance des peuples alors et aujourd'hui leur caducité, et cette vérité que des observations sont, du moins aux enfants, inutiles, si des préceptes, même aux vieillards, sont toujours nécessaires... Je me contente donc d'indiquer ici ce qu'on pourrait dire en ce point ; mine féconde à exploiter quand je serai mort, pour une nouvelle édition de cet ouvrage, si déjà, bien avant moi, il n'est mort et oublié lui-même. »

— Agir par le sentiment de la vie et régler ses actions par la pensée de la mort ; seule conduite qui soit selon la vie et selon la mort et qui ne laisse et n'inspire ni regrets ni craintes.

1. *Caractères et réflexions morales*, par le vicomte de L.-C. Paris, Firmin Didot, in-8, 1820.

Avec cette épigraphe :

Est modus in rebus ; sunt certi denique fines
Quos ultra citraque, nequit consistere rectum.
(Horat. Sat. I.)

— Faire des fautes c'est s'obliger à ménager des ennemis ; être sans tache, c'est avoir le droit de ne pas les craindre.

— Si vous avez une sagesse précoce, craignez les passions de l'âge mûr.

— Il n'y a qu'un temps pour les remords ; l'homme s'apprivoise avec le crime.

— On convient de la vérité sans la suivre ; c'est un beau meuble dont on ne fait point d'usage.

— La société des grands n'est jamais sûre : s'ils tombent, ils nous écrasent ; s'ils croissent, ils nous étouffent.

— La prospérité d'un coupable fatigue un homme de bien.

— Il est bon de montrer sa force : c'est éviter la guerre.

— Quand la mort se présente et se présente sans gloire, le plus grave délibère.

— Le caractère que les passions produisent a besoin du succès ; mais celui que les croyances inspirent s'affermit dans les revers.

— Soyez affable mais réservé et, sans vous éloigner des hommes, craignez les liaisons d'un jour.

— Souvent, l'humeur nuit au mérite ; quelquefois elle en cache le défaut.

— On rencontre des gens qui pensent avoir du caractère et qui n'ont que des goûts, des habitudes et des opinions.

— Les poids ne varient point, mais beaucoup de balances sont fausses.

— S'il n'y avait point d'orgueil à prétendre éclairer les hommes, je dirais qu'il y a beaucoup de générosité.

— Pour certaines gens, la découverte des faiblesses rapproche les distances et celle des vertus les agrandit.

— On a rarement une bonne réputation parmi ceux qui ont perdu la leur ; un coupable ne peut être bon juge.

— L'indifférence est située entre l'amour et la haine comme l'aisance entre la richesse et la pauvreté.

— Quand on aime, la nature n'est plus une énigme.

— La plupart des hommes ne voient dans le mariage qu'un événement de plus dans la vie ; ils ne pensent pas que c'est l'événement de toute la vie.

— Les femmes savent s'ennoblir et ennoblir les désirs en les dissimulant. Si la pudeur n'était un sentiment délicat, elle serait encore une idée heureuse.

— Les coquettes s'approchent trop souvent de l'amour pour ne pas y être prises.

— Deux amis ne s'aiment point également ; l'un embrasse et l'autre tend la joue.

— Il y a des gens si âpres et d'un contact si dur que, comme certains animaux, leurs caresses vous déchirent.

MADAME SWETCHINE [1]

(1782-1857)

Anne-Sophie Sogmonov naquit à Moscou, en 1782. A dix-sept ans, elle épousa le général Swetchine, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle. Elle occupa longtemps un des premiers rangs dans la haute société de Saint-Pétersbourg, mais son mariage, peu heureux, la poussa vers le mysticisme religieux. Attirée à la foi catholique par les conversations de Joseph de Maistre, elle abandonna la religion orthodoxe russe et vint se fixer en France (1816). Elle y ouvrit un salon très particulier, où pendant quarante ans se réunirent les notabilités du parti catholique. L'Eglise avait autorisé la création d'une chapelle voisine du salon, où les de Maistre, les Montalembert et les Falloux pouvaient aisément communier.

Ce fut Falloux qui, à la mort de Mme Swetchine (1857), publia un choix de ses manuscrits : *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres ; Lettres de Mme Swetchine* (1862) ; *Mme Swetchine, journal de sa conversion, méditations et prières* (1863) ; *Correspondance de Mme Swetchine avec le P. Lacordaire* (1864).

— Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes ; mais c'est pour y penser toujours.

1. Mme *Swetchine, sa vie et ses œuvres,* par Falloux (1859), 2 vol. Le second volume est intitulé : *Pensées, morceaux choisis et traités divers.* Sur la vie de cet auteur, M. Fernand Laudet a publié un intéressant ouvrage.

— Qu'est-ce que se résigner ? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

— Les caractères passionnés n'atteignent le but qu'après l'avoir dépassé.

— Notre vanité est sans cesse l'ennemie de notre amour-propre.

— Le courage qu'on a eu fait souvent la meilleure partie de celui qu'on a.

— Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.

— C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

— On s'attend à tout, et on n'est jamais préparé à rien.

— Le repentir c'est le remords accepté.

— Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

— Une femme qui n'a pas été jolie n'a pas été jeune.

— Les voyages sont la partie frivole de la vie des gens sérieux et la partie sérieuse de la vie des gens frivoles.

— La foi dans le désordre d'une vie coupable, c'est la lampe antique qui brûlait dans les tombeaux.

— Je ne reconnais au catholique qu'un seul droit, c'est celui de faire mieux que les autres.

— On acquiert en proportion de ce qu'on possède.

— On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop.

— Il y a des publics choisis qui pourtant ne sont pas des publics d'élite.

— Que de gens sont comme les chiens qui semblent chercher un maître !

— Les années ne font pas des sages, elles ne font que des vieillards.

— Quand on est vieille, c'est encore aux vieux que l'on plaît le moins.

STENDHAL

(1783-1842)

Marie-Henry Beyle naquit à Grenoble, le 23 janvier 1783. Il prépara l'Ecole polytechnique, mais renonça bientôt à cette préparation et, au commencement de 1800, devint surnuméraire au ministère de la Guerre. En compagnie de Daru, il gagna Genève et Milan. La vie de bureau l'excédait. Nommé maréchal des logis, il devint rapidement sous-lieutenant. Puis, il se lassa de la vie militaire et démissionna le 20 septembre 1802. Il s'établit à Paris en 1803 et y vécut quelque temps, étudiant et lisant. Nommé adjoint aux commissaires des guerres en 1807, puis auditeur au Conseil d'Etat en 1810, il devint, la même année, inspecteur du mobilier de la couronne. Il prend part à la campagne de Russie (1812), à celle d'Allemagne (1813), comme intendant. En 1814, il quitta Paris pour Milan où il commença d'écrire l'*Histoire de la peinture en Italie*. De 1821 à 1830, il voyage et écrit notamment les *Promenades dans Rome*. En 1830, il est nommé consul de France à Trieste et de là, en 1831, à Civita-Vecchia. Il mourut d'apoplexie, le 22 mars 1842, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, à la porte même du ministère des Affaires Etrangères. Outre les deux œuvres qui viennent d'être citées, Stendhal écrivit : Les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase* (1814); *Rome, Naples et Florence* (1817) ; *De l'Amour* (1822) ; *Racine et Shakespeare* (1823-1825) ; *Vie de Rossini* (1824) ; *Armance* (1827) ; *le Rouge et le Noir* (1831) ; *La Chartreuse de Parme* (1839) ; *L'Abbesse de Castro* (1839). Mérimée publia ses *Œuvres complètes* (1853-1855). Depuis parurent : la *Vie de Napoléon*

(1856) ; le *Journal de Stendhal* (1888) ; *Vie de Henry Brulard* (1890) ; *Souvenirs d'Egotisme ; Lucien Leuwen*, etc. Stendhal n'a jamais, à proprement parler, écrit de *Maximes*. Son ouvrage *De l'Amour*, conçu sous forme d'aphorismes distincts, constitue bien cependant un recueil de pensées.

— L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles.

— L'amour est comme la fièvre. Il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

— Les femmes préfèrent les émotions à la raison et c'est tout simple ; comme, en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile,* elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose.

— La plupart des jeunes Français de dix-huit ans sont élèves de Jean-Jacques Rousseau ; cette condition de bonheur est importante pour eux.

— Les femmes extrêmement belles étonnent moins le second jour.

— L'amour aime, à la première vue, une physionomie qui indique à la fois, dans un homme, quelque chose à respecter et à plaindre.

— Les femmes, avec leur orgueil féminin, se vengent des sots sur les gens d'esprit et des âmes prosaïques à argent et à coups de bâton sur les cœurs généreux.

— Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime.

— Tout le monde a vu des petites filles de trois ans s'acquitter fort bien des devoirs de la galanterie.

— La différence de l'infidélité dans les deux sexes est si réelle qu'une femme passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme.

— A seize ans, une jeune fille doit songer à se trouver un mari et recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes.

— La fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature.

— On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère.

— La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.

— Avoir le caractère solide, c'est avoir une longue et ferme expérience des mécomptes et des malheurs de la vie. Alors, l'on désire constamment, ou l'on ne désire pas du tout.

— Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple. C'est pour cela que Rousseau a mis tant de rhétorique dans la *Nouvelle Héloïse* ce qui la rend illisible à trente ans.

— Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

— Les gens heureux en amour ont l'air profondément attentif, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste.

— C'est une réflexion commune, mais que sous ce prétexte l'on oublie de croire, que tous les jours les âmes

qui sentent deviennent plus rares et les esprits cultivés plus communs.

— Les grandes âmes ne sont pas soupçonnées ; elles se cachent; ordinairement, il ne paraît qu'un peu d'originalité. Il y a plus de grandes âmes qu'on ne le croirait.

— Les pauvres gens qui peuplent *la Trappe* sont des malheureux qui n'ont pas eu tout à fait assez de courage pour se tuer. J'excepte toujours les chefs qui ont le plaisir d'être chefs.

— Ce qui avilit les femmes galantes c'est l'idée qu'elles ont et qu'on a qu'elles commettent une grande faute.

— L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France ; l'empire de la femme beaucoup trop restreint.

— Toute l'Europe, en se cotisant, ne pourrait faire un seul de nos bons volumes français : *les Lettres persanes*, par exemple.

PÉTIET

(1784-1858)

Louis-Auguste Pétiet naquit à Rennes, en 1784. Il embrassa la carrière militaire et devint général de brigade à la suite de l'Expédition d'Alger. Retraité en 1848, il fut élu, en 1852, député de la Nièvre. Il mourut en 1858. En 1852, il avait publié des *Pensées, maximes, réflexions* [1].

« La Rochefoucauld et Vauvenargues, disait-il dans sa préface, ont porté les armes : quand on a souvent bravé la mort, on apprend à penser... (Louis XV eût ajouté : « Les chevaux, sans doute, général ? ») Mais il est plus facile de livrer des combats que de connaître les replis du cœur humain... »

Outre ces *pensées*, le général Pétiet publia un *Journal historique de la 3e division de l'armée d'Afrique* (1830) et des *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine* (1844.)

— Ce qui empêche tant de gens d'arriver c'est de ne pouvoir se soumettre à la règle d'être *sans humeur et sans honneur*.

— Quand on a parcouru la moitié de sa carrière, il faut être bien médiocre pour qu'un titre puisse ajouter à la réputation.

1. *Pensées, maximes, réflexions* du général Auguste Pétiet, grand officier de la Légion d'honneur. Paris, Amyot, 1851, avec cette épigraphe : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

— L'esprit de servilité est un moyen de parvenir.

— L'esprit de servilité ne s'acquiert pas ; il est inné dans certaines familles, et, chose extraordinaire, il se trouve plus souvent dans les familles élevées par de grandes richesses et portant des noms célèbres.

— L'amour n'est autre chose que le désir de l'inconnu poussé jusqu'à la rage.

— L'homme se marie pour se retirer du monde, la femme pour y entrer.

— Les hommes ont besoin de tout ce qu'ils n'ont pas ; les femmes ne désirent que ce que les autres femmes possèdent.

— J'ai entendu dire à une jolie femme qu'il fallait prendre les hommes comme ils sont et les femmes comme elles veulent être.

— Les femmes ne vivent que des émotions que donne l'amour. Une vieille dame avouait qu'étant jeune, elle avait beaucoup aimé. « Oh ! s'écriait-elle, les bons chagrins que j'avais dans ce temps-là ! »

— Se croire placée par son amant au-dessus de toutes les autres femmes, est un grand moyen de séduction.

— Le duc de Richelieu enlevait, à soixante ans, une religieuse de dix-huit. La belle maréchale de Villars adorait son époux qui avait trois fois son âge. Je voudrais qu'on me fît connaître un homme épris d'une femme septuagénaire.

— La jeunesse, la beauté, la fortune ont un terme ; l'amabilité n'en a pas.

— Les femmes sont plus touchées et plus reconnaissantes des petits soins que d'un grand service rendu.

— La vertu de la femme a quelque analogie avec une place de guerre : une place n'est réputée imprenable que lorsqu'elle a été souvent attaquée sans succès.

— De tous les ambitieux déchus, le ministre est le plus inconsolable.

— La popularité est comme la jeunesse : lorsqu'elle est passée, elle ne revient plus.

— Lorsque l'injustice qui vous frappe se prolonge, les indifférents et même vos amis ne tardent pas à croire qu'elle est méritée.

— Il vaut mieux, quand on sollicite, voir les ministres que de leur écrire. Les gouvernants ont la mémoire dans l'œil.

— L'homme est libre quand il ne craint rien et ne désire rien.

— Un être sans caractère est une nourrice sans lait, un soldat sans armes, un voyageur sans argent.

— Il y a des blessures de l'amour-propre que l'on ne confie pas à la plus tendre amitié.

— L'un des plus grands maux de la vieillesse est de n'avoir plus confiance en soi.

PELET DE LA LOZÈRE

(1785-1871)

Privat-Joseph-Claramond Pelet de la Lozère naquit le 12 juillet 1785, à Saint-Jean-du-Gard.

Son père, membre du Conseil des Cinq-Cents, confia l'éducation de son fils à Mme Delessert, femme distinguée, à laquelle Jean-Jacques Rousseau avait dédié ses *Lettres sur la Botanique*.

Auditeur au Conseil d'Etat en 1806, il fut rayé de la Haute Assemblée au retour des Bourbons. Mais Louis XVIII le nomma préfet du Loir-et-Cher en 1819. Révoqué en 1820, il alla en Angleterre comme délégué de la Société biblique de Paris auprès de la Société biblique de Londres. A son retour, en 1827, il fut élu député par ses anciens administrés de Blois.

La Chambre le nomma vice-président en 1834, et, le 22 février 1836, il devenait ministre de l'Instruction publique dans le cabinet présidé par M. Thiers.

Le 1er mars 1840, M. Thiers lui confia le portefeuille des Finances. La Révolution de 1848 mit fin à sa carrière politique et il vécut dans la retraite jusqu'au 7 février 1871, date de sa mort. Outre ses *Pensées* [1], le comte Pelet de la Lozère écrivit : *Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique et d'administration recueillies par un membre de son Conseil d'Etat* (1833) ; *Précis de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique depuis leur colonisation jusqu'à ce jour* (1845) ; *La-*

1. *Pensées morales et politiques* du comte Pelet de la Lozère, précédées d'une notice sur sa vie et ses œuvres, par Ernest Dhombres, Paris, Michel Lévy, 1873.

fayette en France et en Amérique (1867) et diverses études historiques sur *Cromwell et Napoléon*, *Jacques II et Charles X*, *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe*, parues dans la *Revue Chrétienne*, en 1869 et 1870.

Les *Pensées* de Pelet de la Lozère ne parurent pas de son vivant. Peu avant sa mort, il écrivit à un de ses parents :

« Tu trouveras bien des manuscrits de moi, fruit d'une longue vie politique et littéraire, *surtout un recueil de pensées* classées par sujets ; religion, morale, politique, etc. Je n'ai aucune pensée de vanité ni d'amour-propre, mais elles peuvent être utiles pour l'amélioration de beaucoup ; il peut y avoir, dans leur publication, un intérêt général, le seul que je recherche. »

Protestant, le comte Pelet de la Lozère, plusieurs fois, intervint à la Chambre des Pairs en faveur de la liberté des cultes et fut certainement un des premiers hommes politiques qui préconisèrent la séparation des Eglises et de l'Etat.

— Les peines de la vie font supporter la pensée de la mort ; la pensée de la mort fait supporter les peines de la vie.

— La vanité est le défaut que nous pardonnons le moins parce que la vanité d'autrui choque la nôtre.

— Dans le mal que nous disons des hommes, n'entre-t-il pas le désir de donner à penser que nous valons mieux qu'eux ?

— Ce qui nous déplaît tant dans une personne contente d'elle-même, c'est qu'elle se passe de notre approbation.

— L'homme le plus heureux est celui qui sent le moins son malheur.

— Ne portez pas vos chagrins dans le monde car il se réunit pour se distraire des siens.

— La volonté fait plus que le talent pour gouverner les hommes.

— Le pays le mieux constitué est celui qui n'a pas besoin d'hommes habiles pour le gouverner et où les institutions contiennent les hommes et non pas les hommes les institutions.

— Les fonctionnaires, en temps de révolution, sont plus occupés à se concilier le gouvernement qui arrive que de défendre celui qui s'en va.

— La reconnaissance qu'on témoigne pour un service rendu est un titre qu'on veut se faire pour en obtenir un nouveau.

— Il est plus aisé de s'accommoder d'un homme ou d'un logement que de les accommoder à soi.

— Ecoutez celui qui déraisonne sur les affaires publiques, car vous saurez par lui l'opinion du plus grand nombre.

— La fermeté conserve les amis plus que la faiblesse ; on les perd souvent pour avoir trop craint de les perdre.

— Que d'événements dans la vie dont il semblait que nous ne nous consolerions jamais et dont nous avons perdu jusqu'au souvenir !

— Nous estimons trop les services que nous rendons et pas assez ceux qui nous sont rendus.

— Celui-là sera malheureux au pouvoir qui n'est ni assez corrompu pour être indifférent aux abus, ni assez courageux pour les réformer.

— Des ministres qui changent trop souvent sont un mal ; mais il y a quelque chose de pire : ce sont de mauvais ministres qui ne changent pas.

— Il nous est plus aisé d'arriver au pouvoir que de nous y maintenir, par la raison que, pour y arriver, nous sommes aidés par les fautes de nos adversaires et que, quand nous y sommes, ils ont le même avantage sur nous.

— Vous vous plaignez qu'Alcippe dont vous aviez acheté le suffrage s'est vendu à vos adversaires ? C'est-à-dire que vous vouliez qu'il fût à la fois vénal et incorruptible.

— Après chaque révolution, ceux qu'elle a élevés à la fortune ou aux honneurs ne comprennent pas qu'on puisse en désirer une autre.

— Le monde est indulgent pour la prodigalité et malveillant pour l'économie. Il aime mieux un vice dont il profite qu'une vertu qui ne lui sert de rien.

— Il y a plus de gens malheureux par le manque du superflu que par celui du nécessaire.

ABEL DUFRESNES

(1788-1862)

Abel Dufresnes, magistrat et écrivain français, naquit à Etampes, en 1788. Il fit à Paris ses études de droit. Avocat, puis juge-suppléant au Tribunal de la Seine, pendant les Cent-Jours, il fut destitué lors de la seconde rentrée des Bourbons. Dufresnes s'occupa alors exclusivement de peinture et de littérature. Outre ses *Pensées, maximes et caractères* [1], il a laissé divers ouvrages d'inégale valeur : *Le monde et la retraite* (1817) ; *Samuel d'Harcourt* (1820) ; *Contes à Henriette* (1822) ; *Nouveaux Contes* (1824) ; *Leçons de morale pratique* (1826) ; *L'art de fixer les souvenirs* (1840) ; *Contes à Henri* (1854) ; *Le Livre des pauvres* (1854). Dufresnes mourut en 1862.

— Les bonnes résolutions sont les protestations de l'amour-propre.

— J'ai fait des livres : illusions ! On les a critiqués : misanthropie ! Je les ai relus : indulgence !

— Le malheur des maximes c'est qu'on les fait pour les autres et rarement pour soi.

1. *Pensées, maximes et caractères*, par Abel Dufresnes. Paris, Urbain Canel, éditeur, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, 1826, avec cette épigraphe :
On trouve des pensées dans son cœur ; on en cherche dans son esprit.

— Peu de femmes, dans l'âge de plaire, vous tiennent compte de la simple amitié.

— On trouve des pensées dans son cœur ; on en cherche dans son esprit.

— Les belles âmes ont toujours assez d'esprit.

— Une pensée vraie n'est jamais neuve que par l'expression : il n'y a pas de vérité qui n'ait passé plus ou moins confuse par l'esprit de l'homme.

— Passer pour discret en amour, c'est déjà manquer de discrétion. L'homme discret est celui que l'on croit insensible.

— Le bonheur n'est qu'un vœu.

— Pour réussir dans le monde, il faut savoir ménager tous les amours-propres et cacher le sien.

— La nullité suit la mode, la prétention l'exagère, le goût pactise avec elle.

— L'ennui est la maladie des gens heureux : le malheur ne s'ennuie jamais, il a trop à faire.

— La meilleure punition de la fausse modestie, c'est d'être prise au mot. L'honneur de passer pour modeste ne compense jamais le chagrin d'être jugé médiocre.

— On aime un peu moins l'homme qui réussit et l'on s'en rapproche davantage.

— On dirait que la louange est une dépense qui appauvrit.

— Les grandes douleurs sont muettes. Le besoin d'épanchement ne commence qu'à la mélancolie ; c'est le premier signe de convalescence.

— « Parle. De quoi te plains-tu? » disait le vizir Mahaseb à l'un de ses esclaves dont il venait de faire couper la langue.

— Indulgence ! conclusion de toutes choses.

— Les regrets n'avancent à rien ; s'y livrer, c'est perdre le temps présent pour un passé qui n'est plus à nous.

LÉONARD

(1795-1840)

Docteur en médecine, poète et auteur dramatique, Léonard Cheverry, qui signa Joseph Léonard ses pensées [1], naquit à Rochefort le 6 novembre 1795 et mourut à Vic-en-Touraine le 5 août 1840. Parmi ses œuvres nous citerons : *Poème de Lutzen*, Paris, 1813, in-8 ; *De la médecine morale*, Paris, 1820, in-4° ; *Début poétique*, Paris, 1823, in-18° ; *Une scène de l'autre monde*, Paris, 1821, in-8° ; *Histoire de la Champagne*, 2 vol. in-12 ; *L'Enthousiaste*, comédie en 3 actes et en vers, Paris, 1827, in-8°.

— Les mots sont à tout le monde, les pensées sont à ceux qui les trouvent.

— Une beauté littéraire doit pouvoir se traduire dans toutes les langues sans être sensiblement altérée. C'est cette loi sévère, favorable aux pensées, qui relègue les meilleurs jeux de mots au nombre des farces.

— On ne marie pas un homme raisonnable, il se marie.

— L'homme passe la première moitié de sa vie à ruiner sa santé et l'autre moitié à la rétablir.

1. Joseph Léonard. *Début poétique ou choix de Poésies diverses suivi de Pensées*. Paris, 1823, in-18, avec cette épigraphe : Γνῶθι σεαυτόν.

— Beaucoup de gens, après avoir trouvé le bon, cherchent encore et trouvent le mauvais.

— Les hommes se donnent, pour acquérir la fortune, beaucoup plus de mal qu'il ne leur en faudrait pour s'en passer.

— On doit toujours avoir une provision de lieux communs pour se défendre des indiscrétions dans le commerce du monde.

— L'homme se lasse d'abord du mal et puis, un peu plus tard, du bien.

— C'est faire le plus grand des excès que de n'en faire aucun.

— Il ne manque à certains hommes, pour être heureux, que d'avoir la conscience de leur bonheur.

— Les états qui fournissent aux besoins de la vanité n'ont jamais de morte-saison.

— C'est sans doute un jour de malheur qui fit connaître le premier grand homme.

ALFRED DE VIGNY [1]

(1797-1863)

Alfred-Victor de Vigny naquit à Loches, le 27 mars 1797. Tout jeune, il fut conduit à Paris et placé au collège où il ne se plut guère. A l'âge de seize ans et demi, il fut pourvu d'un brevet de sous-lieutenant aux escadrons nobles des gendarmes rouges, et, en 1822, il publiait, sans nom d'auteur, un petit recueil de vers qui ne fut pas remarqué. En 1823, Alfred de Vigny est nommé capitaine et il quitte Paris pour l'Espagne ; mais sa brigade reçoit l'ordre de ne pas franchir la frontière. Déçu dans ses espérances, de Vigny, en 1827, donne sa démission de son grade et rentre dans la vie civile. Atteint de cancer, il mourut le 17 septembre 1863, après d'atroces souffrances.

Ses principales œuvres sont les suivantes : *Poèmes antiques et modernes* (1826) ; *Cinq-Mars*, roman historique (1826); *Stello* (1832) ; *Servitude et grandeur militaires* (1835). De Vigny avait aussi abordé le théâtre et il fit représenter : *Othello* (1829) ; *La Maréchale d'Ancre* (1831) ; *Chatterton* (1835).

Il était entré à l'Académie Française en 1845.

— Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

1. *Journal d'un poète*. Paris, Lévy, 1867, in-12. *Œuvres complètes*, éditées par Ch. Delagrave, 8 volumes.

— Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui.

— Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial ; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

— J'ai trop d'estime pour Dieu pour craindre le diable.

— La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas ; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures.

— La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière.

— L'espérance est la plus grande de nos folies.

— L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de croix*.

— La puissance est toujours avec la lumière : de là vient que, dans le moyen âge, le clergé eut la force parce qu'il eut la science ; à présent, il est inférieur en connaissances, de là en empire.

— Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

— Le monde a la démarche d'un sot, il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple.

— Les acteurs sont bien heureux, ils ont une gloire sans responsabilité.

AUGUSTE COMTE

(1798-1857)

Comte (Isidore-Auguste-Marie-François-Xavier), mathématicien, philosophe, naquit à Montpellier le 19 janvier 1798. Sorti de l'Ecole Polytechnique, il enseigna les mathématiques, puis la philosophie en 1826. Frappé d'aliénation mentale cette même année, il put reprendre ses travaux en 1828. Il professa à l'Ecole Polytechnique ; sollicita en vain, en 1832, de Guizot, une chaire d'histoire générale des sciences. A partir de 1845, il retourne aux idées théologiques et métaphysiques, sous l'influence d'une femme, Clotilde de Vaux à qui, dit Littré, il avait voué un « amour mystique ». Il mourut à Paris, le 5 septembre 1857, ayant fondé une Ecole philosophique, un système, *le Positivisme*, exposé dans de nombreux ouvrages, tels que le *Cours de Philosophie positive* (Paris, 1830-1842, 6 vol. in-8) ; *Discours sur l'esprit positif* (1844, 1 vol. in-8) ; *Calendrier positiviste* (1849 à 1860, huit éditions) : *Bibliothèque positiviste* (1851) ; *Système de politique positive* ou *Traité de religion positive instituant la religion de l'humanité* (1851-1854, 4 vol. in-8) ; *Catéchisme positiviste*, ou *Sommaire exposition de la religion universelle* (1852, 1 vol. in-8) ; *Synthèse subjective* ou *Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité* (t. I) contenant le *Système de logique positive* ou *Traité de philosophie mathématique* (1856, 1 vol. in-8).

— L'étude scientifique est normalement dangereuse quand on n'y voit pas un simple moyen et qu'on veut l'ériger en but.

— La religion constitue pour l'âme un *consensus* normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps.

— Partout, le perfectionnement exige d'abord la conservation.

— L'homme devient de plus en plus religieux.

— La soumission est la base du perfectionnement.

— Induire pour déduire afin de construire, telle est la formule générale de la logique positive.

— On se lasse de penser et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer ni de le dire.

— Aucune intimité ne peut être profonde sans concentration et sans perpétuité, car la seule idée du changement y provoque. Entre deux êtres aussi divers que l'homme et la femme, est-ce trop de notre courte vie pour se bien connaître et s'aimer dignement ?

BALZAC

(1799-1850)

Honoré de Balzac, né à Tours, le 20 mai 1799, d'abord clerc d'avoué de Me Guyonnet de Merville, publie quelques romans qu'il désavouera plus tard, et s'improvise sans succès, éditeur, imprimeur et fondeur. Pour faire face aux dettes contractées, il reprend la plume et prélude à cette admirable série de chefs-d'œuvre que sera la *Comédie humaine* par le *Dernier chouan* (1829, 4 vol. in-12). En 1833 il commence à correspondre avec Mme Hanska qu'il épousera le 14 mars 1850. Après un voyage dans l'Europe orientale, Balzac revint à Paris et y mourut le 18 août 1850 [1].

1. En 1852, parurent chez Plon frères, éditeurs à Paris, les *Maximes et Pensées* de H. de Balzac.

Barbey d'Aurevilly publia le 19 juillet et 7 août 1854, dans le *Pays*, des Maximes extraites de l'œuvre de Balzac sous ces deux titres : *Religion* et *Politique*. Barbey, dans la lettre-préface qui précéda la parution des maximes, déclara :

« Il reste prouvé que Balzac n'est pas seulement un grand poète, un faiseur dans le sens antique du mot, un vrai génie de création et de découverte, tel que la monumentale *Comédie humaine* nous l'a révélé, mais que, de plus, il est aussi, *et il est surtout*, un penseur d'une force et d'une variété infinies qui se joue dans les généralités les plus hautes et ne se diminue pas dans les aperçus les plus fins. Pour tout dire, en un mot, il restera prouvé qu'en hachant, n'importe où, une page de Balzac, en tronquant cet ensemble merveilleux d'une page, on aura, avec des teintes nouvelles et l'originalité la plus profonde, quelque chose comme les *Caractères* de La Bruyère, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Pensées* de Vauvenargues et de Joubert et les *Aphorismes* de Bacon. »

Les *Pensées et Maximes* de H. de Balzac, *recueillies et classées par J. Barbey-d'Aurevilly*, ont été rééditées en 1909, chez Lemerre, par les soins de Mlle Louise Read.

— Le sentiment le plus violent que l'on connaisse, l'amitié d'une femme pour une femme, n'a pas encore l'héroïque constance de l'Eglise.

— La croyance et l'habitude valent mieux pour les peuples que l'étude et le raisonnement.

— Les protestants ont fait à l'art autant de blessures qu'au corps politique.

— Le malheur fait dans certaines âmes un vaste désert où retentit la voix de Dieu.

— Avec le peuple, il faut toujours être infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon. Elle en eût fait un Dieu si l'univers ne l'eût entendu tomber à Waterloo.

— Que de sottises humaines dans le bocal étiqueté *liberté !*

— Si la prose n'existait point, il ne faudrait pas l'inventer.

— Le hasard est le plus grand romancier du monde ; pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier.

— Le propre d'un grand homme est de dérouter les calculs ordinaires.

— La gloire est un poison bon à prendre par petites doses.

— La société ne perd jamais ses droits : elle veut toujours être amusée.

— Savoir s'ennuyer à propos est une des conditions de toute espèce de pouvoir.

— Une haine avouée est impuissante.

— On amplifie également le malheur et le bonheur. Nous ne sommes jamais ni si malheureux ni si heureux qu'on le dit.

— Les gens faibles se rassurent aussi facilement qu'ils se sont effrayés.

— Plus le livre est beau, moins il a de chances d'être vendu. Tout homme supérieur s'élève au-dessus des masses. Son succès est donc en raison directe du temps nécessaire pour apprécier l'œuvre. Aucun libraire ne veut attendre.

— Il y a des gens qui ne peuvent compter sur rien, pas même sur le hasard, car il y a des existences sans hasard.

— Les vocations manquées déteignent sur toute l'existence.

— Persister, c'est le fonds de la vertu.

— La plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

— La résignation est un suicide quotidien.

— Comment expliquer la perpétuité de l'envie ? Un vice qui ne rapporte rien !

— La gloire est l'égoïsme divinisé.

— La finesse qui réussit toujours est peut-être la plus grande de toutes les forces.

LAURENT JAN[1]

Laurent Jan était, a dit Gozlan dans son *Balzac en pantoufles* le « meilleur ami » de Balzac, « son bras droit » confirme Philibert Audebrand. Il était de son métier, raconta M. Joseph Galtier, dans le *Temps* du 20 novembre 1902, « écrivain : cela lui permettait de juger la littérature en sa qualité de peintre et la peinture en sa qualité de littérateur ». Il opérait dans le *Charivari*, alors très lu.

Robert de Bury, commentant dans le *Mercure de France* de décembre 1902, l'article de M. Galtier, constate : « Laurent Jan était méchant et spirituel; on le craignait et il craignait Balzac, tout en lui tenant tête. »

— Toute vertu est doublée d'un vice. Etre vertueux, c'est s'habiller à l'endroit.

— Demeure si tu veux dans le même quartier que ton rival, dans la même rue que ton adversaire, sous le même toit que ton ennemi; habite toujours loin d'un ami intime.

— Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu *hais*.

1. *La Misanthropie sans repentir*, axiomes et conseils à l'usage de tous les diocèses, fragments de sagesse par Laurent Jan. Edition spéciale pour l'étranger interdite en France. Bruxelles et Leipzig, Kiessling-Schnée et Cie, éditeurs, rue Villa Hermosa, 1856.

Tous nos remerciements à MM. Clément Vautel et Maurice Lefèvre qui nous ont communiqué ce curieux et très rare ouvrage.

*

Liberté : tyrannie de la rue avec accompagnement d'une « Marseillaise » quelconque toujours souverainement enrouée.

Egalité : niveau abrutissant : toute incapacité l'adapte à sa taille pour y rabaisser ce qui est au-dessus sans vouloir élever ce qui est au-dessous.

Fraternité : substantif narquois qui fleurit sur les murailles au moment fraternel où tous les frères se donnent fraternellement des coups.

— Ce qui domine le plus les hommes c'est le dédain : ils pensent alors qu'on les connaît à fond.

— Si le vice est plus aimable que la vertu, ce n'est pas qu'il soit vraiment meilleur, c'est seulement parce qu'il s'ennuie moins.

— La province ne commence à comprendre l'esprit de Paris que quand c'est devenu une bêtise.

— Du jour où une vérité triomphe, on l'exagère tant qu'elle devient une fausseté.

— « Tout le monde » est toujours plus bête que soi.

AUGUEZ

Paul Auguez a publié, outre ses *Pensées*[1], les œuvres suivantes : *Les Chants du cœur*, poésies dédiées à *S. M. Isabelle*, petit in-4°, Paris, 1857; *Les Elus de l'avenir*, 1864, in-8°; *Les Manifestations des esprits*, Paris, 1857, in-8°; *Les Marchands de plaisir*, Paris, 1856, in-18; *Miroir des cœurs*, Paris, 1855, in-12; *Parfums et caprices*, Paris, 1854, in-8; *Religion*, Paris, 1856, in-8; *Spiritualisme*, Paris, 1858, in-8.

— En ce monde, il y a trois manières de devenir un grand homme :

Etre véritablement un homme remarquable ;

Etre un peu plus qu'un homme ordinaire et avoir des prôneurs ;

Etre un peu moins qu'un homme ordinaire, mais avoir de l'audace et du bonheur.

De ces trois manières d'acquérir la célébrité, ce n'est certes pas la première qui est la plus sûre.

— Vivre, souffrir, mourir, trois choses que n'enseignent guère nos universités et qui cependant renferment en elles toute la science nécessaire à l'homme.

— L'expérience est le total de nos déceptions.

1. Paul Auguez. *Moderne et rococo. Pensées, maximes, questions et paradoxes d'un admirateur du temps passé.* Paris, Pillet fils aîné, éditeur, 1 vol. in-16, 1854.

— Je prétends qu'il faut être trois fois homme d'esprit pour se faire aimer d'un sot, ne pas le choquer et se faire pardonner sa supériorité.

— Je me souviens d'avoir entendu parler de deux femmes qui s'aimaient sincèrement et vivaient en paix sans médire l'une de l'autre, quoique jeunes toutes deux ; l'une était sourde, l'autre aveugle.

— On a dit : « L'amour est l'échange de deux sentiments et le contact de deux épidermes. »

Moi, je dis de l'amour vulgaire : « C'est l'échange de deux fantaisies et le contact de deux égoïsmes. »

— Roué à vingt ans, philosophe ou dévot à soixante. Singulière anomalie ! C'est à l'estaminet et dans les mauvais lieux qu'on trouve aujourd'hui les vertueux et les saints de demain !

Décidément, le bourbier épure.

D'HOUDETOT

(1799-1869)

César-François-Adolphe, comte d'Houdetot, naquit le 31 août 1799. Profondément dévoué à la Monarchie de Juillet, il aida le roi Louis-Philippe à s'embarquer pour l'Angleterre après la Révolution de Février. Grand chasseur, très versé dans les questions de vénerie, Adolphe d'Houdetot s'occupait également de science balistique et il avait inventé un canon porte-amarre pour le sauvetage des naufragés. Le recueil de maximes[1] qu'il publia en 1853 est tout à fait remarquable. Il mourut au Havre, le 30 juillet 1869, laissant divers ouvrages dont les plus importants sont :

Types militaires français (1844) ; *Le Chasseur rustique* (1847) ; *La Petite vénerie* (1848) ; *Le Tir au fusil de chasse, à la carabine et au pistolet* (1849) ; *Honfleur et le Havre ou Huit jours d'une royale infortune* (1850) ; *La Chasse au chien courant* (1855).

— L'expérience a l'utilité d'un billet de loterie après le tirage.

— Il faut adoucir l'éclat de sa supériorité : tout mérite blesse l'égalité.

1. *Epreuves du cœur humain ou Dix épines pour une fleur*, par Adolphe d'Houdetot, auteur du *Chasseur rustique,* de la *Petite vénerie,* etc. Paris, Charpentier, 1853. Avec cette *Dédicace* à son frère Frédéric : « Le petit opuscule que je te dédie, frère, contiendrait encore plus d'épines si ta prévoyante sollicitude ne les avait écartées du chemin de ma vie. »

— Les grands sont comme les femmes : il ne faut les bouder qu'autant qu'on est certain d'être aimé d'eux.

— Les larmes que tu m'auras fait répandre durant ta vie couleront en moins à l'heure de ta mort.

— La vengeance exige un certain courage : combien de gens ne sont magnanimes que par lâcheté.

— L'envie est ce qui ressemble le plus à l'amour : être envié, c'est presque être aimé.

— Si tu ne peux te faire aimer beaucoup, fais-toi craindre un peu.

— La première condition pour consoler un malheureux c'est d'être malheureux soi-même.

— Les femmes ne peuvent entendre prononcer le mot amour sans croire qu'on sonne à leur porte.

— Les plus grands triomphes des femmes ressemblent un peu trop à des défaites.

— Nous ne devons demander raisonnablement à notre prochain que de ne pas nous faire de mal inutilement.

— Le vieillard qui fuit les fêtes assiste d'ordinaire à tous les enterrements : c'est un commencement de politesse qu'il se fait à lui-même.

— Par l'habitude qu'on a de voir les gens, on finit par ne plus penser à eux : l'absence fait ressouvenir.

— A un homme on demande son amitié pour obtenir un peu moins ; à une femme, pour obtenir un peu plus.

— En amour, l'autorité revient de droit à celui qui aime le moins.

— Il est si doux d'être aimé qu'on se contente même de l'apparence.

— Les bavards sont les plus discrets des hommes : ils parlent pour ne rien dire.

— Nos actions ne sont jamais aussi bonnes ni aussi mauvaises qu'elles le paraissent.

— L'homme qui ne peut plus rien dicte ses dernières volontés... Quel orgueil !

— Un mensonge ne trompe bien que celui qui le fait.

— En ménage, à quoi sert l'esprit d'une femme ? A faire passer son mari pour un sot.

— L'égoïste a autant de cœur qu'un autre, mais il n'en a que pour lui.

— La modestie sincère est un suicide : on est toujours pris au mot.

— Les pensées et les maximes peuvent se rencontrer, mais elles ne se saluent pas, de peur de se reconnaître.

— Un parent pauvre est toujours un parent éloigné.

— Les cages ont été faites pour les oiseaux, mais les oiseaux ne sont pas faits pour les cages.

— On n'ose plus offenser ceux qui pardonnent toujours.

— Je demande qu'on interdise aux menteurs de dire la vérité.

DOUDAN (XIMÈNES)[1]

(1800-1872)

Né à Douai en 1800, mort à Paris en 1872.

Il était maître répétiteur au collège Henri IV lorsqu'il fut choisi pour être précepteur du jeune Louis-Alphonse de Rocca, né du second mariage de Mme de Staël.

Après 1830, Doudan dirigea le cabinet politique du duc de Broglie au ministère de l'Instruction publique, puis aux Affaires Etrangères et à la présidence du Conseil. Il refusa une place de maître des requêtes au Conseil d'Etat. Le duc le conserva alors comme secrétaire intime et le chargea de surveiller l'éducation de MM. Paul et Albert de Broglie. Le reste de sa vie se partagea paisiblement entre Coppet, Broglie et Paris et il mourut n'ayant publié que quelques articles. Après sa mort, on réunit ses lettres et divers essais sous le titre de *Mélanges et lettres* qui eurent un grand retentissement. « Doudan s'y révèle, a-t-on dit, comme un écrivain délicat et fin, observateur sagace et clairvoyant, mais sceptique. »

— Une image trop continue donne de la défiance. Elle a l'air de gouverner l'écrivain et de le mener à l'erreur.

— Tout au dehors dit à l'individu qu'il n'est rien. Tout au dedans lui persuade qu'il est tout.

1. *Pensées, Essais et Maximes*. Paris, Calmann-Lévy, 1880. *Pensées et fragments, suivis des Révolutions du Goût*. Paris, Calmann-Lévy, 1881.

— L'homme a encore plus le désir de la beauté qu'il n'en a la connaissance ; de là, les caprices de la mode.

— Chaque philosophie donne un nouvel aspect aux religions.

— L'inconvénient des amis qui nous connaissent de longtemps est qu'ils jugent de toutes nos actions, de toutes nos paroles, par la connaissance qu'ils ont de notre caractère. Ils nous jugent sur des préventions. Les étrangers ne nous prennent que comme des êtres raisonnables.

— Les vieilles idées sont des préjugés, et les nouvelles des caprices.

— Il y a une prétendue bienveillance dans les jugements sur les uns qui vient d'hostilité contre les autres.

— Une erreur n'est pas seulement une erreur. Elle déforme dans quelque mesure l'instrument dans lequel elle pénètre, c'est-à-dire l'intelligence.

LACORDAIRE

(1802-1861)

Fils d'un médecin de la Côte-d'Or, J.-B. Henri Lacordaire[1] naquit à Recey-sur-Ource, en 1802. Ce n'est qu'après avoir fait son droit et débuté au barreau de Paris qu'il entra au séminaire de Saint-Sulpice, à l'âge de vingt-deux ans. Ordonné prêtre trois ans plus tard, il se lia avec Lamennais, dont il ne tarda pas à se séparer, à la suite des démêlés que ce dernier eut avec le Saint-Siège. En 1835, il inaugura ces célèbres conférences, qui eurent un tel succès que Lacordaire conçut l'idée de restaurer l'ordre des *frères prêcheurs*. En 1848, il se fit élire à l'Assemblée Nationale, mais il s'en retira très vite. En 1850, il fut nommé Provincial des couvents des Dominicains. A la suite d'un sermon politique prononcé à Saint-Roch, il dut renoncer à la chaire. C'est alors qu'il prit la direction du collège libre de Sorèze. A la mort de Tocqueville (1860), il fut nommé académicien, et mourut en 1861.

Outre les *Conférences*, il a laissé une *Vie de saint Dominique* (1840) et des *Oraisons funèbres*. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1858, Paris, 6 vol. in-8.

— Une âme est à elle seule un grand peuple.

— L'âme seule a du pain pour tous et de la joie pour une éternité.

1. *Pensées diverses* du R. P. Lacordaire, de l'ordre des Frères prêcheurs, publiées sous la direction du R. P. Chocarne. Paris, Poussielgue frères, 1883, 4e édit., 2 vol. in-32.

— Le découragement est en toute chose ce qu'il y a de pire. C'est la mort de la virilité.

— Plus j'étudie les gens heureux plus je suis effrayé de leur incapacité divine.

— Rien de plus misérable au fond que ces hommes à qui rien ne paraît manquer.

— Il faut savoir descendre devant les hommes pour s'élever devant Dieu.

— Les jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme.

— On n'aime jamais sans chagrin.

— Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court.

— Si l'on peut haïr l'amour on ne peut le détrôner.

— L'homme est si impuissant pour l'homme ! C'est sa plus douloureuse misère.

— La mort qui s'approche nous révèle doucement et sans bruit plus de secrets que la spéculation n'en livre même au génie.

— Le grand malheur de nos écrivains est de faire des livres en poste. Les anciens écrivaient doucement. Ils savaient que la vie d'un homme est une brève révélation qu'on a toujours le temps de conter lorsqu'elle vaut la peine d'être dite.

— Il n'y pas d'éloquence solitaire et tout orateur a deux génies, le sien et celui du siècle qui l'écoute.

— Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent ; leur cœur est une source qui coule naturellement.

EMILE DE GIRARDIN[1]

(1802-1881)

Emile de Girardin, fils naturel du comte Stanislas-Xavier de Girardin, naquit en Suisse, en 1802. Prenant d'autorité le nom de son père, qui avait refusé de le reconnaître, il publia, en 1827, une autobiographie dans laquelle il racontait son enfance. Ce fut là sa première œuvre. Il se lança ensuite dans le journalisme et fonda le *Voleur* (1828), la *Mode* (1829), le *Journal des connaissances utiles* (1831), le *Musée des familles* (1833), l'*Almanach de France* (1834), la *Presse* (1835), la *Liberté* (1866), la *France* (1874). Il soutient la politique conservatrice sous le gouvernement de Juillet, vote avec la gauche, en 1848 et combat énergiquement en faveur de la candidature de Louis-Napoléon à la présidence de la République, ce qui ne l'empêche pas d'être exilé après le coup d'Etat du 2 décembre. En 1870, il se rallie à l'Empire, et après la guerre il est un des plus ardents défenseurs du gouvernement républicain. En 1831, il avait épousé Delphine Gay, puis, en 1856, une comtesse allemande dont il se sépara en 1872. Il mourut en 1881.

Emile de Girardin a laissé un grand nombre d'articles, de brochures et d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *La liberté de la Presse* (1842) ; *Questions administratives et financières* (1848) ; *La politique universelle* (1853) ; *Questions de mon temps* (1836-1856) ; et enfin, le *Supplice d'une femme*, pièce écrite en collaboration avec Dumas fils.

1. *Pensées et maximes* extraites de son œuvre par Hétrel. Paris, Michel-Lévy, 1867, in-8°.

— Chercher l'absolu est le moyen de trouver la vérité.

— Tout abus de la victoire profite à la défaite.

— L'autorité n'a rien à gagner à comprimer la liberté : la liberté n'a rien à gagner à affaiblir l'autorité.

— De ce qu'une chose est banale, il ne s'ensuit pas qu'elle soit vraie.

— Ce qui fait l'indépendance, ce n'est pas la situation, c'est le caractère.

— Les faibles s'exagèrent toujours la force des coups qu'ils portent, parce qu'ils la mesurent à l'effort que ces coups leur ont coûté.

— S'exagérer sa force, c'est trahir sa faiblesse.

— Il n'y a rien de plus hostile aux idées que les passions.

— La liberté est comme le mouvement : elle ne se définit pas, elle se démontre.

— La misère publique est la cave où toutes les passions fermentent.

— De tous les présages sinistres, le plus grave, le plus infaillible, c'est l'optimisme.

COMMERSON

(1802-1879)

Né en 1802, mort en 1879.

Il fonda le *Tam-Tam*, dont il changea le titre en celui de *Tintamarre*, et soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Joseph Citrouillard, il publia de petits articles, des pensées, des aphorismes incohérents et bouffons, joignant aux calembours des oppositions de mots imprévues. Il est assez difficile aujourd'hui de comprendre le succès que rencontra Commerson de son vivant et les éloges que Théodore de Banville lui prodigua dans la préface qu'il écrivit pour les *Pensées d'un emballeur* [1] nous surprennent. On relève en effet, dans cet ouvrage, trop de maximes dans le genre des suivantes : « J'aime mieux voir mon ennemi sans mouvement que ma montre. — J'aime mieux voir un clair de lune qu'un clerc d'huissier. — Un abcès et un grand homme finissent toujours par percer. »

En 1872, Commerson vendit son journal à Léon-Bienvenu et ressuscita le *Tam-Tam*. Il a publié *Mayonnaise d'Ephémérides* (1851) ; *Petites affiches et dictionnaire du Tintamarre; Rêveries d'un étameur* (1853) ; *Binettes contemporaines* (1854) ; *Petite encyclopédie bouffonne* (1860) ; *L'humanité, ses droits, ses devoirs* (1861) ; il a, en outre, fait jouer un très grand nombre de vaudevilles.

— L'absence est le cuir à repasser de l'affection.

— Les cœurs usés ne sont pas ceux qui ont le plus servi.

1. *Pensées d'un emballeur*. Paris, Martinon, 1851-1852, in-18.

— Le caprice est la limaille du désir.

— La philosophie a cela d'utile qu'elle sert à nous consoler de son inutilité.

— Nombre de gens d'esprit seraient mille fois plus aimables s'ils avaient moins peur d'être ridicules.

— La jalousie est le mur mitoyen qui sépare l'amour de la haine.

— L'homme oisif tue le temps : le temps tue l'homme oisif.

— Vivre c'est se souvenir.

— L'homme le plus heureux est celui qui croit l'être.

— La vérité est ce qu'une femme simule et dissimule le mieux.

— L'égoïsme n'est une vertu qu'en amour.

— L'espérance fait vivre l'homme, mais ne le nourrit jamais.

SAINTE-BEUVE [1]

(1804-1869)

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. Après avoir fait de bonnes études à la pension Landry, d'où il suivit les cours du lycée Charlemagne, puis du collège Bourbon, il entra à l'Ecole de médecine. Il y était depuis un an, lorsque son ancien professeur de rhétorique, M. Dubois, qui venait de fonder le *Globe*, lui offrit d'y écrire des articles littéraires. C'est à l'occasion de l'un de ces articles que Sainte-Beuve fit la connaissance de V. Hugo. Il fit dès lors partie du cénacle romantique et s'essaya dans la poésie : *Poésies de Joseph Delorme* (1829) ; *Les Consolations* (1830) ; *Les Pensées d'Août* (1837). En 1884, Sainte-Beuve donne un roman, *Volupté*, « œuvre de peu d'amusement, dit M. Lanson, mais qui devra rester comme une des plus fortes de ce temps ».

Mais, bientôt, le goût de l'histoire le prend tout entier. Il entame son *Histoire de Port-Royal* (1840-1860), 5 vol in-8 ; et il publie en même temps, dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*, une série d'articles qui seront réunis

1. *Portraits littéraires*, tome III. *Causeries du Lundi*, tome XI Paris, Garnier frères, s. d., in-12. et *Portraits de femmes* à la suite du Portrait de la Rochefoucauld, le seul portrait d'homme qui s'y soit glissé. Sainte-Beuve présente ainsi ses pensées : « on a rassemblé dans les pages suivantes un certain nombre de pensées qui ont paru plus ou moins analogues de forme ou d'esprit aux *Maximes*. Si au premier vent qu'on en eut, l'envie en prenait *comme un rhume vers 1665,* rien d'étonnant que nous l'ayons gagné à notre tour par un long commerce avec un livre trop relu. Il faut y voir surtout un dernier hommage à l'auteur et même d'autant plus grand qu'on y aura moins réussi. » (15 janvier 1840.)

en volumes sous le titre de *Critiques et portraits littéraires* (1832-1839), 5 vol. in-8, et *Portraits contemporains* (1844). En octobre 1848, il alla professer à l'Université de Liège où il resta une année. De ce cours il tira *Chateaubriand et son groupe littéraire* (1860) 2 vol. in-8°. En outre pendant quinze ans, au *Constitutionnel* et au *Moniteur universel*, Sainte-Beuve écrivit chaque semaine de remarquables articles de philosophie, d'histoire et de littérature, groupés dans les *Causeries du Lundi* (1851-1862), 13 vol. in-12, et les *Nouveaux Lundis* (1863-1869). 11 vol. in-12.

Il convient de citer encore le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* (1828) et l'*Etude sur Virgile* (1867), esquisse des leçons que Sainte-Beuve devait faire au Collège de France dans un cours de poésie latine interrompu à la suite de manifestations politiques. Sainte-Beuve mourut en 1869. Il était de l'Académie depuis 1845 et sénateur depuis 1865.

— J'aime encore beaucoup à respirer les fleurs, mais je n'en cueille plus.

— Comme Salomon et comme Epicure, j'ai pénétré dans la philosophie par le plaisir. Cela vaut mieux que d'y arriver péniblement par la logique, comme Hegel ou comme Spinoza.

— Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse *quelque chose* le matin et que je sois quelque part le soir.

— Je ne demande plus aux hommes qu'une chose : c'est de me laisser beaucoup de temps à moi, beaucoup de solitude, et pourtant de se prêter quelquefois encore à mon observation.

— Chaque jour je change ; les années se succèdent, mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la

saison d'aujourd'hui ; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi.

Tu crois que je parle de moi personnellement, lecteur ; mais songe un peu, et vois s'il ne s'agit pas aussi de toi.

— Je pense sur la critique deux choses qui semblent contradictoires et qui ne le sont pas :

1° Le critique n'est qu'un homme qui *sait lire, et qui apprend à lire aux autres ;*

2° La critique, telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une *invention*, une *création* perpétuelle.

— En critique, j'ai assez fait l'avocat, faisons maintenant le juge.

— Il faut du loisir pour l'agrément de la vie ; les esprits qui ont toute leur charge ne sauraient avoir de douceur.

— La Rochefoucauld a contre lui tous les philosophes grandioses : il a osé mettre le doigt sur le grand ressort du joujou humain, et on ne lui pardonne pas.

— Continuons de nous donner cette vue : les rivaux jugés par les rivaux.

— Ceux qui, en tout sujet, ont par l'éloquence une grande route toujours ouverte, se croient dispensés de fouiller le pays.

— Exprimer ce que nul n'avait encore exprimé et ce que nul autre que nous ne pourrait rendre, c'est là, selon moi, l'objet et la fin de tout écrivain original.

Avec cela on n'a pas besoin d'avoir toutes sortes de

lecteurs, mais seulement les lecteurs qui vous sentent et vous goûtent : les autres n'ont que faire de vous.

— Il y a une infection de goût qui n'est pas compatible avec la droiture et l'honnêteté de l'âme.

MADAME DE GIRARDIN

(1805-1855)

Delphine Gay naquit à Aix-la-Chapelle, en 1805. En 1822, elle publia une pièce de vers sur le *Dévouement des sœurs de Sainte-Camille pendant l'épidémie de Barcelone*, et obtint pour cette œuvre une récompense de l'Académie ; puis parurent : la *Mort de Napoléon*, la *Mort du général Foy*, l'*Insurrection de la Grèce*, et enfin les *Essais poétiques*, qui lui valurent, de la part de Charles X, une pension de 1500 francs sur sa cassette. En 1831, dans tout l'éclat de sa réputation et de sa beauté, elle épousa Emile de Girardin. Elle mourut en 1855.

Outre les remarques et pensées éditées après sa mort [1], elle a publié de nombreux romans : *Le Lorgnon ; le Marquis de Fontanges ; la Canne de M. de Balzac*. Elle aborda la comédie (*Lady Tartufe*, 1853 ; *La joie fait peur*, 1854 ; etc...) et même la tragédie (*Judith*, 1843 ; *Cléopâtre*, 1847). Enfin, de 1836 à 1839, elle écrivit, dans la *Presse*, des *Courriers de Paris* pleins d'esprit et de verve.

Ses *Œuvres complètes* ont paru en 1860, 6 vol. in- 8°.

— Les hommes se croient bien forts, bien ingénieux, et ils n'ont pas une bonne idée qui ne leur vienne des femmes.

1. *L'esprit de Mme de Girardin*. Préface par M. de Lamartine. Paris, collection Hetzel. E. Dentu, 1862.

— Une femme est toujours à son avantage chez une maîtresse de maison qui la protège.

— On a ses ennuyeux comme on a ses pauvres.

— Se montrer jaloux c'est avouer qu'on aime.

— Qu'importe celui qui aime le mieux ? Aimer n'est rien, plaire c'est tout.

— Ah ! les femmes, les femmes ! elle n'ont jamais le dernier mot. Elles disent que vous êtes changé ; elles vous trouvent laid sitôt qu'elles sont infidèles.

— Toute femme oubliée appartient à qui l'aime.

— A vingt ans, on ne sait ni être riche, ni être aimé.

— On apprend assez lentement ce qu'on n'a pas du tout envie de savoir.

— On est toujours assez lié avec un homme pour se moquer avec lui d'un autre.

— Toute vengeance est une duperie.

— Le prix d'une chose, c'est l'idée qu'on y attache, à moins cependant qu'on ne soit forcé de la payer, alors c'est le prix qui fait l'idée.

— Les grands peuples vivent par les idées.

— On n'est ridicule, on n'est vulnérable que par ses prétentions.

— C'est l'accent seul qui persuade.

— Il y a des gens à qui la plainte sert de consolation.

— Les misanthropes sont honnêtes ; c'est pour cela qu'ils sont misanthropes.

— La vie et le monde prennent un aspect étrange aux regards d'une personne décidée à mourir.

— Un adieu est toujours triste, même lorsqu'il conduit au bonheur.

— Toute supériorité est un exil.

— Les petits parents d'un jeune homme riche n'aiment jamais son ami.

— Les écrivains ennuyeux ne sont jamais dangereux.

BARBEY D'AUREVILLY

(1808-1889)

Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 2 novembre 1808 et mourut à Paris, le 25 avril 1889. Il appartenait à la vieille race normande et, par sa mère, Ernestine Ango, descendait du fameux armateur dieppois de ce nom. Il commença ses études dans sa ville natale et les acheva à Paris. De retour en Basse-Normandie, il fit son droit à Caen, puis embrassa la carrière des lettres. Des quelque cinquante volumes qu'il a écrits, rappelons : l'*Ensorcelée ; le Chevalier des Touches ; Les Diaboliques ; Une histoire sans nom ; Une vieille maîtresse ; le Prêtre marié* et les trois séries des *Œuvres et des hommes* comprenant 43 volumes dont des *Pensées détachées* (Lemerre, 1889, in-18).

« Barbey d'Aurevilly, dit Octave Uzanne[1], c'était à la fois comme causeur et homme de verve et d'esprit, Chamfort, Duclos, Montesquieu, Voltaire, Galiani, Casanova, et le prince de Ligne ; il orchestrait, semblait-il, à lui seul l'alerte vigueur de pensée de ces beaux esprits d'antan qu'il semblait interpréter sur une partition originale. Il apportait dans sa personne et dans sa diction une dernière vision des charmes de la politesse et du beau langage des anciens cénacles lettrés et on comprenait qu'il aimât à citer cette opinion du Régent :

« La seule chose qui vaille la peine de vivre, la sensation « qui reste fraîche comme l'aurore quand tout est flétri de

1. Octave Uzanne. *L'esprit de J. Barbey d'Aurevilly, Dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique.* Paris, *Mercure de France*, 1908.

« toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la « conversation d'un homme qui sait causer. »

Que Mlle Louise Read, qui nous a autorisés à publier les quelques pensées qui suivent, trouve ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

— Sans la Manon Lescaut que chacun traîne après soi, le *vicaire savoyard* serait catholique.

— Les femmes s'attachent comme des draperies, avec des clous et un marteau.

— Partout où les femmes sont sur le trône la corruption est dans les mœurs.

— De femme à femme, pas une femme honnête ! Toutes des scélérates, en plus ou en moins.

— Avoir l'air d'un homme qui se sacrifie quand on ne fait que sa volonté est l'art suprême en matière de femmes comme en matière de peuple. Entortillé dans les draperies du sacrifice, l'amour a sa véritable robe d'enchanteur et peut-être le meilleur de son despotisme est-il dans son hypocrisie. Toutes les femmes savent bien cela ! mais si elles le savent et nous y prennent, il faut bien le leur rendre et les y prendre à notre tour.

— Je suis de ceux qui croient que tous les amours sont tués par l'absence ou peuvent l'être ; ce n'est qu'une question de temps... Sans la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie, nous ne l'aimerions pas deux jours et sainte Thérèse elle-même serait impossible.

— Je ne crois pas à l'amitié des femmes. La loi qui régit l'humanité est salique ; nous n'avons point de pairesses. L'amitié d'une femme c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après*.

— Toute femme dont on veut être aimé et qui ne vous aime pas encore n'est qu'une ennemie.

— On aime beaucoup plus pour les défauts de la personne aimée que pour ses qualités parce qu'ils individualisent davantage. La beauté tend à l'unité tandis que la laideur est multiple.

— En fait de femmes, c'est dans les huîtres que l'on trouve les perles.

— La plus triste, hélas ! de toutes les vieillesses, c'est la vieillesse de l'amour.

— On paie de tout, on s'acquitte de tout avec de l'amour, on répare même le malheur qu'on a causé.

— Les âmes hors du commun s'entendent même quand elles s'éloignent.

— Quand une jeune femme accuse son mari dans des confidences à sa mère, ou elle est une âme sans noblesse ou elle ne l'aime plus.

— Les femmes devraient toujours être *habillées* plus ou moins. Quand elles déposent les habits du combat, elles cessent d'être ces *fair wariors* dont parle Shakespeare.

— En donnant le nom à un enfant, il faut penser à la femme qui, un jour, aura à le prononcer.

— Les vieilles femmes avaient autrefois pour dernière ressource la dévotion ; maintenant, elles ont la littérature. Je ne sais pas, n'étant point femme, ce qu'elles y ont gagné... Mais nous... Nous trouvions encore dans une dévote qui l'était depuis peu une résistance qui affriandait. Il y avait là du ragoût. Mais les femmes littéraires n'ont aucune raison pour nous affriander d'une résistance

et, dans le tête-à-tête, elles nous lisent leurs livres ou elles les font.

— La plupart des moralistes me font l'effet de gens maltraités par les femmes ou qui, du moins, ne leur plaisent plus.

— Avec les femmes c'est comme avec les nations : il faut être heureux et impitoyable.

— C'est quelquefois une manière bien délicate de faire la cour aux femmes que d'avoir des torts avec elles. Cela leur crée la supériorité de pardonner.

— On voit dans le cœur des femmes par les trous qu'on fait à leur amour-propre.

— Après la blessure, ce que les femmes font le mieux, c'est la charpie.

— C'est si rare maintenant quand une femme a du tempérament que, quand une femme en a, on dit que c'est de l'hystérie.

— Ne demandez aux femmes que ce qu'elles peuvent donner. Elles ne sont sublimes que quand elles se trompent.

— Si elles savaient combien parfois on les évite parce qu'on les aime !

— ... la tristesse des buts manqués... et des buts atteints.

MADAME ACKERMANN

(1813-1890)

Louise Ackermann naquit à Paris, le 30 novembre 1813.

« Dans son *Autobiographie*, dit Mlle Louise Read [1], chef-d'œuvre de simplicité et de précision, elle raconte son enfance sauvage et concentrée, puis, comment, alors que le génie de Lamartine et de Hugo provoquait l'attention universelle, sa vocation pour la lecture et l'étude se détermina. Cette *Autobiographie*, ainsi que les *Pensées d'une solitaire*, parues en 1883 et presque aussitôt épuisées, la font connaître tout entière. » Elle épousa Paul Ackermann à Berlin, en 1844. Veuve dès 1846, elle se fixa à Nice. En 1863, elle publie ses *Contes* en vers. Lors de la guerre franco-allemande, elle s'enferma dans Paris assiégé. Le *Cri*, pièce jugée admirable par Barbey d'Aurevilly, date de cette époque :

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer,
Eh bien, ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
Je l'ai jeté, je puis sombrer !

A la fin de 1871, Louise Ackermann fit imprimer à Nice ses *Poésies philosophiques* qu'elle adressa, en 1873 seulement à Caro qui, en mai 1874, publia dans la *Revue des Deux-Mondes* l'article qui la sacrait grand poète. Elle abandonna vers

1. Mlle Louise Read a fait réimprimer, en 1903, chez Lemerre, les *Pensées d'une solitaire* et les a fait précéder d'une remarquable étude sur *Louise Ackermann, intime*, étude vivante et émue où la grande amie de Barbey et de François Coppée a apporté à juger l'auteur des *Poésies philosophiques*, son esprit littéraire parfait et toute son exquise sensibilité d'amie fidèle et attendrie qui sait se souvenir.

cette époque Nice pour habiter Paris où elle vécut entourée d'amies et d'amis choisis et lettrés. Plus tard, elle revint à Nice, « dans ce pays où, à la mort de son mari, elle était venue porter son affliction quarante-quatre ans auparavant, » et elle s'éteignit dans cette ville, le 2 août 1890.

— Combien le cœur de l'homme est insuffisant ! Il se refuse à la continuité des plus justes douleurs ; un long amour finit par le lasser ; il faut qu'il se repose ou qu'il change.

— Il y a chez chacun de nous, surtout dans la jeunesse, quelque chose qui chante. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de cette musique vague et fugitive : le poète seul arrête au passage les divins accents.

— Nous ne sommes pas maîtres de nos actions. Nous les jugeons, mais elles nous sont imposées par notre nature. Le remords porte donc le plus souvent à faux. L'homme ne devrait avoir que des regrets.

— Nos passions et nos besoins, voilà nos vrais tyrans. On devrait donc toujours être simple et vertueux, ne fût-ce que par amour de l'indépendance.

— La Religion ne transforme pas l'homme. Elle n'a jamais attendri que les cœurs déjà tendres. Quant aux cœurs durs, elle les endurcit encore.

— C'est nous, libres-penseurs, qui sommes les désintéressés, les généreux ; nous faisons de la vertu pour rien. Nous ne la vendrions pas, dût-elle même nous être payée en monnaie de paradis.

— On est bien forcé de s'accepter soi-même, seulement, il ne faudrait pas s'en montrer aussi souvent satisfait.

— C'est une erreur de croire qu'on attachera par des bienfaits. Si l'on attache quelqu'un, ce n'est presque jamais que soi-même.

— La vue des choses ne donne pas des idées ; elle les éveille. Pour que celles-ci surgissent dans notre esprit, il faut qu'elles y existent déjà.

— Pour écrire en prose, il faut absolument avoir quelque chose à dire. Pour écrire en vers, ce n'est pas indispensable.

— Si Dieu existe, je ne voudrais point être à sa place. Ne pas pouvoir cesser d'être, quel supplice !

— En fait de prêtres, les meilleurs sont peut-être encore les plus dangereux. Leur vertu donne une certaine autorité aux fables qu'ils sont chargés de débiter.

— Je ne dirai pas à l'humanité : progresse ; je lui dirai : meurs ; car, aucun progrès ne l'arrachera jamais aux misères de la condition terrestre.

— Si j'avais été la colombe, je ne serais pas rentrée dans l'arche.

— Peut-être ce qui est n'est-il su par personne, pas même par celui qui doit avoir tout créé. Outre l'ignorance humaine, s'il y avait encore l'ignorance divine ?

— La meilleure manière d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

— Quand on ouvrirait aux femmes les portes de toutes les libertés, comme quelques-unes le réclament, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer.

— Il y a chez les femmes une certaine façon d'aimer la musique qui passe facilement de l'art au virtuose.

— Il faut vraiment bien de la vertu pour n'être pas dévot. Comment ? toutes les portes de ce monde ouvertes et celle du ciel par surcroît !

P.-J. STAHL

(1814-1886)

P.-J. Stahl n'est autre que l'éditeur Jules Hetzel, né à Chartres, en 1814, mort en 1886 à Monte-Carlo [1]. Après avoir fait son droit, il fut attiré vers la librairie et publia, en 1835, l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* de Buchez et Roux. Après les événements de 1848 il fut chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères, puis du ministre de la Marine et secrétaire général du Pouvoir Exécutif. Son attachement aux idées libérales le fit proscrire après le coup d'Etat de 1851. Il se retira en Belgique jusqu'à l'amnistie de 1859 ; il y publia les *Châtiments*, les *Contemplations* et la *Légende des Siècles* de V. Hugo. Revenu à Paris, il composa des livres pour la jeunesse. Il écrivit en collaboration avec Alfred de Musset : *Le voyage où il vous plaira* et seul, *Amours d'un notaire*, *L'esprit des femmes* et *Les femmes d'esprit*, *Le Diable à Paris*, etc.

— On peut tout dire à une femme d'esprit quand on sait parler et se taire.

— Les femmes ont généralement de l'esprit. Il est assez rare d'en trouver qui en soient absolument dépourvues. Sur ce petit nombre, très peu s'en rendent compte, heureusement. Comme il est dans la nature des femmes de

1. P.-J. Stahl. *Les opinions de mon ami Jacques. L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*. Paris. Michel Lévy frères, 1851.

ne savoir point se passer de ce qui leur manque, celles-là, essaient d'en avoir ; et, de simples bêtes qu'elles sont, elles passent sottes et deviennent ainsi insupportables.

— On peut être une très jolie femme sans avoir la moindre beauté.

— Une femme d'esprit a grand'peine à être toujours et tout à fait bonne ; quand elle y réussit, elle a un grand mérite.

— Un homme d'esprit ne montre jamais son cœur tout entier. Une femme d'esprit en montre volontiers un peu plus qu'elle n'en a.

— On a grand tort de s'étonner que les maris aiment presque toujours les amants de leurs femmes. Quoi de plus complaisant, de plus officieux, de plus prêt à tout, de plus servile, de plus plat d'ordinaire, que l'amant d'une femme dans ses rapports avec le mari qu'il trompe. Ce dont il faut s'étonner ce n'est donc pas du rôle que joue le mari mais de celui que joue l'amant.

— « Je ne l'ai pas oublié, disait Mme X... de M. A... qui avait failli mourir de son abandon ; seulement je n'ai plus pensé à lui. »

— Là où il y a un mot de trop, il n'y a plus d'esprit.

— Une Parisienne a bien du mal à se décider à être tout à fait laide et il faut qu'elle soit bien maladroite pour y parvenir.

— Il n'y aurait pas grand mal à aimer un peu trop les femmes en général. Le vrai danger, c'est qu'on vient toujours à en préférer une.

— Les femmes méritent tous les éloges et toutes les injures ; on a toujours à la fois tort et raison contre elles.

— Il y a des arbres dont les feuilles tremblent et frémissent à l'approche d'une jeune fille.

— Je ne suis pas faiseuse de corsets, mais je ne crois pas me tromper en disant que le nombre des bossues est infiniment plus grand qu'on ne pense.

— Rien n'est plus coquet qu'une femme laide qui n'a pas sincèrement donné sa démission. Rien n'a, il faut le dire, la coquetterie plus malheureuse. La plupart des femmes laides manquent de goût.

— Il y a des hommes à qui il a suffi pour n'être pas bêtes, de prendre pour femme une femme d'esprit, et dont on ne découvrira la nullité que quand ils seront veufs s'ils font la sottise de ne pas précéder leur femme dans la tombe.

— « Ne dites pas de mal des monstres, me disait une jolie femme qui avait fini par se dégoûter des jolis garçons ; ils ont du bon ; ils sont reconnaissants. Rappelez-vous l'histoire de la Belle et la Bête. Quand on peut appeler son amant Azor sans le fâcher croyez-moi, il ne lui manque rien. »

BOUGEARD

(1815-1880)

Alfred Bougeard, professeur libre, naquit à Paris en 1815. Outre ses maximes [1] il a publié les ouvrages suivants : *Danton* (Bruxelles, 1861, in-8) ; *Les hommes de la Révolution française*, en collaboration avec Aymar-Bression (1841, in-18). Il n'a paru que deux livraisons de cette publication, les auteurs ayant été menacés de poursuites ; *Marat, l'Ami du peuple* (Bruxelles, 2 vol. in-8, 1865), pour lequel l'auteur fut condamné à quatre mois de prison et cent cinquante francs d'amende ; *les Moralistes oubliés* (Hetzel, 1858, in-32) ; *Tout ou rien* (Paris, 1840, in-32) ; *Danton* (Arcis-sur-Aube, 1879, in-8).

— Rien ne se paye plus cher que l'audace de dire tout haut ce que chacun pense tout bas.

— Nous nous connaissons si bien que nous ne haïssons rien plus que les clairvoyants.

— Nous ne louons franchement que ceux qui s'élèvent sans nous dépasser.

— Il faudrait être de si peu de valeur pour n'avoir pas d'ennemis que je ne conseille à personne de s'en vanter.

— Si les vieillards valent mieux, c'est qu'ils peuvent moins.

1. Alfred Bougeard. *Pailles et poutres*. Paris, 1877, in-12.

— Le bonheur rassemble, mais le malheur réunit.

— Un ennemi tient plus de place dans notre tête qu'un ami dans notre cœur.

— Je lis dans chaque épitaphe cette règle de conduite : Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? Faites le mort.

— Le manque de tact a des prétentions à la franchise.

— Le génie crée, le talent reproduit.

— Quand une femme consent à vous quitter, soyez sûr qu'elle sait où aller.

— Demandez à bon nombre de femmes ce que c'est qu'un sot et vous saurez où la plupart placent l'esprit.

BERTHET

(1818-1888)

Né le 1er août 1818, mort en 1888, M. André Berthet estimait que La Rochefoucauld a médit de l'homme et il a prétendu « trouver la réhabilitation du cœur humain dans les calomnies accréditées sur son compte comme simples médisances ». Dans son volume de pensées [1] il n'a eu qu'un souci : « dire la vérité, et si ses maximes l'ont dite en bons termes, c'est que l'amour du vrai leur aura porté bonheur ».

En deux volumes, préfacés par M. Abel Jacquinet intitulés : *Nos faux moralistes* [2] M. Berthet s'est attaché à la réfutation des maximes de La Rochefoucauld.

— Quand on a éprouvé l'envie d'être caressé, on comprend la nécessité d'être aimable.

— L'égalité d'humeur décèle un grand mérite ou l'absence de tout mérite.

— Une fourmi pérorait dans sa fourmilière disant à ses compagnes qui l'écoutaient comme un oracle :

« ... Quand l'homme l'écraserait, la fourmi serait en-

1. André Berthet. *Maximes nouvelles sur de vieux thesmes*, 1 vol., Paris. Quantin, 1880.

Le même auteur a publié chez Hetzel : *Mes lunes, boutades d'un sceptique*, 1 vol. in-18.

2. May et Motteroz, éditeurs.

core plus noble que ce qui la tue, parce qu'elle sait qu'elle meurt, et l'avantage que l'homme a sur elle, l'homme n'en sait rien... »

Orgueilleux petit insecte ! va.

— Soyons indulgents aux grandes actions : elles sont si rarement préméditées.

— Il n'y a pas de définition pour l'amour que l'on a : on ne définit bien que celui qu'on n'a pas.

Un amour défini est un amour fini.

— C'est une preuve de sincère amitié d'accueillir sans réserve un redoublement d'amitié.

— On a vu des gens faire l'amour comme ce bon M. Jourdain faisait de la prose : sans le savoir ; et qui ne le faisaient pas plus mal.

— On se vengera tôt ou tard sur quelqu'un des bassesses que l'on s'impose.

— L'ironie est la bravoure des faibles et la lâcheté des forts.

— Ce qui nous plaît contre toutes les règles est toujours ce qui nous plaît le mieux.

— Il faut encore certaines qualités pour faire un homme léger ; mais, si on en manque totalement, on peut faire un homme grave.

— La vertu qui va flairant scandales et tentations partout où nous ne sentons rien est plus écœurante que le vice.

— Les sottises que l'on fait peuvent quelquefois se réparer : celles que l'on a dites sont irrémédiables.

— Rien ne flatte plus une femme que l'embarras d'un homme d'esprit.

— L'amour qui raisonne est un enfant qui ne vivra pas : il a trop d'esprit.

— Les petites passions sont celles que nous possédons et les grandes celles qui nous possèdent.

AMIEL

(1821-1881)

Fils d'un négociant d'origine française, Henri-Frédéric Amiel[1] naquit à Genève en 1821 et y mourut en 1881. Après de solides études dans sa ville natale, il parcourut l'Italie (1842), visita Paris (1843), séjourna dix mois à Heidelberg, puis quatre ans à Berlin. Peu de mois après son retour à Genève, il obtint au concours une chaire d'esthétique à l'Académie. Il l'échangea en 1854 contre la chaire de philosophie, mais il n'a laissé de traces profondes ni dans l'un ni dans l'autre de ces enseignements. « Les qualités subtiles de sa pensée, dit Edmond Scherer, n'étaient pas faites pour être appréciées par de jeunes auditeurs. »

De son vivant, outre quelques articles ou notices dans la *Bibliothèque Universelle* et dans la *Galerie Suisse* de Eugène Secrétan, il ne publia que divers recueils de poésie : *Grains de mil* (Genève, 1854) ; *Il Penseroso* (1858) ; *La part du rêve* (1863) ; *Les Etrangères* (1876) ; *Charles le Téméraire* (Neuchâtel, 1877) ; *Jour à jour* (Paris, 1880).

Après sa mort, on recueillit dans ses cahiers de notes les éléments du *Journal intime* qui appela l'attention sur cet auteur.

« La situation intellectuelle d'Amiel, a dit Renan, est une des plus particulières de notre temps ; sa vie montre admirablement quelques-unes des maladies qui travaillent notre époque. Avec des aptitudes philosophiques tout à fait émi-

1. *Fragments d'un journal intime*, précédés d'une étude par Edmond Scherer. Genève, Georg et Cie.

nentes, Amiel n'arriva qu'à la tristesse ; avec de vraies qualités littéraires, il ne sut pas donner à ses idées la forme qui s'impose. »

— Le devoir a la vertu de nous faire sentir la réalité du monde positif tout en nous en détachant.

— Pour la conduite de la vie, les habitudes font plus que les maximes, parce que l'habitude est une maxime vivante, devenue instinct et chair. Réformer ses maximes n'est rien, c'est changer le titre du livre. Prendre de nouvelles habitudes, c'est tout, car c'est atteindre la vie dans sa substance. La vie n'est qu'un tissu d'habitudes.

— Vivre, c'est triompher sans cesse, c'est s'affirmer contre la destruction, contre la maladie, contre l'annulation et la dispersion de notre être physique et moral. Vivre, c'est donc vouloir sans relâche ou restaurer quotidiennement sa volonté.

— Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité.

— Nous avons bien de la peine à n'être pas de l'avis de notre amour-propre et à ne pas trouver du goût à qui nous trouve du mérite.

— Faire aisément ce qui est difficile aux autres, voilà le talent ; faire ce qui est impossible au talent, voilà le génie.

— Le génie latent n'est qu'une présomption. Tout ce qui peut être, doit devenir, et ce qui ne devient pas n'était rien.

— Les grands hommes sont les vrais hommes, les hommes réussis. Ils ne sont pas extraordinaires, ils sont

dans l'ordre. Ce sont les autres exemplaires qui ne sont pas ce qu'ils devraient être.

— Avant de donner un conseil, il faut l'avoir fait accepter, ou mieux l'avoir fait désirer.

— Qui rend justice à la gaieté ? les âmes tristes. Celles-ci savent que la gaieté est un élan et une vigueur, que d'ordinaire elle est de la bonté dissimulée et que, fût-elle pure affaire de tempérament et d'humeur, elle est un bienfait.

A. DECOURCELLE

(1821-1892)

Pierre-Adrien Decourcelle naquit à Amiens, en 1821. Il se destinait au barreau. Il l'abandonna bientôt pour le théâtre et, vers 1845, débuta comme auteur dramatique avec une comédie en vers, *Une soirée à la Bastille*, jouée à la Comédie-Française. Dès lors, en collaboration avec Deslandes, Labiche, Barrière, Thiboust et d'Ennery — il avait épousé la nièce de ce dernier — il écrivit un grand nombre de vaudevilles, comédies, drames et livrets d'opéra comique, dans lesquels il dépensa beaucoup d'ingéniosité, de réel talent et de finesse d'esprit. Citons :

Don Gusman (1846) *; Les Portraits* (1848) ;*Le Bal du prisonnier* (1849) *; Diviser pour régner* (1850) ; *Un monsieur qui suit les femmes* (1850) ; *Jenny l'ouvrière* (1850) ; *Tambour battant* (1853) ; *La bête au bon dieu* (1854) ; *Je dîne chez ma mère* (1855) ; *Fais ce que dois* (1856) ; *Les mariages d'aujourd'hui* (1861) ; etc., etc.

Sous le pseudonyme du Dr Grégoire il collabora au *Figaro* et écrivit deux exquis volumes d'aphorismes [1] où il s'affirma un penseur fort spirituel, et non dépourvu de profondeur [2]. Chevalier de la légion d'honneur en 1855, il mourut à Etretat, le 6 août 1892.

1. Le Dr Grégoire définit ainsi l'Aphorisme : Un rébus renversé où c'est le *mot* qui précède et l'*Enigme* qui suit.

Lecteur, pars de là !

2. A. Decourcelle. *Les formules du Dr. Grégoire. Dictionnaire du Figaro*. Paris, J. Hetzel, 1868.

Dr Grégoire. *Turlutaines*. Dictionnaire humoristique, satirique et anti-naturaliste.

Nous tenons à adresser ici à M. Pierre Decourcelle, ancien président de la Société des âuteurs dramatiques, l'hommage de notre profonde reconnaissance pour la bonne grâce émue avec laquelle il nous autorisa à publier ces extraits de l'œuvre de son père.

— Viol : Une marquise de la Régence avait été violée par son cocher : — « Sortez, lui dit-elle, et tâchez que ça ne se renouvelle pas. »

— Accoutrement : manière de désigner la manière dont s'habillent... les autres.

— Acheter : se dit d'un meuble, d'un immeuble ; et aussi de la conscience et de l'amour.

— Adolescent : se méfier : il tourne à l'homme.

— Affront : un des plus grands affronts, que l'on puisse faire à beaucoup de femmes, c'est de les respecter.

— Amphytrion : un fastueux qui gave les richards de truffes et de foies gras, et qui, souvent, ne donnerait pas un morceau de pain à un pauvre.

— Anerie : il est probable que les ânes disent : « Hommerie » pour rendre la même idée.

— Ange : la femme qu'on rêve.
Démon : la femme qu'on a.

— Argent : il n'est qu'une seule chose que l'homme lui préfère : l'or.

— La Saint Barthélemy : Eh ! Eh ! une boucherie, une charcuterie de Zola... c'est à considérer.

— Amour : le plaisir qui fatigue le plus et dont on se lasse le moins.

— Bibliothèque : trop de *volumes* et pas assez de *livres !*

— Bonté : une folie douce mais peu contagieuse et dont on se guérit avec le temps.

— Chef-d'œuvre : un enfant qu'on ne baptise jamais qu'après la mort de son père.

— Dévotion : les invalides de la galanterie.

— Embuscade : un coup de maître quand on en est l'auteur, un guet-apens quand on en est la victime.

— Fatuité : l'orgueil de son mérite ou l'ignorance de sa sottise.

— Goût : une chose dont il est bien certain qu'on ne peut « disputer » avec les gens qui n'en ont pas.

— Héroïsme : sujet de pendule.

— Inattendu : tout ce qui nous arrive.

— Justice : une parente éloignée... très éloignée de l'Equité.

— La liberté : pour nous c'est « le droit de pouvoir faire » tout ce qui est défendu par la loi.

— Maniaque : un mortel privilégié qui n'a qu'une seule folie.

— Nom : un beau nom, c'est comme la fortune. C'est souvent plus difficile à conserver qu'à conquérir.

— Obliger : encourir la reconnaissance de quelqu'un.

— Pardon : absolution si gracieuse d'une faute que nous n'avons plus qu'à y retomber.

— Raccommodement : les étapes de la séparation.

GUSTAVE FLAUBERT [1]

(1821-1880)

Flaubert naquit à Rouen en 1821 et mourut à Croisset en 1880. A part quelques déplacements en Orient et sur la côte méditerranéenne, sa vie extérieure fut vide de gros événements. Il n'en fut point de même de sa vie intérieure dont les volumes de sa *Correspondance*, publiée après sa mort, montrent toutes les angoisses, l'intensité et les nombreux mouvements.

Parurent de son vivant : *Madame Bovary* (1857) ; *Salammbo* (1862) ; l'*Education sentimentale* (1869) ; *La Tentation de Saint Antoine* (1874) ; *Trois contes* (1877). Après sa mort, *Par les champs et par les grèves* (1885) ; et *Bouvard et Pécuchet*, inachevé (1881).

— ..... Ce je ne sais quoi de borné et d'exaspérant qui fait le fond du caractère féminin.

— Les hommes qui aiment beaucoup la femme ne peuvent pas aimer la justice.

— Celui qui ne dit pas de mal des femmes ne les aime point puisque la manière la plus profonde de sentir quelque chose est d'en souffrir.

— « Il a une femme et des enfants ! » Honorable excuse à toutes les turpitudes.

1. Gustave Flaubert. *Inédits* publiés par Louis Bertrand dans son *Gustave Flaubert*, au *Mercure, de France*. Paris, 1912.

— A mesure que la prostitution des femmes diminue (se modifie ou se cache) celle des hommes s'étend. Le corps peut être moins vénal soit! Mais l'esprit arrive à une banalité, à une promiscuité sans exemple.

— Arrivés à la cinquantaine, les gens d'esprit font sérieusement ce qui les aurait fait pouffer de rire à vingt-cinq ans.

— Ne plus aimer Paris, signe de décadence. Ne pouvoir s'en passer, marque de bêtise.

— Les savants se décernent le titre d'écrivains aussi facilement que les poétes s'attribuent celui de penseurs.

— Il y a dans toute indignation une faute de jugement, une envie sourde et une vertu.

— Qu'est-ce que la gloire ? Faire dire beaucoup de bêtises sur son compte.

— Si tu veux des perles, jette-toi à la mer!

— Une sottise ou une infamie en se renforçant d'une autre, peut devenir respectable. Collez la peau d'un âne sur un pot de chambre et vous faites un tambour.

— L'idée du suicide est la plus consolante de toutes. Comme rien ne peut plus vous atteindre une fois mort à chaque douleur nouvelle qui vous saisit, on a par devers soi cette pensée : « Oui, mais quand je voudrai, cela ne sera plus. » Ainsi la vie se passe, lentement.

RONDELET

(1823-1893)

François Antoine Rondelet, né en 1823, élève à l'Ecole Normale supérieure, agrégé et docteur (1847), professa d'abord à Rennes, puis à la Faculté de Clermont-Ferrand. Il fit à Paris des conférences de morale populaire et d'économie politique. Publiant en 1881, ses pensées[1], il déclarait dans la préface : « Le petit volume qu'on présente ici au « public ne renferme pas moins de quarante années de ré- « flexions. »

Rondelet, qui est mort à Versailles en 1893, écrivit un grand nombre d'autres œuvres, parmi lesquelles : *Mme de Récamier* (1851) ; *Du spiritualisme en économie politique* (1859) ; *Mémoires d'Antoine* (1855) ; *Mémoires d'un homme du monde* (1861) ; *Conseils aux parents sur l'éducation de leurs enfants* (1861) ; *Morale de la richesse* (1863) ; *Du découragement. Réflexions sur le temps présent* (1871) ; *Art d'écrire*(1878) ; *Art de plaire* (1879) ; *La vie dans le mariage* (1884), etc.

— Ce qui rend la naïveté si gracieuse, c'est qu'elle n'est pas faite pour durer.

— Nous ne savons véritablement rien dès que nous ne sommes pas capables de reproduire et d'expliquer de vive voix ce que nous croyons savoir.

1. *Réflexions de littérature, de philosophie, de morale et de religion* par Antoine Rondelet, in-8. Paris, Louis Vivet, 1881.

— Nous portons en nous-mêmes un idéal auprès duquel languit notre plume aussi bien que notre conduite.

— Beaucoup de prétendus orateurs ne voient pas qu'au lieu de préparer leur discours, ils n'ont fait que le rêver.

— Beaucoup de gens suppléent à la critique par l'indifférence et par l'ennui.

— Il est bien plus facile d'avoir des égards pour les personnes que pour les écrits.

— Le véritable écrivain ne met pas tout dans son livre et son œuvre la plus essentielle s'accomplit dans l'âme même des auditeurs.

— L'esprit éprouve une répulsion instinctive pour toute idée qu'il serait incapable de découvrir.

— Il semble aux esprits prévenus que les idées gagnent en certitude tout ce qu'ils leur accordent de sympathie.

— Il ne faut jamais céder par lassitude à l'importunité ce qu'on refuserait par raison à la prière.

— On est plus tenté de pardonner dans la mesure où l'on a plus complètement raison.

— Il n'y a que deux partis entre lesquels il faut choisir dans la vie : se vendre ou se donner.

— Il y a des succès qui sont des consécrations et d'autres des bonnes fortunes.

— Rien n'est plus commun en ce monde que de se rendre insupportable par ses qualités.

EUGÈNE CORDIER

(1824-1870)

Eugène Cordier, né en 1824, faisait ses études à l'Ecole polytechnique quand elle fut licenciée. Outre ses *Pensées* [1], il a laissé de nombreuses études sur les Pyrénées (vieilles coutumes, traditions locales, habitudes juridiques). Il est mort en février 1870.

— L'homme qui n'a point aimé, je ne sais comment il est fait. Mais une femme qui n'aime jamais, il peut y en avoir plusieurs raisons, je ne les cherche point : il me suffit qu'elle n'ait point aimé. Elle ignore mille choses qui paraissent simples. Elle en parle ; cependant, elle les ignore. Cela est irréparable.

— Celui qui se plaint d'être triste ne l'est pas infiniment. Qui a poussé le désespoir jusqu'aux dernières limites sait qu'alors il est muet.

— Tout homme qui est en santé touche à la maladie. Tout homme qui est malade touche à la mort. Que dis-je ? Ils touchent indistinctement à la mort. Cesse de t'apitoyer, avec une malignité secrète, sur celui qui est

1. Eugène Cordier. *Le livre d'Ulrich*. Paris, Michel Lévy, 1851. Dédié à M. le Dr Gruby.

Nous devons la communication de cet ouvrage à l'obligeance de Mlle Louise Read, nièce par sa mère d'Eug. Cordier.

malade : je t'en avertis, il peut guérir tandis que tu ne seras plus.

— La pensée nous étend, nous grandit ; elle grandit notre petit être. Elle nous transporte. O la meilleure de toutes les voluptés !

— Dans un siècle où l'analyse fut poussée si loin, où fut soulevé le voile de toutes choses, il n'y a plus rien de poétique que les regrets. Mais une âme ferme ne s'arrête point à des regrets.

— Consultez un homme qui n'est que savant ; il sait un million plus de choses qu'il ne vous en faut ; il ne sait pas celles qu'il vous faut.

— Je suis quelquefois si ravi de la grandeur d'une pensée et des pays étendus qu'elle me découvre et que je vais explorer qu'alors je crains de mourir car je n'irais pas plus loin. Je dis à la mort : Attends, laisse-moi achever ma pensée.

— L'âme d'un adolescent est d'abord flexible et douce comme celle d'une femme ; puis, elle change de sexe.

NUMA BOUDET

(1827-1897)

Numa Boudet naquit le 28 janvier 1827 et mourut le 1er avril 1897 dans la même maison, sise à Castelsagrat (Tarn-et-Garonne). M. Joseph Serre, qui a consacré à ce « penseur inconnu [1] » une belle et vibrante étude, et a publié, avec le concours de Mme Hello et de M. Pierre Jay, quelques-unes de ses pensées, reproduit dans son ouvrage une notice nécrologique que consacra à Numa Boudet, au lendemain de sa mort, l'abbé Bayronnat. En voici un extrait :

« Tout jeune encore, M. Numa Boudet fit paraître un volume de poésies intitulé : *Adolescence* qui fut honoré d'une lettre très élogieuse de Lamartine et, en même temps, il écrivait sur les sujets les plus divers des pensées détachées qu'il se proposait plus tard de compléter et de coordonner. Il entretint des relations amicales avec Ernest Hello qui l'avait en très haute estime comme penseur ; avec M. Lasserre, l'auteur de *Notre-Dame de Lourdes ;* avec M. l'abbé Perreyve dont la mort prématurée l'agita vivement. Parmi les lettres de Lacordaire à des jeunes gens, il en est qui lui sont adressées et dans ses papiers intimes on trouvera sans doute de précieux autographes. Réduit à l'immobilité par des douleurs continuelles, il a travaillé jusqu'à la fin de ses jours avec une sérénité parfaite, une constance admirable, et il laisse en mourant de nombreux manuscrits que des amis dévoués publieront peut-être quand le moment sera venu. »

M. Joseph Serre fut un de ces amis et la belle étude

1. Joseph Serre. *Un penseur inconnu. Numa Boudet. Sa vie et ses Pensées.* Paris, librairie académique Perrin et Cie, 1858.

qu'il a consacrée à Numa Boudet sauve de l'oubli ce maximiste.

— Le blasphème est ce qu'il y a de plus savoureux dans la volupté : il remplace l'espérance perdue.

— On se livre à des espérances petites pour se détourner de la grande.

— L'idolâtrie est un signe de médiocrité dans l'amour.

— Une émotion de joie haute et vraie devient sérieuse ; elle donne à l'âme ébranlée l'attitude, le vêtement, le sentiment de la douleur.

— Toute erreur n'est qu'une affirmation insuffisante.

— Le fond des choses est solennel et triste : solennel, sans doute, parce qu'il contient la joie ; triste, parce qu'il la cache.

— On n'exerce bien et pleinement un droit que lorsqu'on l'exerce par devoir.

— Toutes les âmes fortes, les âmes nobles, les âmes de dévouement, les âmes capables de grandes choses et dignes du premier rang, comprennent, acceptent et subissent sans trop de peine la subordination.

— Il y a une manière grande de s'occuper des petites choses.

— Trois choses ont besoin d'être excessives pour être suffisantes : la piété, la propreté et la probité.

— Rien n'est grand que ce qui nous mène à compatir et à pleurer notre grandeur perdue.

MADAME DE KNORR

(1827-1908)

La baronne Joséphine de Knorr, chanoinesse honoraire du chapitre de Brünn, est née en 1827 et mourut dans son château de Gresten (Basse-Autriche), en 1908. Mlle Louise Read qui préfaça la première édition de ses *Pensées* [1], écrit que Mme de Knorr était « devenue presque Française par ses « longs séjours à Paris et son amour pour la France ». Mlle Read la connut chez Mme Ackermann qui disait de Mme de Knorr : « C'est la meilleure âme qui soit au monde. »

— Telle est la vertu de l'eau que la plus sale lave encore quelque chose.

— Ce qui manque au monde c'est la charité ; mais il y a plus d'amour qu'il n'en faut.

— Quelle crédulité chez les menteurs ! Ils croient qu'on les croira.

— C'est encore quelque chose, l'âpre joie des larmes.

— Il y a une préséance fâcheuse, c'est celle que donne l'âge.

— L'initiative de la jeunesse vaut l'expérience des vieillards.

1. Baronne de Knorr, *Pensées du soir*. Paris, Lemerre, 3e édition, 1908, petit in-12.

— Méfiez-vous toujours de l'expérience d'autrui.

— Pour arriver, il faut être bien avec tout le monde, mais éviter les amitiés particulières.

— Les promesses sont ce qui fait le plus de dupes.

— Faire éclater la joie d'une bonne conscience, c'est la perdre.

— Il y a des êtres que tout le monde aime et qui n'ont cependant jamais été aimés.

— D'aucuns s'imaginent avoir rayé leur passé, mais les autres ne voient que la rature.

— Souvent, on se fait mieux comprendre en parlant moins.

— Une femme sans beauté est comme un guerrier sans armes.

— Si les femmes meurent jeunes, on les oublie ; si elles parviennent à la vieillesse, on les délaisse.

— Quand l'amitié et l'affection s'en vont, il est toujours bien de les remplacer par la politesse.

— Même entre amis, pour se supporter toujours, il faut la pitié.

— Les pensées qui nous plaisent le mieux, ce ne sont pas les plus profondes en elles-mêmes, ce sont celles auxquelles notre expérience donne raison.

TAINE[1]

(1828-1893)

Hippolyte-Adolphe Taine naquit à Vouziers (Ardennes), le 21 avril 1828. Après de brillantes études au collège Bourbon, il fut admis à l'Ecole Normale supérieure, en tête de sa promotion (1848). Docteur ès-lettres en 1853, il renonça très vite à la carrière universitaire, et, dans son *Essai sur Tite-Live* (1854), comme dans son étude sur les *Philosophes français du XIX*e *siècle* (1856), il se montra l'adversaire des doctrines de l'Université. En 1863, Taine fut nommé examinateur à l'Ecole militaire de Saint-Cyr ; en 1864, professeur d'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-Arts. Membre de l'Académie française, le 14 novembre 1878, en remplacement de M. de Loménie, il mourut à Paris, le 5 mars 1893.

Œuvres : *Voyage aux Pyrénées* (1855) ; *Essais de critique et d'histoire* (1857) ; *La Fontaine et ses Fables* (1860) ; *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol.) ; *Idéalisme anglais* (1864) ; *les Ecrivains anglais contemporains* (1865) ; *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1865) ; *Philosophie de l'art* (1865) ; *Philosophie de l'art en Italie* (1866, in-18) ; *Voyage en Italie* (1866, 2 vol.) ; l'*Idéal dans l'art* (1867) ; *De l'intelligence* (1870, 2 vol.) ; *Notes sur l'Angleterre* (1872), et enfin son œuvre capitale : *Origines de la France contemporaine* (1876-1890).

— L'honnête homme à Paris ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde

1. *Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Fréd. Thomas Graindorge.* Paris, Hachette, 1869, pet. in-8 et in-18.

cent fois par jour. On n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment une femme du monde.

— Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver dans une pomme.

— On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent.

— Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir.

— Vous avez les ongles roses ; ce n'est pas une raison pour vous gratter publiquement le bout du nez.

— Quatre sortes de personnes dans le monde : les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles.

Les plus heureux sont les imbéciles.

— Une idée dans un homme ressemble à ce pieu de fer que les sculpteurs mettent dans leurs statues : elle l'empale et le soutient.

— La folie n'est pas un empire distinct et séparé ; notre vie ordinaire y confine et nous y entrons tous par quelque portion de nous-même. Il ne s'agit pas de la fuir, mais seulement de n'y tomber qu'à demi.

— Aucune créature humaine n'est comprise par aucune créature humaine. Tout au plus par habitude, patience intérêt, amitié, elles s'acceptent ou se tolèrent.

— Pour avoir une idée de l'honneur et de la vie, il faut être allé soi-même jusqu'au bord du suicide, ou jusqu'au seuil de la folie, au moins une fois.

— Proverbe de paysans : un père peut nourrir douze enfants, et douze enfants ne peuvent pas nourrir un père.

— L'enfant mène la femme, qui mène l'homme, qui mène les affaires.

COMTESSE DIANE

(1829-1899)

Diane de Suin, fille du vice-amiral de Suin, naquit à Cherbourg, en 1829. Elle épousa un ingénieur de la marine, le comte Alfred de Beausacq, et se sépara de lui au bout de peu d'années. Elle collaborait depuis quelque temps au *Correspondant* lorsque la publication du recueil intitulé *Maximes de la vie* (1883)[1] la rendit tout à coup célèbre.

Elle mourut à Paris, en 1899. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, elle a laissé *les Glanes de la vie* (1898) et un recueil de réponses faites par des écrivains qui fréquentaient son salon au jeu des petits papiers : *Le livre d'or de la comtesse Diane* (1888). M. G. Rebière[2] a écrit sa biographie.

M. Jules Lemaître, dans la deuxième série des *Contemporains*[3], a consacré à la Comtesse Diane une éblouissante étude, et, à propos des *Maximes de la vie*, s'est livré à une critique générale du genre des maximes, prétendant que c'est « un genre épuisé et un genre futile ».

— On dit qu'on voudrait mourir ; oui, on le voudrait... mais on ne le veut pas.

1. Comtesse Diane. *Maximes de la vie*, Préface par Sully-Prudhomme, 1 vol. in-22, Paris, Ollendorf, 1883. Avec cette épigraphe :

J'aurais demandé à naître femme, s'il m'avait été donné de choisir ; j'entends rester femme s'il m'est donné de penser et d'écrire.

COMTESSE DIANE.

2. M. Rebière. *La Comtesse Diane*.

3. Jules Lemaître. *Les contemporains*, Etudes et portraits, deuxième série, Paris, 1907. (L'étude sur la comtesse Diane est de 1885.)

— L'intelligence sert à tout, surtout à mettre en œuvre la bonté ; les sots veulent être bons, mais ne savent pas.

— Je ne crains pas Dieu, s'il sait tout.

— La calomnie est comme la fausse monnaie ; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise, la font circuler sans scrupule.

— Tout être aimé qui n'est pas heureux paraît ingrat.

— Celui qui arrange un mariage sacrifie d'ordinaire une de ses connaissances à une de ses amies.

— On est tenté de croire qu'on fait bien dès qu'on se sacrifie. Comme l'évidence, l'abnégation a son aveuglement.

— La vraie séparation est celle qui ne fait pas souffrir.

— Ce qu'on dit à l'être à qui on dit tout n'est pas la moitié de ce qu'on lui cache.

— Quand on aime, on se sent moins d'esprit ; quand on est aimé, on en a davantage.

— Pour bien donner comme pour bien recevoir, il n'y a qu'à laisser voir son bonheur.

— Il faut qu'un homme soit bien aimable pour qu'on lui pardonne de n'être pas celui qu'on attendait.

— La plus efficace des consolations est d'avoir à consoler.

— Les belles dents rendent gaie.

— La charité du pauvre, c'est de vouloir du bien au riche.

— L'indulgence qui excuse le mal est moins rare que la bienveillance qui ne la suppose même pas ; parce qu'on se fait moins d'honneur en ne soupçonnant rien qu'en pardonnant tout.

— La morale nous défend de céder à la tentation et ne nous console pas toujours d'y avoir résisté.

ABBÉ JOSEPH ROUX

(1834-1905)

L'abbé Joseph Roux naquit à Tulle, en 1834, d'une humble et nombreuse famille. A peine sorti du séminaire de Brive, il se consacre à l'enseignement : mais l'état de sa santé l'oblige à y renoncer. Il obtient alors la vicairie de Varetz, berceau du grand-maître Pierre d'Aubusson, qu'il échangea contre la cure de Saint-Sylvain, où il resta douze ans. En 1865, il publia des *Hymnes et poèmes en l'honneur de la Vierge Marie*, puis il écrivit sa *Chanson limousine* en vingt-quatre petites épopées, qui ne parut qu'en 1888, après que le premier recueil de ses *Pensées* [1] l'eut rendu célèbre. On possède encore de lui les *Etudes* et les *Poésies*, recueil franco-limousin. En 1876, l'abbé Roux avait été nommé à la cure de Saint-Hilaire-le-Peyrou, puis il fut appelé à Tulle, en qualité de chanoine prébendé de la cathédrale. Il y mourut en 1905.

Le premier recueil de *Pensées* de l'abbé Roux, présenté au public par Paul Mariéton, fut fort bien accueilli et couronné par l'Académie française.

— Maximiste, pessimiste.

— Deux sortes d'écrivains ont du génie : ceux qui pensent et ceux qui font penser.

1. *Pensées*. Introduction par Paul Mariéton. Paris, Lemerre, 1885, in-8. *Nouvelles Pensées*. Préface de l'auteur. Paris, Lemerre, 1887, in-16.

— Les délicats subissent mieux une sotte critique qu'une sotte louange.

— La littérature était jadis un art, et la finance un métier ; aujourd'hui, c'est l'inverse.

— Le héros émerveille, mais l'homme intéresse.

— Notre expérience se compose plutôt d'illusions perdues que de sagesse acquise.

— Nous nous corrigeons moins de nos défauts que de nos qualités.

— Le méchant a deux façons de nuire, en faisant le mal et en faisant le bien.

— Combien ne pêchent point, par « inappétit » ou par « inoccasion ! »

— La sottise que nous aurions faite est celle que nous pardonnons le moins à autrui.

— Malheureux, l'on doute de tout, heureux, l'on ne doute de rien.

— On a jeune des larmes sans chagrin, vieux, des chagrins sans larmes.

— La vie se passe à désirer ce qu'on a pas, à regretter ce qu'on n'a plus.

— Le paysan se prive moins de jouir qu'il ne jouit de se priver.

— Aimer, c'est choisir.

— Les vérités, à moins qu'on ne les arrose de sang ne prennent point racine.

— Un coup sec et qui fait balle, telle doit être une pensée.

— La gloire n'est bien souvent qu'un bruit qui commence on ne sait comment et persévère on ne sait pourquoi.

— Qui aime moins n'aime plus.

JEAN DOLENT

(1835-1909)

Charles-Antoine Fournier (Jean Dolent) naquit à Paris le 7 juin 1835. Il y mourut le 31 août 1909. Né d'une famille de commerçants, il fit de modestes études. Petit apprenti, il suivait les cours de dessin d'une école du soir où, dit-on, Delacroix venait, de temps à autre, corriger les dessins. Chargé du contentieux d'une grosse maison commerciale, il consacra tout le temps que lui laissaient les exigences de la vie pratique à la littérature et à l'art.

Ses principales œuvres sont : *Une volée de merles* (1862) ; *Avant le déluge* (1872) ; *Petit manuel d'art à l'usage des ignorants* (1873) ; *Le livre d'art des femmes* (1877) ; *Amoureux d'art* (1888) ; *Monstres* (1896) ; *Maître de sa joie* et le *Cyclone ;* le *Roman de la chair* (1866) et l'*Insoumis.*

Mme Aurel a consacré à Jean Dolent deux intéressantes études intitulées l'une : *Jean Dolent* (1910) et l'autre *Jean Dolent et la femme* (1911). « Une musicienne, retenue par la cadence harmonieuse des mots », Hélo a fait un choix des pensées de Jean Dolent [1] et les publia en 1900. C'est de cet opuscule très rare et dont nous devons la communication à l'obligeance de Mme Aurel, dévote admiratrice de Jean Dolent, que sont extraites ces maximes.

— J'ai changé bien des fois de certitude.

— L'art est fait de liberté et la femme est asservie ; l'art est fait de sincérité et mentir est un art féminin.

1. Hélo. Jean Dolent. *Façons d'exprimer,* éditées à Paris, *En la maison des poètes,* 1900.

— Les silencieux, certains d'entre eux, donnent un regret et attirent sur eux un intérêt ; on croit à des vérités détenues.

— Il n'y a pas de synonyme.

— Nos vertus sont des lassitudes.

— Ce qui est précieux en nous étant mystérieux, le portrait qui nous ressemble ne nous ressemble pas.

— Je me console de ne rien faire par un travail incessant.

— Le désespoir est la douleur des faibles.

— Le bonheur, c'est du plaisir à deux.

— La beauté, c'est peut-être une certaine laideur qui nous va.

— L'amour est la servitude réhabilitée.

— Une vraie femme ne pèse pas au bras.

— Les personnes rassurées sont bien inquiétantes.

— On se sépare aujourd'hui, demain. Tous les baisers sont des baisers d'adieu.

— Je ris pour démolir.

— Il n'y a pas d'artiste varié. Un artiste n'est pas un bouquet, c'est une fleur.

— Les maîtres, oui, ils sont là, mais si vous en restez à eux, mais si vous courez derrière, vous ne verrez que leur dos.

— Une douce chose serait d'écrire un livre pour une pauvre femme ignorante lisant tout bas, remuant les lèvres et touchant les mots du doigt.

— La vérité toute nue ce n'est pas la vérité toute.

— La pudeur est une vertu esthétique.

— L'œuvre basse m'injurie, me calomnie et je me survis dans l'œuvre belle. Si je ne suis pas le peintre, je puis être le modèle, car l'œuvre est faite de traits épars et nous avons tous fourni.

— Ne cherchez pas tant la forme de la prière, jetez-vous à genoux !

— Toutes les communions se rejoignent.

— Ce qu'il faut chercher : réalités ayant la magie du rêve.

— Les forts, ceux qui sont ivres sans avoir bu.

— Le style c'est l'état innocent de l'esprit, d'une innocence conquise.

— Ce que femme veut, Dieu le souffre.

— J'ai perdu beaucoup de temps, je ne sais pas exacement lequel.

— J'écris non pour enseigner, pour m'instruire.

— Le livre que j'écris m'inquiète, le livre que j'écriai me rassure.

— On ne lave que les mains propres.

— Hélas ! comment le taire ? Toutes les défaites sont égitimes.

— Dire les choses. En second : la gloire.

— Quand on est mort, c'est tous les jours dimanche.

— Mieux vaut ruer que braire.

— Mon orgueil est simulé, mais ma modestie est inte.

— Je ne désespère pas de moi, je peux me révéler par mon épitaphe.

— Une raison de se hâter de dire ce que l'on veut dire c'est que peu de personnes atteignent l'âge de cent ans.

— Il n'y a plus qu'à se tenir droit, plus droit, trop droit !

— Qui se concède l'éternité me refuse la minute.

— Vivre sans bruit console de vivre sans gloire.

— L'art, c'est la femme que l'on désire ; la vie, c'est la femme qu'on a.

HENRY BECQUE

(1837-1899)

Becque (Henry-François), né en 1837, débuta en 1867, par un livret d'opéra : *Sardanapale*. L'année suivante, il donna au Vaudeville *l'Enfant prodigue* ; en 1870, *Michel Pauper*, à la Porte-Saint Martin ; en 1871, *l'Enlèvement*, au Vaudeville, cette dernière pièce sans succès. En 1878 et 1888, Becque donne *la Navette*, *les Honnêtes femmes*, pièces en un acte qui réussissent et, en 1882, au Théâtre Français, *les Corbeaux*, un chef-d'œuvre. En 1885, enfin c'est *la Parisienne*. Talent clair, vigoureux et amer, Becque est certainement un des meilleurs hommes de théâtre dont puisse s'enorgueillir la France.

— Quand tu ouvres ta porte, c'est un ennemi qui entre.

— Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.

— Vivent les honnêtes gens ! Ils sont encore moins canailles que les autres.

— La Femme et l'Homme vont ensemble comme la chaîne et le boulet.

— Il faut peut-être entendre par démocratie les vices de quelques-uns mis à la portée du plus grand nombre.

— Les femmes rentrent volontiers dans leur ménage aux approches de la quarantaine : c'est l'âge où les hommes en sortent.

— Le déluge n'a pas réussi : il est resté un homme !

— L'honneur n'a plus que des professionnels.

— Le malheur de l'égalité, c'est que nous ne la voulons qu'avec nos supérieurs.

— Personne n'a jamais compris personne. On n'a pas le temps d'observer les autres, on n'a pas le temps de les entendre, on n'a que le temps de les blâmer.

— La moitié de ce que nous écrivons est nuisible, l'autre moitié est inutile.

— La décision est souvent l'art d'être cruel à temps.

— Nous promettons avec nos espérances et nous tenons avec nos déboires.

— En vieillissant on s'aperçoit que la vengeance est encore la forme la plus sûre de la justice.

— Les réconciliations ont un intérêt tout spécial et qu'il faut savoir apprécier. Ce sont des rechutes légères, dont on revient complètement guéri.

— Les grandes fortunes sont faites d'infamies ; les petites, de saletés.

— Nous ne trouvons guère que deux plaisirs dans notre intérieur, celui d'en sortir et celui d'y rentrer.

— L'homme vraiment bien élevé vit chez sa maîtresse et meurt chez sa femme.

— On admire le talent, le courage, la bonté, les grands devoirs et les grandes épreuves ; on n'a de considération que pour l'argent.

— La patrie ne serait-elle que le cabaret où on la chante, il faudrait encore la regretter.

HENRY MARET

(1837-1917)

Henry Maret, né à Sancerre le 4 mars 1837, homme politique, député, journaliste de grand talent, outre ses maximes [1], a publié :

La Loi du monde parisien ; Justice ; La liberté d'enseignement ; Le carnet d'un sauvage ; *le Banc de la Reine.*

Henry Maret est mort à Paris le 7 janvier 1917.

— Il y a des vérités tellement éclatantes qu'il est impossible de les faire pénétrer dans les cerveaux.

— C'est le propre des pensées profondes de vous apparaître tellement naïves que vous croyez les avoir eues vous-même.

— Toutes les pensées et maximes qui ont quelque valeur sont fortement pessimistes. Quand on étudie ses semblables et soi-même avec quelque sincérité, on en rapporte rarement des observations avantageuses.

— On ne peut pas être neutre, le silence est une opinion.

1. Henry Maret. *Pensées et Opinions*. Paris. Ernest Flammarion (sans date). Préface de Germain Claude, avec cette épigraphe de Baudelaire : « N'est-il pas utile que, de temps à autre, le poète, le philosophe prennent un peu le bonheur égoïste aux cheveux et lui disent en lui secouant le mufle dans le sang et l'ordure : « Vois ton œuvre ! »

— Parce qu'une chose est bête, cela n'empêche pas qu'elle soit.

— Les bons prétextes ne manquent jamais aux mauvaises volontés.

— Il n'y a que le génie ou la sottise qui puissent venir à bout de certaines entreprises.

— Lorsqu'on ne sait que répondre, on dit volontiers : ce n'est pas la même chose.

— La grande malice des uns est le plus souvent faite de la stupidité des autres.

— Défiez-vous des personnes bien informées : elles ne disent jamais que des sottises.

— Ce ne sont jamais les plus malheureux qui sont les plus révoltés.

— La pudeur a été inventée par la galanterie.

— L'infatuation est le propre des époques de décadence. C'est quand on n'est plus capable de rien qu'on se croit capable de tout.

— Nous approuvons l'égalité quand elle nous met de pair avec nos supérieurs.

— Un homme inquiet fait toujours quelque sottise.

— Celui qui a subi le mal peut l'oublier, celui qui l'a fait, jamais.

— L'absence de pitié change les criminels en martyrs.

— On s'ennuie parce qu'on s'amuse trop.

— La crainte est la compagne de la méchanceté. Ce sont les méchants qui ont peur.

— Lorsqu'on dit un peu brutalement des choses trop sensées et qu'on proclame à haute voix ce que les autres pensent tout bas, on passe pour fou.

EDMOND THIAUDIÈRE

(1837)

Edmond Thiaudière, littérateur, philosophe humanitaire et publiciste, est né à Gençay (Vienne), le 17 mars 1837. Outre ses pensées et maximes [1], il a publié comme romancier : *Apprentissage de la vie* avec une *dédicace à la mort* (1860) ; *Un prêtre en famille* (1864) ; *La petite-fille du curé* (1880) ; *Le roman d'un bossu* (1881) ; *La maison fatale* (1884) ; *Trois amours singulières* (1888) ; *De l'une à l'autre*, nouvelle édition revue et corrigée de *La petite-fille du curé* (1890) ; — comme poète : *Sauvagerie*, petits poèmes et sonnets (1866) ; *Le désaveu du Christ* (1869) ; *Légendes bouddhiques* (1875) ; *Le Dindon Blanc*, conte (1878) ; — comme publiciste : *La Confédération française*, forme nouvelle de gouvernement (1872) ; *La Dernière bataille*, donnée prophétique de l'année 1909 (1873), présentée comme traduite de l'allemand ; *Voyage de lord Humour au pays des jolis bœufs* (1874) ; *Voyage de lord Humour au pays des rétrogrades* (1876) ; *Une nouvelle fonction de la magistrature* (1882) ; *Un Collo-*

1. Les pensées et maximes d'Edmond Thiaudière, publiées sous le titre général de *Notes d'un pessimiste* comprennent onze volumes ; savoir : *La proie du Néant*, 1 vol. in-16, Paris, Ollendorff, 1886, dédié à ses chiens Mosés et Léa ; et dix autres volumes publiés chez Fischbacher : *La Complainte de l'être*, 1 vol. in-32, avec préface d'Auguste Dietrich (1889) ; *La Décevance du vrai*, 1 vol. in-32, avec préface d'Eugène Ledrain (1893) ; *La soif du juste*, 1 vol. in-32 (1895) ; *L'obsession du divin* (1898) ; *La Fierté du renoncement* (1901) ; *La Haine du vice* (1903) : *La Réponse du Sphinx* (1905); *La Conquête de l'Infini* (1908) ; *La Source du bien* (1910) ; *L'Ecole du Bonisme* (1912). *La prisée de ce monde* (1918).

que de rois sur l'Union européenne (1896), et sous forme scénique, *Monsieur Martin, légitimiste*, comédie en prose qui n'a jamais été représentée.

Ajoutons que M. Thiaudière, comme apôtre de la paix jouissait — avant la guerre —, d'une notoriété européenne dans les milieux dits humanitaires.

— En amitié, comme en amour, combien de tendresses postiches !

— L'homme et la femme se prennent, se déprennent, s'entreprennent, se reprennent et se surprennent, mais ils ne se comprennent pas.

— On ne paie pas trop cher, fût-ce de sa vie, le soulagement de ne plus figurer dans la mêlée humaine.

— Les penseurs ont fourbu la raison à force de la faire trotter et galoper sur le chemin de l'inconnaissable.

— Plus une intelligence est étendue, plus elle souffre de ses limites.

— Les avantages les plus doux à l'âme sont ceux qui nous viennent sans que nous les cherchions.

— La rebellion et la servilité se disputent le cœur humain.

— Il semble que la civilisation s'entende mieux à raffiner le vice qu'à perfectionner la vertu.

— L'horreur d'avoir à mourir suffirait à donner le regret d'être né.

— Vous parlez des bienfaits de la civilisation. Et ses méfaits, qu'en faites-vous ?

— Il n'y a que les drôles et les drôlesses qui peuvent trouver la vie drôle. Et encore ne l'est-elle pas toujours pour eux-mêmes.

— Les petites âmes ont souvent de grandes habiletés, mais elles ne sauraient avoir celle de produire de grandes pensées.

— Lutter pour manger est dur ; pour dominer, ridicule.

— Quelle âme délicate d'homme ou de femme pourra jamais digérer la nature humaine ?

— Tels électeurs, tels élus. Si les seconds sont mauvais, c'est que les premiers sont pires.

— Ne s'attacher en politique à aucun parti. Ils sont tous mauvais.

— La démocratie, tant vantée de nos jours, même par ses naïves victimes, ne se contente pas d'égaler le voyou à l'homme distingué, elle le lui donne pour supérieur.

— C'est proprement parce que le prêtre vit de l'autel que l'autel se meurt du prêtre.

— L'opinion publique n'est qu'une courtisane qui fait payer d'une manière ou de l'autre ses faveurs.

— Le pis est de mourir ; le mieux est d'être mort.

— Même justifié, le bonheur est un privilège.

— Les adieux sont encombrants ; il vaudrait mieux s'en passer.

— Il n'y a déjà plus que des femmes à lire des romans : il n'y aura bientôt plus qu'elles à en écrire.

— On peut affirmer que de sales pensées traversent les esprits les plus propres.

— Pour te débattre avec Dieu, tu n'as qu'a fléchir les genoux et à joindre les mains.

RAOUL DE LA GRASSERIE

(1839)

Né à Rennes en 1839. Magistrat honoraire, membre de la Société de linguistique de Paris, a publié en 1911 *les Ironiques*, volume de maximes.

— Ceux qui comprennent trop veulent moins.

— L'art nuit à la vie, la vie profite à l'art.

— La seule différence entre le touriste et le vagabond c'est que l'un voyage assis et l'autre debout.

— Si l'occasion fait le larron, le larron fait plus souvent encore l'occasion.

— La fierté du prolétaire, c'est l'insolence.

— On peut tout faire, on ne peut pas tout dire.

— L'amour platonique est un plat sans sel.

— Le caractère est la moitié de la destinée.

— On commence par être honteux d'un vice on finit par en être fier.

— L'anthologie choisit le meilleur ; mais elle le coupe et il se fane.

— Le roman qui moralise ne peut le faire sans dépraver.

DANIEL DARC

(1840-1887)

Daniel Darc est le pseudonyme de Mme Régnier, née Marie Serrure, femme du docteur R.-E. Régnier, médecin à Paris. Née en 1840 elle est morte en 1887. On a d'elle, outre ses aphorismes[1] : *Une aventure d'hier*, Paris, 1885, in-12 ; *Canifs et contrats*, Paris, 1885, in-12 ; *La Couleuvre*, Paris, 1882, in-12 ; *Les Folies de Valentine*, Paris, 1880, in-12 ; *Le Péché d'une vierge*, Paris, 1881, in-12 ; *La Princesse Méduse*, Paris, 1879, in-4° ; *Revanche posthume*, Paris, 1878, in-12 ; *les Rieuses*, Paris, 1878, in-8° ; *Voyage autour du bonheur*, *Joyeuse vie*, etc.

— Que de gens croient avoir souffert, parce qu'ils ont fait souffrir !

— Raclez l'épiderme d'un sceptique, presque toujours vous trouverez en dessous, les nerfs endoloris d'un sentimental.

— Ce sont les optimistes révoltés qui font les pires misanthropes.

— Les gens médiocres arrivent à tout, parce qu'ils n'inquiètent personne.

1. *Petit bréviaire du Parisien*, Paris, 1883, in-32 ; *Sagesse de poche*, Paris, 1885, in-32.

— On prend volontiers la laideur pour un brevet de sagesse.

— L'âge qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

— Un mari trahi par sa femme n'a que faire de se venger... L'amant suffira.

— Un père, qui ne se souciait pas de doter sa fille, lui citait cette parole de saint Augustin :

« Se marier est bien, ne pas se marier est mieux ».

— Las, mon père, répliqua la jouvencelle, faisons toujours le bien... fera le mieux qui pourra ! —

— Entre un désir et un regret, presque toujours il y a la place d'une sottise.

PAUL COURTY

(1840-1892)

Paul Courty naquit à Perpignan, le 4 août 1840. D'abord clerc de notaire, il publia, en 1869, un mince recueil de vers, *les Heures sombres*. Entré à la fin de l'Empire à *l'Opinion nationale*, il écrivit ensuite au *Télégraphe*, puis au *Charivari* et au *Journal amusant*. Ses maximes [1], recueillies après sa mort survenue le 12 mars 1892, sont, déclare le préfacier, Edmond Thiaudière, « supérieures à ses poésies. C'est là qu'on peut le mieux juger de la profondeur de son âme et de la vivacité de son esprit ».

— Le sage ne cherche pas à se venger de ses ennemis : il laisse ce soin à la vie.

— Le jeune homme cherche le bonheur dans l'imprévu ; le vieillard, dans l'habitude.

— Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, c'est de penser et de sentir trop juste. Froissé à chaque instant dans sa délicatesse, il ressemble à un imprudent qui se serait hasardé sans souliers dans une foule.

— Il y a des hommes de beaucoup de talent qui manqueront toujours de la mise de fonds préalable des cinq

1. Paul Courty. *Poésies et Pensées,* avec un portrait gravé à l'eau orte par Ch Courty et une préface d'Edmond Thiaudière, Paris, Léopold Cerf, 1894.

ou six premiers admirateurs qu'il faut à Paris pour faire une réputation.

— Le bonheur se sent à peine dans le présent et ne peut se promettre d'avenir. L'homme ne sait bien qu'il a été heureux que lorsqu'il erre sur les ruines de son bonheur écroulé.

— La femme qui est à vendre n'est jamais à acheter.

— Un seul malheur fait oublier mille joies.

— La femme pleure si souvent, et avec une satisfaction de soulagement si évidente qu'on est tenté de se demander s'il n'est pas charitable de lui fournir de temps en temps une occasion de pleurer.

— Entre civilisés, une nuance est un abîme.

— Les grandes passions ne sont rien auprès des grandes manies.

— Quand deux femmes ont passé une heure à dire du mal d'une troisième, elles s'imaginent sérieusement qu'elles sont amies jusqu'à la mort.

— Le commerce d'un homme d'esprit n'éclaire pas plus un sot sur sa sottise que la vue d'une jolie femme ne révèle à une femme laide sa laideur.

A.-S. DALSÈME

(1840-1913)

Dalsème (Achille) journaliste et littérateur, né à Nice en 1840, mort en 1913, publia outre ses aphorismes [1], *Le cirque à pied et à cheval*, in-12, 1888 ; *Les péchés de Thémis*, in-12, 1889 ; *Paris sous les obus* (1882)...

— Il faut n'avoir jamais ouï dire : « Allo ! allo ! » pour prétendre que tout est dit.

— Dès que tout sera dit, tout sera à redire : tout aura été contredit.

— La mort et la vie ont des droits pareils ; elles ne peuvent se passer l'une de l'autre.

— Ayons le regard net, si nous désirons voir la vie telle qu'elle est : elle ne revêt la forme d'une urne lacrymatoire que pour les yeux brouillés de pleurs.

— Cela frise l'abus de confiance, de rabrouer la vie à tort et à travers : Livide pessimisme, où prendrais-tu, sans elle, les armes que tu brandis contre elle !

— Ne naît pas qui voudrait ; j'aurais pu ne pas naître : Avouons que ce détail a dépendu de peu.

1. *Sornettes et rhapsodies* : Cahiers d'un optimiste. Paris, 1913.

— La Création nous fit accueil : Soyons polis à notre tour.

— Tout dans la vie est surprenant, à commencer par les aigres propos qu'on déverse sur elle comme Naples sur saint Janvier quand son miracle rechigne à s'accomplir.

— Tel enfant sourit à la vie jusqu'au jour où elle lui répond par une grimace ; alors, il se renfrogne, incapable de s'aviser qu'il serait plus crâne et plus digne de continuer à sourire bravement.

GUSTAVE LE BON

(1841)

Gustave le Bon est né à Nogent-le-Rotrou, en 1841.

Homo multiplex, ainsi que le qualifie exactement son biographe, M. Edmond Picard [1], il a publié des ouvrages très variés : depuis des relations de voyages et des écrits scientifiques divers jusqu'à des œuvres sociales et cosmogoniques. En voici la nomenclature générale : 1° Voyages, Histoire, Philosophie : *Voyage aux Monts Tatras ; Voyage au Népaul ; L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire* (2 vol.) ; *Les Premières civilisations de l'Orient*, gr. in-4° ; *Les Civilisations de l'Inde*, gr. in-4° ; *Les Monuments de l'Inde*, in-fol. ; *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, in-18 ; *Psychologie des foules*, in-18 ; *Psychologie du socialisme*, in-8° ; *Psychologie de l'éducation*, in-18 ;

2° Recherches expérimentales :

La Fumée du tabac ; La Vie, traité de physiologie humaine ; Recherches expérimentales sur l'asphyxie, etc. etc. ; *L'Evolution de la matière ; L'évolution des forces ;*

3° De nombreux mémoires de physique, publiés dans la *Revue scientifique*, sur l'évolution de la matière.

M. Gustave le Bon, est, en outre, le fondateur et le directeur de *la Bibliothèque de Philosophie scientifique*, et il publie régulièrement des maximes dans le *Figaro* sous ce titre : *Aphorismes du temps présent*. M. Gustave le Bon a publié déjà deux recueils de ces maximes, édités chez Flam-

1. *Gustave le Bon et son œuvre,* par Edmond Picard. Paris. *Mercure de France,* 1909.

marion, l'une sous le titre : *Aphorismes du temps présent* (1913) et l'autre, sous le titre : *Hier et Demain*, *Pensées brèves* (1918).

— Les variations possibles de la sensibilité n'étant pas très étendues, les bornes du plaisir et de la douleur sont bientôt atteintes.

— Les grands manieurs d'hommes furent toujours des créateurs de désirs. Les réformateurs ne font que substituer un désir à un autre désir.

— La véritable durée de la vie ne dépend pas du nombre des jours, mais de la diversité des sensations accumulées pendant ces jours.

— Les mots et les formules beaucoup plus que la raison créent la majorité de nos opinions.

— Les mots et les formules, puissants évocateurs d'images, n'ont qu'une vie éphémère. Ils finissent par s'user et perdent alors la faculté d'émouvoir.

— Les idées vieillissent plus vite que les mots.

— Certaines formules semblent posséder un pouvoir magique redoutable. Des milliers d'hommes se firent tuer pour des paroles qu'ils n'ont jamais comprises et le plus souvent dépourvues de sens rationnel.

— Synthèse des acquisitions de toute l'existence ancestrale, la patrie est un idéal dont le culte a toujours constitué le plus puissant des ciments sociaux.

— L'homme, confiné par la nature dans l'éphémère, rêve d'éternité. En élevant des temples et des statues, il se donne l'illusion de créer des choses qu'on ne verra pas périr.

— L'artiste est médiocre quand il raisonne au lieu de sentir.

— Le véritable artiste crée en copiant.

— Une grande œuvre artistique est toujours inconsciente. Consciente, elle deviendrait plus personnelle et traduirait moins fidèlement le sentiment et les idées d'une époque.

LUCIEN ARRÉAT

(1841)

Lucien Arréat, né à Pertuis (Vaucluse), le 27 décembre 1841, lauréat du concours Péreire, outre ses pensées[1], a publié chez Alcan : *Une éducation intellectuelle* (1877) : *Journal d'un philosophe* (1887) ; *La Morale dans le drame* (3e édit., 1906) : *Psychologie du peintre* (1902) ; *Mémoire et Imagination* (2e édit., 1904) ; *Les croyances de demain* (1898) ; *Le sentiment religieux en France* (1903) ; *Art et psychologie individuelle* (1906) ; *Dix années de philosophie* (1901) ; et chez Giard et Brière : *Génie individuel et contrainte sociale* (1912).

— La meilleure raison de préférer est toujours que l'on préfère.

— Plus son art est futile, plus l'artiste en tire vanité.

— Rester naïf, c'est plus qu'on ne croit, un signe de force.

— Le plaisir des yeux est cruel toute la vie.

— Souvent, parmi nos motifs d'action, il en est un plus puissant que tous les autres : c'est celui qu'on ne dit pas.

1. Lucien Arréat. *Réflexions et maximes*. Paris, Félix Alcan 1911.

— Plus d'une fois, la secrète indifférence prend le vêtement d'un chaud discours.

— Rien n'est tragique avec les petites âmes. La tragédie ne vient pas de l'événement, mais du héros.

— Rien ne crie l'ennui de l'homme comme ses plaisirs.

— Si je me mêle à la vie, j'en exagère l'importance ; et, si je m'en éloigne, l'insignifiance.

— La mélancolie des jeunes gens n'est que l'appétit du bonheur ; celle des vieillards en est le regret.

— Les grands hommes commencent à vivre quand ils meurent.

— La source de toute poésie, c'est le sentiment profond de ce qui est inexprimable.

— « La pédagogie ! disait confidemment Taine, une des plus grosses sottises de ce temps, mais, ajoutait-il, ne le disons pas trop haut, il y a tant de gens qui en vivent. »

— Combien d'hommes se dispensent d'un devoir par une grimace ?

— Les religions sont l'expression de la détresse humaine : là surtout est leur vérité et leur force.

— Pour notre doctrine, pour notre parti, souhaitons le succès, jamais le triomphe !

— Si le vote universel existait dans la république des plantes, les orties en banniraient les roses et les lis.

— On ne se lasse pas de changer les institutions, ne pouvant changer les hommes.

— L'émotion fait que je pense ; mais elle trouble sans cesse ma pensée.

— Harmonies, contradictions, on trouve dans la nature ce qu'on y cherche.

— Dans la pensée de tout homme qui prend la vie au sérieux, il y a une foi qu'il ne sait pas.

CARMEN SYLVA

(1843-1916)

On sait que le pseudonyme de Carmen Sylva masquait, à peine, la personnalité de la Reine Elisabeth de Roumanie. Fille du prince Guillaume Hermann Charles de Wied et de la princesse Marie de Nassau, elle naquit le 29 octobre 1843, au château de Monrepos, sur les bords du Rhin. Elle épousa en 1869 le prince Charles de Hohenzollern, qui venait d'être appelé au trône de Roumanie.

Les ouvrages de la Reine de Roumanie comprennent des poésies, des romans, des contes, des nouvelles et des pensées [1] : *Sapho et Hammerstein* (Leipzig, 1880) ; *Tempêtes* (Bonn, 1880) ; *La Douleur dans le monde* (Berlin, 1882) ; *Jehowah* (Leipzig, 1882), traduit en français par Mlle Hélène Vacaresco ; *les Contes du Pelech* (Leipzig, 1883), traduits en français par L. et F. Salles ; *Croquis* (Berlin, 1884) ; *Mon Rhin*, poésies (Leipzig, 1884) ; *Mon Repos* (1884) ; *Le Pic aux regrets*, contes roumains (1884), etc... Félix Salles a composé un recueil de nouvelles de Carmen Sylva, qu'il a traduites de l'allemand (1886). Carmen Sylva est morte pendant la guerre le 2 mars 1916. Au cours de l'année 1915, elle s'était prononcée pour l'Allemagne, déclarant « qu'un pays qui avait produit Kant et Bach ne pouvait pas déchoir et que Dieu ne pouvait pas abandonner un peuple qui s'était fait dans le monde le rempart de la religion et de la vertu ».

Il ne semble pas que cette déclaration ait eu une grande influence sur l'issue finale des hostilités.

1. *Pensées d'une Reine*, préface de Louis Ulbach. Paris, Calmann-Lévy, 1882, in-8.

— Méfiez-vous d'un homme qui a l'air de douter de votre bonheur en ménage.

— La femme du monde reste difficilement la femme de son mari.

— Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.

— Le pardon est presque de l'indifférence : on ne pardonne pas quand on aime.

— Le malheur peut rendre fier ; la souffrance rend humble.

— Quand on est depuis longtemps sevré de la joie, on ne la demande plus, et lorsqu'elle frappe à votre porte, vous ouvrez en tremblant, de peur qu'elle ne soit la douleur travestie.

— La lutte contre le monde extérieur double les ressorts de l'organisme, la lutte contre nous-même les brise.

— Il y a une bonté qui repousse et une méchanceté qui attire.

— La bêtise se met au premier rang pour être vue : l'intelligence se met en arrière pour voir.

— La contradiction anime la conversation ; voilà pourquoi les cours sont si ennuyeuses.

CHARLES CHINCHOLLE

(1843-1902)

Chincholle (Charles-Henri-Hippolyte) naquit à Chauny (Aisne) en 1843. Il fut d'abord secrétaire d'Alexandre Dumas père qui lui facilita l'accès de divers journaux. En 1872, il entrait au *Figaro* auquel il collabora jusqu'à sa mort (1902). Chincholle a publié un grand nombre d'ouvrages spirituels et faciles parmi lesquels nous citerons, outre ses maximes[1] : *Les Jours d'absinthe (1885) ; Les Survivants de la Commune (1885) ; Le vieux Général (1886) ; Femmes et rois (1886) ; La Grande Prêtresse (1887) ; Les Mémoires de Paris (1889) ; Le Général Boulanger (1889) ; Le Joueur d'orgue (1890) ;* etc.

— Pour un commerçant, la patrie, c'est sa poche.

— Femme sans amour égale homme sans travail.

— Il y a des livres qu'il faut lire et c'est pour cela qu'on ne les lit pas.

— Certaines femmes n'ont que le mérite d'exciter ; d'autres n'ont que celui de satisfaire.

— Toute femme est à qui sait en rêver.

— Quand on n'aime plus, on demande comment on a pu aimer.

1. *Pensées de tout le monde,* Paris, 1880, in-8 ; *Les phrases courtes,* Paris, 1891, in-8.

— Nous reconnaissons plus volontiers des talents à nos ennemis qu'à nos amis.

— Plus une femme a eu d'amants, plus elle a besoin d'amour !

— Comme elles sont ridicules les habitudes d'autrui!

— La meilleure manière de s'attacher les gens est encore de leur demander des services.

— Si les vieillards n'avaient pas l'expérience, qu'est-ce qu'ils auraient donc ?

— Comptez plus sur celui qui vous sert par haine d'un autre que sur ceux qui vous servent par amitié pour vous.

— Que tous les hommes soient frères, c'est le rêve des gens qui n'ont pas de frères.

— Nous appartenons aux femmes jusqu'à ce qu'elles nous aient appartenu.

— La femme la plus décidée à résister ne serait point fâchée d'avoir à résister.

— Nous nous méfions de nos amis à cause de leurs défauts et de nos ennemis à cause de leurs mérites.

— Le plus grand mérite de la société est de nous faire apprécier la solitude.

— On n'a vraiment du talent que quand on sait qu'on en a.

— Le misanthrope ne hait pas les autres tant que soi-même.

ANATOLE FRANCE[1]

(1844)

Jacques-Anatole Thibault, dit Anatole France, naquit à Paris, le 16 avril 1844. Il fit ses classes au Collège Stanislas et débuta en 1868 par une étude sur *Alfred de Vigny*. Puis il publia *Les poèmes dorés* (1873) ; *Les Noces Corinthiennes* (1876) ; *Le Chat maigre* (1879) ; *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881) ; *Les désirs de Jean Servien* (1882) ; *Le Livre de mon ami* (1885) ; *Le Lys Rouge* (1889) ; *Balthazar* (1889) ; *Thaïs* (1890) ; *L'Etui de Nacre* (1892) ; les quatre volumes composant l'histoire contemporaine ; *L'Orme du Mail ; Le Mannequin d'Osier ; L'Anneau d'Améthyste ; M. Bergeret à Paris ; Pierre Nozière ; La Rôtisserie de la Reine Pedauque ; Histoire comique ; Crainquebille ; Clio* (1900) ; *Jean Gutemberg* (1900) ; *Sur la pierre blanche ; Les dieux ont soif* (1912) ; *La révolte des anges* (1913), etc.

Anatole France est depuis 1896, membre de l'Académie française.

— Nous mettons l'infini dans l'amour. Ce n'est pas la faute des femmes.

— Il y a toujours un moment où la curiosité devient un péché, et le diable s'est toujours mis du côté des savants.

— Ceux qui ont le sentiment et le goût de l'action font, dans les desseins les mieux concertés, la part de la

1. *Le jardin d'Epicure*. Paris, Calmann-Lévy.

fortune, sachant que toutes les grandes entreprises sont incertaines.

— Quel être ne se croit pas la fin de l'univers et n'agit pas comme s'il l'était ? C'est la condition même de la vie.

— Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes, c'est l'inquiétude ; un esprit qui n'est point anxieux m'irrite ou m'ennuie.

— Il faut dans la vie, faire la part du hasard. Le hasard, en définitive, c'est Dieu.

— Les vieillards tiennent beaucoup à leurs idées. C'est pourquoi les naturels des îles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies.

PAUL MASSON

(1846-1896)

M. Paul Masson, auteur des *Pensées d'un Yoghi* [1], ancien magistrat colonial qui servit successivement à Chandernagor, à Pondichéry et à Tunis, ancien attaché à la Bibliothèque Nationale, est plus connu sous le nom de *Lemice-Terrieux* et même de *Trissotin*, son pseudonyme pour le *Sottisier* de la *Plume* de Deschamps. Né à Strasbourg en 1846, il mourut dans la même ville en 1896 accidentellement : son cadavre fut retrouvé dans l'Ill.

Les *Pensées d'un Yoghi*, au nombre de 350 ne contiennent qu'une faible partie des innombrables pensées de Paul Masson publiées dans la *Plume*, l'*Ermitage* ou en volumes, sous des pseudonymes bizarres, par exemple le *Carnet de Jeunesse du prince de Bismarck* paru chez Savine. Quelques-unes de ces pensées non recueillies dans *les Pensées d'un Yoghi* auraient mérité d'y figurer, par exemple, celle-ci :

« Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque : les plus haut placés sont ceux qui servent le moins [2]. »

— Je n'écris que par aphorismes. J'ai remarqué, en effet, qu'on lisait rarement un article d'un bout à l'autre ; une pensée, toujours.

1. *Les Pensées d'un Yoghi*, sans nom d'auteur. Paris, Léon Vanier, 1896.

2. Nous devons tous nos remerciements à M. Henri Mazel qui nous fournit les éléments de cette notice.

— On me citait une femme du monde si soucieuse de l'etiquette que ce qui la choquait le plus dans le péché d'Adam et d'Eve, c'est de penser qu'ils n'avaient pas pelé leur pomme.

— La beauté est la clé des cœurs, la grâce le passe-partout, la coquetterie le rossignol, et le flirt la pince-monseigneur.

— Toutes nos jalousies n'évitent la férocité que pour sombrer dans le ridicule : elles sont à guillotine ou à tabatière.

— Sur le menu de l'amour on trouve encore par-ci par-là celui du prochain, mais parmi les plats froids.

— L'amour est une harpe éolienne qui résonne d'elle-même ; le flirt, un harmonica nécessitant l'emploi des mains ; le mariage un harmonium qui ne marche qu'à coups de pied.

— On blâme beaucoup ceux qui n'ont ni queue ni tête. Et pourtant ne serait-ce pas là tout le secret du bonheur ?

— La plupart des femmes entendent le mot *constance* comme le lac de ce nom dont les eaux limpides baignent quatre pays différents.

— On recommande d'éviter l'esprit facile. Quant à l'esprit difficile son nom le condamne. A quel genre alors se vouer ?

— Il est des gens qui ne dépouillent jamais leur orgueil. Leurs fautes, s'ils les passent en revue, c'est à cheval.

— Allons, encore quelques siècles, et on nous appellera le moyen âge. Il faut avouer que nous ne l'aurons pas volé.

— Le sort de l'amour, cette passion tragique, dépend d'un tout petit pli du visage ; il naît d'un sourire, niche dans une fossette et meurt d'une ride.

— Par la parole l'homme est supérieur à l'animal ; par le silence à lui-même.

— Sur le manuscrit de l'amour, l'homme surcharge, la femme biffe.

— Les gens bien doués sont condamnés d'avance à brûler plus longtemps que les autres dans le Purgatoire, étant plus riches en phosphore.

— Y a-t-il rien de plus mélancolique que de voir un couple de canards s'égarer dans un champ de petits pois ?

— Je ne sais pourquoi la foi du charbonnier me paraît toujours un peu intéressée. N'aura-t-il pas à alimenter les feux éternels ?

— Il en en est des idées comme des femmes. Dix coûtent moins à nourrir qu'une seule à habiller.

ACHILLE TOURNIER

(1847)

M. Achille Tournier, préfet honoraire, né à Livry, en Argonne, en 1847 est l'auteur des *Pensées d'automne*.

Les Pensées d'automne [1], publiées d'abord à Gray (Bouffant frères, éditeurs-imprimeurs, 1 vol. in-32), en 1888, avec préface de Maurice Boukay, ont été rééditées en 1897 chez Ollendorff, dédicacées au statuaire Boucher, avec introduction de M. Jules Guillemot.

Outre ces maximes, Achille Tournier a publié : *Abraham Lincoln*, 1 vol. in-8 ; *Les Syndicats ouvriers*, 1 brochure in-8 ; *Le Scrutin d'arrondissement et sa politique*, in-8 ; *Discours et conférences.*

— Il n'y a rien de plus intéressant que la conversation de deux amoureux qui se taisent.

— Quand une femme parle souvent d'un homme c'est qu'il lui plaît ; quand elle cesse d'en parler, c'est qu'il lui a plu.

1. *Pensées d'automne* par Achille Tournier, 1 vol. in-32, Paris, Ollendorf, 1897, avec ces épigraphes :

Savoir pour prévoir ; aimer et penser pour agir.
(Devise d'Auguste Comte).

L'art de douter est le meilleur secret pour apprendre.
Bacon.

La septième édition a paru en 1910.

— Les bouderies sont des entr'actes qui préparent les rentrées dans la comédie de l'amour.

— Quand les beaux yeux de la femme sont voilés par les larmes, c'est l'homme qui ne voit plus clair.

— L'aiguille d'une jeune fille qui coud est un bâtonnet de chef d'orchestre qui bat silencieusement la mesure au fol essaim dansant des pensées d'amour.

— C'est au contact des femmes que l'homme le plus fin acquiert encore plus de finesse.

— L'amour fécond est le seul défi que nous puissions porter à la mort.

— C'est à l'école que l'on commence à cesser d'être soi.

— J'excuse les indiscrets. Ils punissent les bavards.

— Gens d'esprit ne décriez pas trop les imbéciles et songez que c'est surtout la plaine qui donne du relief à la montagne.

— Il faut être bon non par amour des hommes mais pour rester en paix avec soi-même.

— Démocratie, médiocratie.

— Pour gouverner les hommes, il faut à la fois les connaître, les mépriser et les aimer.

— Le démocrate est volontiers grossier, car il considère l'impolitesse comme de l'indépendance.

— Ce qui rend le suffrage universel si dangereux, c'est qu'il peut fournir un piédestal à toutes les nullités et une absolution à tous les crimes.

— Les politiciens font de la politique comme les filles publiques font de l'amour, par métier.

— Si les femmes étaient vraiment sincères dans leur amour pour le mari et dans leur crainte de plaire à d'autres hommes, elles s'enlaidiraient pour aller dans le monde et s'embelliraient pour rester à la maison.

— La femme est le seul mammifère auquel il faille rappeler qu'on doit allaiter ses petits et que c'est même dans ce but que la nature l'a pourvue de deux mamelles.

— Le plus grand miracle des religions est la foi qu'elles inspirent à leurs adeptes.

— Si le mépris soulage souvent, il ne console jamais.

— La mort du riche venge le pauvre.

— Entre honnêtes gens les promesses sont des dettes et entre politiciens des amorces.

— Quel parlementaire eût fait Judas !

PHILIPPE GERFAUT

(1847-1919)

Philippe Gerfaut (Mme Dardenne de la Grangerie, née du Closel) naquit au château de Saint-Loup, près Varennes (Allier), le 28 janvier 1847.

Outre ses maximes [1], Philippe Gerfaut a écrit :

Le passé de Claudie, roman ; divers ouvrages d'éducation sous le pseudonyme de Marie-Alix de Valtine, et, *les Comédies du Cœur*, théâtre, *la Coterie*, comédie en 3 actes.

Ph. Gerfaut a également traduit de l'espagnol *Gloria*, roman de Perez Galdos.

— Un jeune amour doit se méfier bien plus de ses bonnes intentions que de ses mauvaises pensées.

— Les femmes aiment autant qu'elles peuvent et les hommes autant qu'ils veulent.

— En affection, celui qui reçoit le plus en est fâché. Il éprouve l'ennui et l'ingratitude de tous les riches.

— Jamais une vieille femme ne voudra inspirer d'amour platonique.

— Les femmes froides sont celles qui aiment le plus l'amour comme les frileuses le feu.

1. *Pensées d'automne.* Paris, Calmann-Lévy, 1882. *Pensées d'une sceptique.* Paris, Ollendorff.

— Une femme supérieure a quelquefois cette infériorité : elle fait la cour aux hommes.

— Pour retenir, il faut non seulement varier les plaisirs de l'amour, mais encore les supplices de la jalousie. La souffrance est l'appétit de l'amour.

— On commence à s'aimer moins quand on s'aperçoit qu'au lieu de faire de l'égoïsme à deux, on est deux à faire de l'égoïsme.

— En amour, la pitié est la politesse du dégoût.

— Etre aimé moins, pour un cœur délicat, c'est n'être aimé plus.

— Quand l'orgueil crie, c'est que l'amour se tait.

— L'homme pardonne et oublie, la femme pardonne, seulement.

— Le mariage est un tête-à-tête... où l'on se fuit.

— Les meilleurs mariages sont les mariages d'amitié, sans dégoût physique.

— La mort est doublement impitoyable en ôtant aux femmes les maris qu'elles aiment ; en ne leur enlevant pas ceux qu'elles détestent.

— Quand on se remarie, on n'a pas la franchise d'avouer que c'est pour soi. C'est pour ses enfants, pour ses parents qu'on le fait.

— La femme s'attache à son sacrifice, l'homme se détache de son plaisir, voilà tout.

— Pourquoi s'étonner des chutes de l'amour ? Quelle est l'ivresse qui marche droit ?

— L'homme qui aime avec une goutte de mépris dans le cœur peut être dominé pour toujours.

— Des gens qui ne s'aiment plus ne savent plus s'écrire. Le papier ne peut pas mentir.

— Certaines dévotes n'ayant pas des épaules présentables au diable consacrent leurs genoux au Seigneur.

— Les grandes douleurs ne sont pas larmoyantes. Quand on est écrasé, on ne pleure pas, on saigne.

— Nos sacrifices sont comme nos prières : il faut toujours les recommencer.

— *Je m'en rapporte à votre générosité* est une formule tout à fait illusoire avec les parvenus.

— Les bons caractères obtiennent plus que les beaux.

— L'orgueil recommence : Satan perdrait deux fois le paradis.

JACQUES NORMAND

(1848)

Jacques Normand, né à Paris, le 25 novembre 1848, outre ses maximes [1], a publié de nombreux volumes de vers et de prose. Comme ouvrages en prose, citons : *Le Monde où nous sommes*, nouvelle ; *La Madone*, roman ; *Contes à Madame; Du triste au gai ; Les jours vécus*. En vers : *Tablettes d'un modèle ; A tire d'aile ; Paravents et Tréteaux ; Les Moineaux francs ; Les Visions sincères*. M. Jacques Normand a composé également et fait représenter sur les grandes scènes de Paris plusieurs pièces de théâtre. Citons notamment : *Les petits cadeaux ; Les Petites marmites ; L'Auréole ; Musotte*, pièce en trois actes, en collaboration avec Guy de Maupassant ; *La douceur de croire* (trois actes) ; *Monsieur et Madame Dugazon* (quatre actes); *Théâtre de poche* (comédies et saynètes). M. Jacques Normand a également publié, en collaboration avec M. S. Raymond : *Ayol*, chanson de geste du XIIIe siècle.

— « Tout vient à point à qui sait attendre. » Hélas ! il y a des gens qui attendent toute leur vie !

— L'attente du bonheur nous rend souvent plus heureux que le bonheur lui-même.

1. *Pensées de toutes les couleurs*, 1 vol. Paris, Calmann-Lévy, 1911. Couverture en couleurs de Madeleine Lemaire. Dédicace à Edmond Thiaudière.

— Que de bons catholiques qui sont de détestables chrétiens !

— Rien de plus incertain que ce que l'on appelle un certain âge.

— On peut estimer celui qui vous contredit ; on n'aime que celui qui vous approuve.

— Avoir tout pour être heureux n'est nullement une raison pour qu'on le soit.

— L'absence de malheur, c'est presque du bonheur déjà.

— Aimez-vous les uns les autres, a dit le Christ ; mais, il n'a pas interdit les préférences.

— Si la nuit, vous voulez écouter l'heure, remarquez que c'est presque toujours une demie qui sonne.

— Dieu est comme le vent qui passe : on le sent partout et on ne le voit nulle part.

— Il n'y a que les jeunes gens pour parler des joies de la vieillesse.

— La vie ne nous paraît vraiment facile que quand il s'agit de celle des autres.

— La lutte pour la vie ? N'est-ce pas plutôt la lutte contre la vie qu'il convient de dire ?

— Bien des gens ne vivent que par crainte de la mort.

— On n'a pas toujours la mort que l'on mérite ; mais, tout s'arrange après.

— La vie est la plus tenace des habitudes.

— Il n'y a pas de vieillards heureux ; il n'y a que des vieillards résignés.

— La vieillesse serait délicieuse... si on était jeune.

— L'admiration ne va jamais sans un peu d'envie.

— Chez certains, l'égalité d'humeur c'est l'égalité de mauvaise humeur.

— Les hommes regardent les femmes pour les voir ; les femmes regardent les hommes pour être vues.

— La crainte du ridicule arrête souvent les plus nobles élans.

— Occupez votre vie afin de l'oublier.

JULES TANNERY

(1848-1910)

Né à Mantes en 1848, mort à Paris en 1910, Jules Tannery it ses études au lycée de Caen, qu'il quitta pour entrer à 'Ecole Normale en tête de sa promotion (1886). Reçu le remier à l'agrégation, il est envoyé à Rennes où il occupe uccessivement la chaire de mathématiques élémentaires et elle de mathématiques spéciales. Docteur ès sciences en 874, délégué dans une chaire de mathématiques spéciales u Lycée Saint-Louis en 1875, il est, la même année, nommé rofesseur suppléant à la Sorbonne. Maître de conférences à 'Ecole Normale en 1881, on lui confie, en 1884, la sous-irection des études scientifiques. Lors de la réorganisation le l'Ecole, en 1903, il en est nommé sous-directeur et pro-esseur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des Sciences. Officier de la Légion d'honneur. Membre de l'Aca-lémie des Sciences en 1907.

Dans l'étude biographique qu'il a consacrée à Jules Tan-iery, Emile Boutroux a dit : « L'élévation de pensée, le sens ritique singulièrement développé, le besoin de clarté, d'ap-rofondissement, d'harmonieuse ordonnance qui caractérisent outes ses œuvres, montrent assez qu'en même temps qu'un avant, Tannery était un philosophe. Il a introduit dans la cience, de la manière la plus discrète et la plus heureuse, 'esprit philosophique ; il a, en outre, chemin faisant, abordé, la lumière de la science, certaines questions proprement hilosophiques. »

— Il y a quelque courage à blâmer les œuvres où s'étale une fausse sensibilité : on risque de passer pour n'en point avoir de vraie.

— Beaucoup de chefs-d'œuvre n'ont été admirés qu'après la mort de leurs auteurs ; cela autorise les sots à faire admirer de leur vivant les choses médiocres qu'ils produisent.

— La brièveté de la vie met quelque égalité entre les hommes : elle ne permet pas aux intelligents de prendre sur les autres une avance bien grande.

— Il faut de l'étonnement de reste pour s'étonner d'autre chose que de sa propre existence.

— Il est extraordinaire qu'on puisse rencontrer un savant qui ne soit pas sceptique : un homme qui sait si peu de chose et qui sait la façon dont il sait ce peu de chose !

— Qu'un individu qui ne change pas doit s'ennuyer de lui-même !

— Une petite flaque d'eau même boueuse reflète toujours le ciel. Notre pensée en fait autant. Voilà de quoi nous donner de l'orgueil.

— Si simples que soient les systèmes, ils ne seront jamais aussi simples que la réalité est compliquée.

— Il faut que les hommes soient bien entêtés à croire pour que le peu qu'ils savent ne les dégoûte pas de tout ce qu'ils croient.

— La vérité peut revêtir une seule forme ; l'erreur une infinité : donc, étant donnée une opinion quelconque sur quoi que ce soit, il est infiniment probable qu'elle n'est pas vraie.

— Il n'est pas étonnant que l'expérience nous profite si peu : nous changeons tous les jours, et ce que nous appelons notre expérience est l'expérience d'un autre que nous ne sommes plus.

— Pourquoi donc s'effraye-t-on plus de mourir que de vivre ?

— Certains dévots ont les organes religieux tellement sensibles qu'on ne peut y toucher sans les faire crier : ils sont sincères et manquent de foi.

— C'est la vérité qui s'y mêle, qui donne à l'ironie son amertume.

— On ne paie jamais trop cher le droit de mépriser quelqu'un.

EMILE PONTICH

(1851)

Emile Pontich, né à Cette (Hérault), le 22 janvier 1851, commença à publier des maximes dans les journaux littéraires du Midi, notamment dans le journal *L'Hérault* de Béziers. Son dernier recueil de Maximes s'intitule : *Les Cahiers d'un individualiste* [1].

— J'admire les vers d'un grand poète, mais j'adore les miens.

— On parle des premiers chrétiens comme s'il n'y en avait jamais eu d'autres.

— Il y a assez de femmes prétentieuses pour qu'on n'en puisse trouver d'autres.

— Une femme laide veut d'autant plus se faire aimer qu'elle sait que l'amour est aveugle.

— Peut-être le soleil ne luit-il que pour quelques-uns : les autres en profitent.

— C'est au lit que la femme paraît le mieux chez elle.

1. Emile Pontich. *Les cahiers d'un individualiste*, Paris. Librairie scientifique et médicale Jules Rousset, 1911.

— Lorsque les femmes ne parlent pas, c'est alors qu'elles mentent le plus.

— Comment les pauvres d'esprit peuvent-ils mériter le ciel en ayant eu la chance d'être en majorité sur la terre ?

— C'est pour voir de plus belles choses que souvent on ferme les yeux.

— Que de gens cessent d'être qui n'ont jamais été !

— Les femmes croient que d'avoir de la franchise les ferait paraître comme nues.

— L'homme puissant ne sent bien son injustice que lorsque le faible est parvenu à se venger de lui.

— Il est des âmes si belles que, par crainte de les ternir, on cache quelquefois la sienne.

— Ceux-là qui disent que la vie n'est qu'une comédie sont probablement assurés de pouvoir manger tous les jours.

— Même lorsqu'elle est le plus émancipée, la femme a toujours les gestes serviles.

— L'homme le plus tourmenté par l'amour de l'inconnu se garde bien d'aller frapper aux portes de la mort.

— Combien certains hommes sont patients, il n'y a que les femmes qui puissent le dire.

— Les femmes croient qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'elles-mêmes.

— J'ai toujours eu de la haine pour les femmes mais je n'ai jamais pu en détester.

HENRY DETOUCHE

(1854-1913)

Henry Detouche, né à Paris en 1854, peintre et graveur de grand talent, outre *les Ebats du Sagittaire*[1], a publié : *Propos d'un peintre ; De Montmartre à Montserrat* ; *Sous la dictée de la vie* (Préface de Maurice Barrès) ; *Félicien Rops et A. Villette ; Les grains du sablier.*

— Ne demander aux hommes que ce qu'ils peuvent donner et aux femmes que ce qu'elles veulent bien laisser prendre.

— Dans le monde on peut dire n'importe quoi, mais d'une certaine façon.

— Comment l'homme sachant tout ce que l'humanité a déjà cru, peut-il croire encore ?

1. Henry Detouche. — 3e manuscrit : *Les Ebats du Sagittaire*. Frontispice de J.-C. Forain, Plaquette de luxe tirée à 175 exemplaires. Sans date. Avec ces épigraphes :

Il faut écrire le plus possible comme on parle.
SAINTE-BEUVE.

L'amour a toujours été pour moi la grande affaire ou plutôt la seule.
STENDHAL.

« Prendre bien soin de n'admirer que ce qui te fait plaisir. »
STENDHAL.

— La vie est un mal, mais l'amour et l'amitié sont de puissants anesthésiques.

— On a vite fait le tour de la mentalité féminine, mais on ne va jamais au fond.

— Le monde : femmes sans cœur, hommes sans cervelle. Ils se méritent.

— Dans la vie il faut savoir se faire un petit bonheur des infortunes qu'on n'a pas, c'est-à-dire de celles des autres.

— Je ne me marie pas parce que j'aime trop les femmes et que... je ne les estime pas assez.

— La jeunesse est une maîtresse qui nous demeure fidèle à condition que nous l'entretenions bien.

— C'est un fâcheux indice pour un peuple quand les honnêtes gens montrent moins d'énergie pour réprimer le mal que les criminels à le protéger.

— Les hommes sont utiles dans un salon pour ponctuer la féminité.

— J'aurai toute ma vie incorrigiblement chéri la femme et je me console à la pensée de l'inéluctable et finale entrevue avec la mort en pensant à son sexe.

MAFFRE DE BEAUGÉ

(1855)

M. François Marie Achille Maffre de Beaugé est né à Marseillan (Hérault), le 16 mars 1855. En 1874, il fait son droit à Paris et publie chez Jouaust une première plaquette de vers, *Dièzes et bémols*. Depuis, et malgré de multiples occupations politiques et économiques (M. de Beaugé fut notamment pendant plusieurs mois délégué à Paris de la Confédération générale des Vignerons), il a publié outre ses pensées[1] ; *Barbey d'Aurevilly* (Toulouse, 1890) ; *Bismarck et Richelieu* (Paris, 1890) ; *Angleterre et Portugal* (Paris, 1891) ; *Chères amours*, roman (Paris, (1892) ; *Les Gants blancs*, poésie (Paris, 1896) ; *Molière et le Régionalisme* (Paris, 1897) ; *Terre d'oc*, poésie (Paris, 1908).

— La coquetterie vit de férocités : mais ceux qui ont à s'en plaindre vont, le plus souvent possible, s'offrir pour alimenter ces repas de ménagerie.

— La bonté, pas de plus belle parure pour les femmes : mais combien peu d'entre elles savent se choisir une toilette !

— Notre époque tend à supprimer les meilleures sorties de la vie, peut-être, le cloître et la bataille.

1. *L'iris bleu*, prose et poésie, Paris, Pédone, 1907, in-8°.

— Ne demande pas l'éternité à l'amour quand ta pauvre nature humaine lui fausserait compagnie à la première étape.

—La coquetterie ne s'avoue jamais coupable et elle ne connaît pas plus le remords que la pitié.

— La pire douleur n'est pas d'être jaloux, c'est de ne plus l'être.

— L'on prodigue souvent les délicatesses où la grossièreté serait efficace.

— Dès que tu aimeras une femme, tu ne sauras plus la couleur de ses yeux.

— On est fier de son nom, vaniteux de ceux qu'on prend.

— La fatuité d'un imbécile à succès offre l'équivoque d'un costume d'eunuque.

— Le mal qu'on dit des aristocrates décèle parfois la plus indécrassable roture.

EMILE BERR

(1855)

M. Emile Berr, né à Lunéville, en 1855, écrit au *Figaro* depuis 1888. Il avait débuté à la *Nouvelle Revue*, en mai 1880, par des études économiques, et il a collaboré depuis cette époque à diverses publications : *Revue bleue*, *Illustration*, *Vie parisienne*, *Lectures pour tous*, etc.

M. Emile Berr a publié : *Au pays des nuits blanches* (1900) ; *Chez les autres* (1902) ; *Les petites choses* (Floury, 1909) et sous ce titre général : *Les petits cahiers d'une étrangère : Le Journal de Sonia* (1904), *Journal d'une étrangère* (1909), *Sonia et ses amis* (1911) (Charpentier, édit.), *Les petites choses* (1913), *Pour une dame qui voudrait penser à autre chose* (1916), *L'Invisible ami* (1920).

— Le premier devoir d'un littérateur obscur est d'être intéressant. Le droit d'être ennuyeux n'appartient, à Paris, qu'aux écrivains déjà célèbres.

— Chez beaucoup de très honnêtes gens, le désir de réussir est fondé sur l'espoir d'ennuyer quelqu'un.

— Ce qu'il y a d'agréable avec les égoïstes c'est que, quand on a bien envie de faire une bêtise, on est sûr de ne pas les trouver sur son chemin. Ça leur est égal qu'un autre fasse une bêtise.

— A une demoiselle de ses amies qui lui demandait un jour son opinion sur le mariage, le vieux peintre Chenavard répondit :

— « Les femmes doivent se marier. Les hommes pas. »

— Les Français ont l'air de considérer l'amour comme une déchéance ou comme un accident. D'un homme qui désire une femme, ils disent qu'il est « tombé » amoureux d'elle.

— La tranquillité d'un cœur qui n'aime plus me paraît ressembler à la santé d'une dent dont on a arraché le nerf et qui ne fait plus mal parce quelle est morte.

— Le jour où il m'a semblé que certains raisonnements de mon propriétaire n'étaient ni moins niais ni moins nuisibles au bien de la société que certaines convictions de mon concierge, j'ai compris la moralité du suffrage universel.

— Il y a des amitiés très encombrantes. Il y a des façons hostiles d'obliger : et, de certains dévouements, on pourrait dire qu'ils sont la forme la plus raffinée de l'indiscrétion.

— J'ai remarqué que certains hommes semblent être déjà consolés d'un grand malheur par la satisfaction de l'avoir prédit.

— J'ai connu un garçon très laid qui, pour avoir entendu quelques jolies femmes dire qu'elles n'aimaient pas les jolis hommes, était devenu fat.

— L'impartialité en histoire c'est l'art d'excuser à distance des crimes dont on se moque parce qu'on est né trop tard pour en avoir souffert.

— Il y a, je crois, très peu d'hommes qui aient le bon sens de comprendre que la question de savoir s'ils seront

vivants ou morts dans vingt-quatre heures est, pour l'ensemble de la société qui les entoure et qui leur sourit, une des plus dénuées d'intérêt qui soit.

— Une vieille rancune, un peu de jalousie par-ci par-là, de sourds dépits qui remuent le cœur comme une haine ne sont pas inconciliables avec une assez sincère affection.

— Il y a une volupté de s'effacer qui est bien supérieure à la volupté de « paraître » et j'imagine que, pour un homme très orgueilleux, la modestie doit être une vertu délicieuse à pratiquer.

— Je serais surprise [1] que chez les plus égoïstes un peu de dégoût de soi ne se mêlât point au sentiment d'avoir tiré profit d'un service qu'on rend.

— Il me semble qu'il peut y avoir, en ménage, des façons de « bien s'entendre » qui sont des façons de ne pas s'aimer.

1. C'est Sonia qui parle.

EUGÈNE GODIN

(1856)

Eugène Godin, né à Paris, le 12 avril 1856, conservateur-adjoint à la Bibliothèque Nationale, a publié, outre ses maximes [1], plusieurs recueils de poésies : *La Cité Noire ; Chants de belluaire ; La Lyre de Cahors* (1888) ; *La Populace.* M. Eugène Godin a collaboré au *Figaro*, à la *Revue critique*, à *l'Echo de la semaine*, au *Petit bleu*, à *Mon Dimanche*, etc. Depuis le 1er janvier 1905, il a consacré tous ses soins à *l'Encyclopédie nationale*, sorte d'organisation encyclopédique mutuelle vivante d'une haute portée sociale.

— Une boîte d'asticots, image des luttes humaines.

— Le gros mange le petit lequel, parfois, a des arêtes.

— « Je ne crois pas, dit d'Haussonville, que le remède à la misère soit d'entretenir la haine. » Et moi je ne crois pas que le remède à la haine soit d'entretenir la misère.

— Les bergers seront brutaux aussi longtemps que les moutons seront stupides.

— « Il faut bien que je vive ! » disent la vipère, l'hyène et le commerçant.

1. Eugène Godin. *L'Education d'Huguette*, Paris, édition de l'Encyclopédie nationale, 1912.

— Quel père dirait à sa fille : « Si l'on te violente, tends l'autre joue ? »

— Le riche a toujours soif.

— J'aime mieux être compris qu'aimé.

— De ce qu'il fut détesté, ne pas conclure qu'il fut détestable.

— Je vis, donc je gêne.

— Il est presque impossible de plaire à tous : j'ai donc décidé de ne plaire qu'à moi seul.

— Ne pas trop penser avec un compte-gouttes.

— Une âme souple dans un corps souple.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut. Heureusement.

— La mémoire est un charnier.

— Les mourants «rendre des comptes ! » Il serait plus fier de dire qu'ils vont en demander.

— Le sot arrivé dit : « Voyez mon mérite ! » Le sage : « Voyez ma chance ! »

— Ce qu'on hait a été mal étudié, peut-être.

— Le sentiment comble les lacunes de l'ignorance.

— Tu es heureux ? Ça va se passer.

— On n'est pas parfait : et l'on a presque l'air de s'en vanter.

— La mort n'est qu'un changement d'habitudes.

— Les hommes sont comme des toupies ; quand on cesse de les fouetter, ils s'arrêtent.

— Mots : petits clous pour accrocher des idées.

— En 1856, je dormais. Pourquoi m'as-tu réveillé ?

CH. FIESSINGER [1]

(1858)

Le Dr Ch. Fiessinger, membre correspondant de l'Académie de Médecine, né le 5 avril 1858 à Mutzig (Alsace), fils et petit-fils de médecins alsaciens est l'auteur de nombreux ouvrages médicaux. Il a publié également plusieurs ouvrages philosophiques : *Science et Spiritualisme* (1906) ; *Erreurs sociales et maladies morales* (1908) ; *La formation des caractères* (1913) ; *Les maladies des caractères* (1914), et enfin, un volume de maximes sous ce titre : *Formules d'expérience humaine* (1919).

— Ne crois pas à la stérilité du devoir.

— Demande tout à toi-même et ne sollicite rien des autres.

— Domine tes titres et ne te laisse pas dominer par eux.

— Ne regrette point une loyauté de conduite qui t'a condamné à être dupe.

1. *Formules d'expérience humaine*. I. Les hommes ; II. Les savants ; III. Les institutions ; IV. Les femmes, 1 volume, Paris, Maloine, éditeur, 1919 avec cette épigraphe :

> Quelques découvertes que l'on ait faites
> dans le pays de l'amour-propre, il y reste
> bien des terres inconnues.
>
> LA ROCHEFOUCAULD.

— N'admets dans tes relations que ceux qui préfèrent le mérite à la fortune.

— La raison est timide et les coups d'audace dépassent sa portée.

— L'homme rend parfois malheureux la femme qui l'admire.

— Le nombre des amis est en raison inverse de la valeur. Il augmente avec la médiocrité de l'esprit.

— Détruire est le seul mode d'activité accessible aux médiocres.

— Un régime qui ruine les disciplines est réduit à des promesses vaines. Il multiplie les paroles pour distraire de l'anarchie qui lui interdit la réalisation de son programme.

— Un homme aimable cherche la femme. Une femme intelligente cherche l'homme.

— Le bonheur de la femme est le contraire du féminisme.

— Les femmes ne comprennent que ce qu'elles aiment. Ne t'impatiente point de n'être pas compris.

— Rares les femmes dont la réputation d'intelligence survit au retour d'âge.

— Les religions sont mortes, déclarent les biologistes. Dans les cages à lapins où ils travaillent, peut-être ; mais non dans le frémissement de la souffrance humaine.

REMY DE GOURMONT

(1858-1915)

Remy de Gourmont est né, le 4 avril 1858, au château de la Morte, à Bazoches-en-Houlme (Orne) et mort à Paris en septembre 1915. Un des plus grands écrivains en même temps qu'une des plus nobles figures littéraires de l'époque; merveilleux polygraphe, morale, esthétique, poésie, roman, il a touché tous les genres et dans tous, il a excellé. Remy de Gourmont a donné plus de cinquante volumes parmi lesquels il faut citer : *Sixtine* (1890) ; *Le Latin mystique* (1892) ; *Lilith* (1892 et 1901) ; *Le Fantôme* (1893) ; *Théodat* (1893) ; *Histoires magiques* (1894) ; *Le Pèlerin du silence* (1899) ; *Le Livre des masques* et *Le Livre II des masques* (1896-1898) ; *Esthétique de la langue française* (1899) ; *Le Songe d'une femme* (1899) ; *La culture des idées* (1900) ; *Simone* (1901) ; *Le Chemin de velours* (1902) ; *Physique de l'amour* (1903) ; *Promenades littéraires* (I, II, III, 1904, 1906 et 1909) ; *Promenades philosophiques* (I, II, III, 1905, 1908 et 1909) [1] ; *Une nuit au Luxembourg* (1906) ; *Un Cœur virginal* (1907) ; *Dialogues des amateurs* (I, II, 1905, 1907) ; *Divertissements* (1912), etc. Postérieurement à la mort de Remy de Gourmont ont été publiés, en 1915, *Pendant l'orage*, et en 1917, *Les Idées du jour*, 2 volumes, recueils d'articles parus pendant la guerre dans *La France*.

1. C'est dans le volume III des *Promenades philosophiques* (1909) que figurent sous ce titre, *Des pas sur le sable*, les pensées de Remy de Gourmont.

Une série posthume a été publiée sous ce même titre *Les pas sur le sable* en un petit volume édité par la Société littéraire de France (Paris, 1919) avec ornements gravés sur bois par Alexandre Noll.

— Savoir ce que tout le monde sait, c'est ne rien savoir. Le savoir commence là où commence ce que le monde ignore. La vraie science aussi est située au delà de la science.

— L'homme ne peut pas plus voir le monde qu'un poisson ne voit la rivière.

— La politique dépend des hommes d'Etat à peu près comme le temps dépend des astronomes.

— Un imbécile ne s'ennuie jamais : il se contemple.

— Les femmes ont des manières de ne pas se donner qui sont plus délicieuses que tout.

— Les femmes poussent l'hypocrisie assez loin pour que tous les enfants puissent dire de leur mère, avec conviction : « C'était une Sainte ! »

— Quand on voudra définir la philosophie du XIXe siècle, on s'apercevra qu'il n'a fait que de la théologie.

— Une opinion n'est choquante que lorsqu'elle est une conviction.

— Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité : c'est qu'on la trouve.

— Il y a des choses qu'il faut avoir le courage de ne pas écrire.

— Une femme pieuse disait des plaisirs de l'amour : « Ce sont les gâteries de la Providence. »

— La femme qu'on aime sent toujours bon.

— Il y a une simulation de l'intelligence comme il y a une simulation de la vertu.

— La Rochefoucauld fait les hommes plus malins qu'ils ne sont. Il a mis son esprit au service de l'humanité.

— Une femme a quelquefois pitié des chagrins qu'elle cause sans remords.

— Il faut être heureux. On se doit cela, ne serait-ce que par orgueil.

— L'homme commence par aimer l'amour et finit par aimer une femme.

— La femme commence par aimer un homme et finit par aimer l'amour.

— La maternité, c'est beau, tant qu'on n'y fait pas attention. C'est vulgaire dès qu'on admire.

— Je suis fâché qu'on ait tant pensé avant moi. J'ai l'air d'un reflet. Mais peut-être aussi que je ferai dire la même chose, un jour, à un autre homme.

— La maladie, la vieillesse, la mort : trois grandes humiliations pour l'homme.

— Les motifs ne sont rien. Pourtant, l'homme tient plus aux motifs qu'il donne à ses actes qu'à ses actes même.

— Je n'aime que les gens qui recèlent de l'infini.

— Le travail de la femme, c'est l'oisiveté de l'homme. Autres termes : quand un sexe travaille, l'autre se repose. Et encore, à femme travailleuse, mari parasite.

— Il faut avoir beaucoup de génie pour ne pas sombrer dans la popularité.

— Plutôt l'ennui qu'un plaisir médiocre.

— Il y a des plaisirs profonds, émouvants, déchirants. Ceux-là seuls valent la peine qu'on sorte de l'ennui.

— Elle vous oublie.
— Moi?

— Aimez-vous les uns les autres. Comme cela, sans se connaître ? Non, non ; un peu de pudeur, un peu de dignité.

— Il a connu Claude Bernard, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Goncourt, Manet, Villiers de l'Isle-Adam, Renan, Taine, Pasteur, Verlaine, Tarde, Mallarmé, Puvis de Chavannes, Marey, Gauguin, Curie, Berthelot ; il connaît Rodin, Ribot, Renoir, France, Quinton, Monet, Poincaré [1], — et il se plaint ! Il crie à la décadence de sa patrie : Ingrat !

1. Il s'agit évidemment ici d'Henri Poincaré.

FERNAND LAUDET

(1860)

Fernand Laudet, né à Paris, le 3 mars 1860, premier secrétaire d'ambassade honoraire, directeur de la *Revue hebdomadaire*, chevalier de la Légion d'honneur, outre de nombreux articles dans la *Revue hebdomadaire* et au *Correspondant*, a publié : *Souvenirs d'hier : Rome-Gascogne* (couronné par l'Académie française) ; *Mme Swetchine ; Augustin Cochin* et *Ombres et lumière*. C'est de ce dernier ouvrage, paru chez Perrin, en 1910, qu'ont été extraites ces quelques citations.

— Le stoïcisme ou l'optimisme qui naît du stoïcisme est sans pitié et il endurcit les cœurs.

— Les âmes les plus fortes sont les plus confiantes.

— Que veut l'être ? Vivre... et jouir. C'est ce que Pline appelle *vivendi immensa cupido* et Hamilton *the enjoyment of existence.* Seules, quelques âmes héroïques auxquelles il est donné de s'élever jusqu'au sommet de la contemplation s'entraîneront à la souffrance et encore de préférence à la souffrance physique, mais la grande masse, pour ne pas dire l'universalité des êtres, veut le bonheur et répond par ce souhait au plus impérieux de ses instincts. Le créateur a mis en nous cette soif ; fau-

drait-il que nous fussions dupes et qu'elle ne pût jamais être étanchée ?

— La méchanceté est de tous les temps. N'en déplaise à Jean-Jacques, elle naît avec l'homme et mène ceux qui ne la mènent pas.

JULES LAFORGUE [1]

(1860-1887)

Jules Laforgue naquit à Montevideo, en 1860. La vie lui fut assez dure. En novembre 1881, il obtient le poste de lecteur de l'Impératrice d'Allemagne. En janvier 1883, il rencontre miss Leah Lee qu'il épouse à Londres, le 31 décembre 1886. Il revient à Paris : lui et elle sont malades et au moment où il a vaincu l'idée de la mort, où il se croit « sauvé », il meurt, le 20 avril 1887, à vingt-sept ans.

Cet exquis et subtil poète avait publié : *Les Complaintes*, Paris, 1885, in-12 ; *L'Imitation de Notre-Dame la lune*, Paris, 1885, in-12 ; *Le Concile féerique*, Paris, 1887, in-8 ; *Moralités légendaires*, Paris, 1887 ; *Les derniers vers de Jules Laforgue*, Laon, 1885. Ses œuvres complètes ont été réunies en trois volumes et, dans le *Mercure de France* des 15 octobre et 1er novembre 1912, M. Paul Escoube lui a consacré une remarquable étude.

— Le bonheur — tous nous le voyons réellement dans l'avenir, et nous nous rappelons réellement ses échappées dans le *passé*. On n'a jamais entendu personne, nul n'a jamais pu se dire : « Le voici, j'en ai, en ce moment, *dans le présent*. » C'est le contraire de la sensation de vivre. Et en fin de compte, nous n'aurons pas été heureux ; nous n'aurons pas vécu.

1. *Œuvres complètes* de Jules Laforgue. *Mélanges posthumes*, Paris, *Mercure de France*, 1903.

— Cette frousse réflexe, devant la mort — qui fait que nous sanglotons, secoués de pardons, devant un ennemi agonisant, que nous trouvons génial un artiste qui vient de trépasser, et notre mère une sainte, etc. — Quand est-ce que nous nous montrerons adéquats à la *valeur des phénomènes* et vivrons-nous *justes de ton ?*

— C'était un caractère cousu d'incertitudes. Il ne se décidait jamais. Ira, ira pas. L'aimera, l'aimera pas. Ceci est sans doute la marque d'une organisation supérieure, d'un être qui, *dédomestiqué* des ambiances, n'est influencé en aucun sens, ne se décide à rien et est, par conséquent, un être sur le seuil du libre-arbitre.

— Un cabinet de travail. — Quelque chose comme la cage d'un ascenseur.

— Les larmes. — Homme ou femme, la preuve la plus forte que l'on puisse donner de son amour, ce sont de vraies larmes. Ah ! les larmes devraient être une virginité que l'aimée nous réserverait et que nous crèverions comme l'autre...

— Le signe de l'amour. — A quoi reconnaît-on qu'un homme et une femme passant en couple dans la rue ne sont pas mariés ? C'est quand ils s'occupent l'un de l'autre.

— La pierre de touche. — Tu reviens de votre voyag de noces : certes, tu ne connais vraiment pas encore t femme. Mais voici la pierre de touche ; c'est la faço dont elle va comprendre et goûter tes amis, tes cher amis choisis et éprouvés à loisir, — ceux-ci ne sont-il pas, en effet, autant d'exemples de ce que tu aurais p et voulu être si tu n'étais pas toi-même.

— L'éternelle formule pour renouer une liaison bles sée, c'est de supplier l'objet aimé de vous accorder un « dernière entrevue ». On n'est pas plus innocent.

COURTELINE [1]

(1860)

Georges Moinaux dit Courteline, né à Tours le 25 juin 1860, un de nos plus grands écrivains contemporains. A écrit : *Les Gaîtés de l'Escadron* (1886) ; *Le 51e Chasseurs* (1887) ; *Le train de 8 heures 47* (1888) ; *Madelon, Margot et Cie* (1890) ; *Lidoire et la Biscotte* (1892) ; *Boubouroche* (1893) ; *Les Facéties de Jean de la Butte* (1893) ; *Messieurs les Ronds de Cuir* (1893) ; *Un client sérieux* (1897), etc.

Au théâtre : *Lidoire ; Le Droit aux Etrennes ; Hortense, couche-toi ; Monsieur Badin ; Les Boulingrin ; La Cinquantaine ; La Paix chez soi ; La Conversion d'Alceste ;* etc.

A consulter les études de Paul Acker, Ernest Lajeunesse, Marcel Schwob (*Spicilège*) et l'excellente biographie de Roger le Brun (Sansot. *Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, 1906).

— Sganarelle et La Palisse sont peut-être de tous les hommes (moi compris) les seuls qui ne me paraissent pas ridicules.

— Les hommes ne sont pas très rares qui aiment à faire payer les services qu'on leur rend.

— S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable.

1. *La Philosophie de Georges Courteline*, avec un portrait. Paris, Ernest Flammarion, 1917.

— La douceur de l'homme pour la bête est la première manifestation de sa supériorité sur elle.

— On change plus facilement de religion que de café.

— La jeunesse est le plus grand des biens ; la vieillesse la pire des disgrâces.

— Il vaut mieux gâcher sa jeunesse que de n'en rien faire du tout.

— Je rougis d'avouer que les femmes dont on dit qu'elles ont été belles ont à mes yeux le même intérêt que les pièces démonétisées dont on dit qu'elles ont été bonnes.

— La femme est meilleure qu'on le dit : elle ne blague les larmes des hommes que si elle les a elle-même fait couler.

— La femme ne voit jamais ce que l'on fait pour elle. Elle ne voit que ce qu'on ne fait pas.

— Le fait du véritable artiste n'est pas de se méplaire en ce qu'il fît, mais de le comparer tristement à ce qu'il avait voulu faire.

— Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet.

ALBERT GUINON

(1863)

Albert Guinon, né à Paris, en 1863, publie régulièrement, dans le *Figaro*, des pensées sous ce titre : *Remarques*. Auteur dramatique, il a fait représenter : au Vaudeville : *Les Jobards* (avec M. Denier) ; *A qui la faute ; le Joug* (avec J. Marni) ; *le Partage*, et *Décadence ;* au théâtre Antoine : *Seul*, et le *Bonheur ;* à l'Odéon : *Surprise* (avec M. Bouchinet). Ces diverses pièces ont été publiées par la Librairie théâtrale.

— Combien il est plus facile d'être bon pour une femme qu'on n'aime pas que pour une femme qu'on aime !

— Le vrai secret du bonheur c'est d'exiger beaucoup de soi et très peu des autres.

— Quand nous demeurons attachés à une femme qui nous rend malheureux, c'est moins par fidélité amoureuse que par un calcul inconscient du cœur qui court après sa mise.

— La plus sûre marque d'une nature inférieure, c'est de vouloir ne paraître étonné de rien.

— Certaines femmes ne sont satisfaites d'une preuve d'amour que si l'homme en est abaissé.

— Lorsqu'on aime passionnément une femme on n'arrive jamais à s'habituer à elle.

— La grande habileté des humanitaires consiste à renier les devoirs nettement définis pour éviter de les remplir et à créer des devoirs nouveaux qu'ils espèrent bien devoir toujours être impraticables.

— Aux yeux de bien des gens, la morale, c'est simplement les précautions qu'ils prennent pour l'enfreindre.

— Il semble que la chute d'une seule honnête femme porte atteinte à toutes les autres.

— La fierté ne nous paraît vraiment une qualité nécessaire chez une femme qu'à l'heure où nous rompons avec elle.

— Dans la discussion, le propre des femmes est de se rendre à chacun de vos arguments successifs, puis d'échapper d'un seul coup à la conclusion.

— En amitié, il faut plaire ; en amour, il faut dompter.

— Parfois, un seul mot révèle tout un caractère comme un éclair suffit à illuminer tout un ciel.

— Pour certains hommes, le contact de la femme est délicieux et sa présence insupportable.

— Les passionnés soulèvent le monde et les sceptiques le laissent retomber.

— En amour, dans la jeunesse, on est contrit de ses défaites, et, dans l'âge mûr, de ses victoires.

— Quand une femme dit d'un homme : « C'est lui seul qui m'aime », on peut être à peu près sûr que c'est celui-là qu'elle n'aime pas.

— Les gens qui voudraient supprimer la haine de ce monde et ne garder que l'amour ont la vue bien courte. La haine est à l'amour ce que le balancier est à la pendule.

— Les femmes qui ont pensé trop jeunes à l'argent sont tristes pour la vie.

— A force de donner des droits à tout le monde, la démocratie est le régime qui tue le plus sûrement la bonté.

— L'homme vraiment digne de ce nom, quand il cesse d'être aimé d'une femme, espère au moins cette dernière joie d'être détesté par elle.

— Les Français sont le peuple qui a le plus fortement l'instinct des choses nouvelles et l'horreur d'en adopter l'usage.

— Quand vous voulez faire le bonheur des hommes par pur désintéressement, commencez par les convaincre que vous y avez un intérêt ; sans quoi ils se défieront de vous.

— L'avare éprouve à la fois tous les soucis du riche et tous les tourments du pauvre.

— Ce qu'il y a de très savoureux chez les méridionaux, c'est qu'ils ont renversé les conditions ordinaires du mensonge : chez eux, c'est le menteur qui croit ce qu'il dit et l'auditeur qui ne le croit pas.

— Le fruste plébéien est d'une honnêteté ou d'une malhonnêteté totales. Les gens des classes plus élevées, au contraire, glissent de l'habitude des nuances intellectuelles à l'habitude des nuances morales, c'est-à-dire à la pratique des petites vilenies intermédiaires.

— Un peuple qui a la liberté de la presse et la liberté du théâtre arrive à tout supporter de ses gouvernants. Car ces deux libertés-là sont comme le virus atténué des révolutions.

— En dépit de la vaine apparence, l'originalité n'est généralement que de la logique supérieure. Et c'est justement ce qui la rend trop forte pour l'illogisme effaré des esprits médiocres.

— Quand une femme vraiment méchante a l'air de s'amender, c'est qu'elle craint de vous amener à ce degré d'indifférence méprisante où sa méchanceté ne porterait plus.

— Un des caractères propres de la jeune fille est d'accomplir avec passion des actes indifférents.

JULES RENARD [1]

(1864-1910)

Jules Renard naquit à Chalons (Mayenne) en 1864 et mourut à Paris en 1910. Parmi ses œuvres, citons : *Crime de village* (1888) ; *Sourires pincés* (1890) ; *l'Ecornifleur* (1891) ; *Coquecigrues* (1893) ; *La lanterne sourde* (1893) ; *Le Coureur de filles* (1894) ; *Poil de carotte* (1894) ; *Histoires naturelles* (1896) ; *La maitresse* (1896) ; *Bucoliques* (1898). Jules Renard écrivit plusieurs pièces dont une, *le Plaisir de rompre*, connut en 1897 un vif succès. En 1919, la maison Crès a publié de lui un roman posthume, *les Cloportes*, dont M. Henri Bachelin a commenté l'histoire avec une fervente émotion.

— Faites-donc du théâtre ! Si vous ne devenez pas un bon auteur dramatique, ça vous formera toujours le caractère.

— Non seulement les auteurs n'acceptent que les éloges, mais encore ils exigent qu'on ne dise que la vérité. Comment faire ?

— Çà et là, un four purifie l'auteur à succès.

— Quelle jolie pièce aimable, humaine, généreuse ! on dirait un acte de contrition.

1. Jules Renard. *L'œil clair*. Edition de la Nouvelle revue française. Paris, 1914.

— Un critique ne doit dire que la vérité. Il doit aussi la connaître.

— L'auteur : vous feriez mieux de faire des pièces.
Le critique : vous feriez mieux de n'en pas faire.

— Jeudi soir, à neuf heures, première représentation de... Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

— L'auteur : Enfin, considérez que je suis jeune !
Le critique : Ça m'est égal ! ayez du talent ! Un jeune qui n'a pas de talent, c'est un vieux.

— On est toujours bon critique pour quelqu'un : pour l'auteur ou pour ses amis.

LOUIS DUMUR

(1865)

Louis Dumur, romancier, poète, auteur dramatique et publiciste, est né à Genève, en 1865. Il fut un des fondateurs du *Mercure de France* qui publia de lui les *Petits aphorismes*[1], collabora à l'*Européen* et au *Courrier européen*.

Il a publié plusieurs romans : *Pauline ou la liberté de l'amour ; Un Coco de génie ; Les Trois demoiselles du père Maire ; Le Centenaire de Jean-Jacques ; L'Ecole du Dimanche* ; *Nach Paris!* (1919) ; *Le Boucher de Verdun* (1921) ; une étude sur *Les Enfants et la religion*, et, au théâtre, *La Motte de terre*, un acte ; *La Nébuleuse*, un acte, et *Rembrandt*, drame écrit en collaboration avec Virgile Josz.

— L'indépendance de l'âme consiste à s'affranchir des passions, sa science à les connaître, son bonheur à les assouvir. Concilier cela.

— L'homme est un mécanisme que l'amour-propre remonte chaque jour.

— On ambitionne ce qu'on croit mériter ; on envie ce qu'on sait ne pas mériter ; on jalouse ce qu'on mérite sans pouvoir l'atteindre. Des trois, c'est l'ambition qui a les plus hautes visées.

1. Louis Dumur. *Petits aphorismes*, publiés dans le *Mercure de France* (1892).

— Tu aimeras le bien par tous les moyens qui tendront à le faire croire : tel est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second qui lui est semblable : Tu tromperas ton prochain comme toi-même.

— Les hommes ne demandent pas la vérité : ils demandent seulement qu'on leur déguise le mensonge.

— La politique est l'art de se servir des hommes en leur faisant croire qu'on les sert.

— On a des palpitations de conscience, comme on a des palpitations de cœur. On ne peut pas plus être, dans le premier cas, un homme d'affaires que, dans le second, un homme d'amour.

— Une injustice dont nous profitons s'appelle de la chance : une injustice dont un autre profite se nomme un scandale.

— La moquerie découvre le ridicule des individus et ne voit pas le ridicule de l'espèce.

— Les femmes croient que l'on pardonne tout à leur beauté et les hommes à leur esprit.

— Avoir de l'esprit n'est pas suffisant, il faut en avoir avec esprit.

— Les gens qui ne sont que spirituels sont comme les hannetons : ils s'abattent au beau milieu de n'importe quoi, et souvent les pattes en l'air.

— Tolérer les idées d'autrui est la marque d'un esprit faible ; ne pas les tolérer, celle d'un esprit étroit. Ce qu'il faut, c'est être enclin, par nature, à ne pas tolérer les idées d'autrui, et se forcer à les tolérer, par philosophie.

— L'esprit de l'enfant est une pâte plus ou moins fine, que l'éducation manipule plus ou moins habilement, et que la vie cuit avec plus ou moins de succès, quand elle ne la fait pas sauter.

— La prospérité des sots est plus une injure pour notre bon sens que celle des méchants pour notre conscience.

— Faire le mal, comme faire le bien, exige du tempérament : la plupart des hommes ne font que le médiocre.

— L'imbécillité contemporaine détourne du présent les esprits délicats ; ils se réfugient dans le passé, où la plèbe révoltante des sots, emportée par l'oubli, n'offusque plus leur regard, et où subsiste seule la compagnie des hommes intelligents et valables.

JEAN DE BONNEFON [1]

(1866)

M. Marie-François-Joseph-Jean de Bonnefon de Puyverdier est né le 22 mai 1866. Citons parmi les principales œuvres du brillant écrivain :

La politique d'un saint ; Les évêques de France ; Lourdes ; Le livre de la noblesse pontificale ; L'art et l'autel ; L'élection du pape ; La corbeille des roses ou les dames de lettres ; La noblesse de France et les anoblis de la République ; Le baron de Richemont, fils de Louis XVI, etc., etc.

— Bismarck a inventé l'art de tromper les gens en disant la vérité brutale.

— L'heure de la mort est celle où la religion reprend le mieux sa puissance affaiblie, son pouvoir maintenant discuté.

— Le christianisme — et ce fut sa force, — enferma la femme dans la poésie et dans la vertu.

— L'Eglise est le drain par où la vanité humaine descend du ciel sur la terre.

— La pièce de cinq francs est une hostie d'argent qui contient un faux-dieu vivant.

1. *Verba et voces.* Pensées cueillies par M. Gil Robin dans l'œuvre de M. Jean de Bonnefon.

— Quatre-vingts fois sur cent, le mari, quand il est trompé, a cessé d'aimer sa femme.

— La femme n'a qu'une arme pour être protégée dans le mariage : c'est l'adultère. Elle s'en sert avec un gracieux génie.

— En France, il n'y a plus de noblesse. Il ne reste que des titres nobiliaires.

— Il est plus difficile de porter un grand nom que de le créer.

— Le monde de la musique n'est pas toujours celui de l'harmonie.

— La jalousie qui tue n'est pas celle du cœur.

— Les filles qui ont une mère ne quittent pas la maison.

— La pudeur n'est que l'antichambre du vice.

— Contrôler, c'est autoriser.

— La plus belle charité est parfois la charité du silence.

PAUL BRULAT[1]

(1866)

M. Paul Brulat, né dans l'Ardèche le 26 mai 1866, a publié, outre ses *Pensées*, une vingtaine d'ouvrages dont les principaux sont : *La faiseuse de gloire ; La gangue ; L'Eldorado ; L'aventure de Cabassou ; Rina.*

— Etre triste, c'est presque toujours penser à soi.

— Il suffit d'un instant pour faire un héros, mais il faut une vie entière pour faire un homme de bien.

— Une femme est souvent plus punie pour ses vertus que pour ses vices.

— Seuls nient la chance ceux qui voudraient laisser croire qu'ils doivent tout à leur unique mérite.

— Sincérité, définition même de l'originalité.

— On peut être calomnié par sa vie même, par ses propres actes, comme on l'est quelquefois par son visage.

— Les secrets des femmes sont autant de désillusions dont elles veulent bien nous préserver.

— La valeur ne s'allie pas forcément au talent qui est nécessaire pour parvenir. On peut être médiocre avec

1. Paul Brulat, *Pensées*. Eug. Figuière, éditeur. Paris, 1919.

du talent et être, sans grand talent, une grande intelligence.

— Rien ne révèle autant un homme que ses mains et une femme que sa bouche.

— Les malheurs de l'enfance se répercutent sur la vie entière et laissent au cœur de l'homme une source intarissable de mélancolie.

— Il n'y a que la médiocrité qui dure. Tout ce qui est intense est destiné à bientôt périr.

— Les idées ont leur enfance, leur jeunesse, leur âge mûr et leur décrépitude. Il ne faut pas attendre qu'elles aient vieilli pour les exprimer ou les réaliser.

— On n'est vaincu que si l'on s'estime tel.

— Dans la vie, il faut choisir : l'ennui ou les ennuis.

— Rien ne coûte aussi cher que d'être pauvre.

— Nul n'est content de son sort, mais chacun est content de lui-même.

FAGUS

(1872)

Fagus, né, le 22 janvier 1872, à Bruxelles. Outre ses *Aphorismes* [1], a écrit : *Testament de sa vie première,* vers, Vanier (1898) ; *Colloque sentimental*, vers, Société libre d'éditions (1898) ; *Ixion*, poème (*La Plume*) (1903) ; *Jeunes fleurs*, vers (1906) ; *Discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France (l'Occident*), 1909 ; *Politique de l'Histoire de France* (*l'Occident*), 1910 ; Œuvres inédites : *La danse macabre*, poème ; *La guirlande à l'épousée*, vers ; *Les Eglogues* de Virgile traduites en vers.

— L'esprit de contradiction est le branle de l'Univers.

— L'intuition est une mémoire qui s'oublie.

— Il n'est pas plus absurde de croire au tarot ou même à la sainte Trinité qu'à l'ordonnance de son médecin.

— L'homme est une intelligence desservie par des organes.

— Le génie a des ailes ; l'honnêteté n'a que des pattes.

— Ce n'est pas le premier pas qui coûte.

1. Fagus. *Aphorismes,* 1 vol. in-12 couronne. Paris, Sansot, 1908.

— Tous peuvent être tristes ; la mélancolie demeure l'apanage des âmes de qualité.

— La douleur est une fidèle amie.

— Les humbles font les pires tyrans.

— Le péché porte trois noms : laideur, maladie, pauvreté.

— Le sacrifice représente la perversité suprême.

— Le cerveau protestant me figure un sépulcre blanchi, feutré de toiles d'araignées.

— Nous croyons à ce que nous craignons plus encore qu'à ce que nous désirons.

— Le mensonge est d'institution divine : Que la lumière *soit !*

— Tu crains la justice : ta conscience te fait donc peur ?
— La mienne, non ; celle de mes juges.

— Nous abolirons, oui, la peine de mort, Monsieur ?
— A partir de quel âge, Monsieur ?
Cela se passait dans un cimetière.

— Six cent mille êtres à deux pieds s'exterminent en Cimmérie. Quelle infernale puissance peut bien pousser ces créatures raisonnables ? Eh ! mon Dieu tout bonnement l'harmonie universelle : ce terroir devait manquer de phosphates.

— La fortune est femme et bien le montre ; elle n'aime pas les hommes supérieurs.

— Ce n'est pas la bassesse de condition qui t'a fait peuple : c'est ta bassesse d'âme.

— Le médiocre aussi naturellement s'élève qu'un bouchon de liège avec la marée.

— L'honneur fut, assurait l'autre, l'axe des monarchies. Soit, mais je vois bien que d'une démocratie l'envie est le ressort.

— Sous le régime égalitaire, tous parlent à la fois, d'ailleurs peu de temps chacun : les autres y veillent.

— Aussi bien que commander, obéir est une vocation et jamais impunément enfreinte.

— Qui n'a pas vu le Diable n'a jamais vu Dieu.

— Voltaire, Jean-Jacques ! Jésus-Christ mourut entre deux larrons ; la société chrétienne entre deux laquais.

— Le mystère est la moitié de la beauté.

— La nuance mène le monde.

— La femme sur l'homme se moule comme l'eau sur le creux d'un vase. Eternel compagnon déloyal et candide !

— Une femme sait rarement elle-même si elle ment ou non.

— Toutes les filles sont belles au mois de mai.

— L'épouse moderne est une courtisane restreinte à un seul client.

*

MARCEL LENOIR

(1872)

Marcel Lenoir, né à Montauban en 1872, est non seulement un peintre, — un « enlumineur » ainsi que l'a dit excellemment M. René Ghil [1], — c'est aussi un penseur et un poète ainsi qu'il l'a montré en 1908, en publiant : *Raison ou déraison* [2].

— L'homme naît aveugle et meurt myope.

— Ne te mets pas au pied des montagnes si tu veux en voir les sommets.

— L'homme d'affaires réfléchit, le sage pense.

— L'amour, un échange de deux procédés plus ou moins convenables.

— Tout bienfait cache une mauvaise action.

1. René Ghil. *Marcel Lenoir*. Etude lue devant la Société « L'art pour tous » en l'atelier de Marcel Lenoir. Paris, 1906.
2. *Raison ou déraison du peintre Marcel Lenoir*, petit in-4, Paris, « l'Abbaye », 1908. Avec cette épigraphe :

Mortels ! plaignez-moi.
J'ai peine profonde !
Sur quoi donc se fonde
Tout mon piètre moi...

M. L.

— Le courage physique est le complément de la lâcheté morale.

— Le génie n'a cure du talent.

— Nous passons plus de temps à parler de nos ennemis qu'à dire du bien de nos amis.

— Quand on ne sait écrire, il ne reste à dire que de belles choses.

— On a toujours trop de faux amis et jamais assez d'ennemis sincères.

— A qui croire, si l'on doute de soi !

— L'homme n'a recours à la vérité qu'étant à court de mensonges.

— Sur l'enfant : de tous ses jouets le plus méprisé par lui c'est l'homme.

— Je croirai à la justice le jour où elle n'exercera plus.

— Si tu veux faire de grandes choses, intéresse-toi à ce que les uns et les autres dénomment de petits riens.

— Accompagner un des siens à sa demeure dernière, c'est prendre conscience de sa propre existence.

— On se croit grand quand, en soi, la notion de la mesure disparaît.

— Dès son berceau, l'enfant assiste à la marche au tombeau des siens.

CHARLES RÉGISMANSET

(1877)

Charles Régismanset, né à Paris, le 22 juillet 1877, a fait paraître, outre ses maximes, publiées en quatre séries sous le titre de *Contradictions*, 1re et 2e série, 1907, 1909, de *Nouvelles contradictions* (3e série), Paris, 1911 et *Le Livre de mes amis*, 1921 [1]; *Sensations coloniales* (1900); *Le Ministère des colonies* (1902); *La femme à l'enfant*, roman (1904); *Reflets, réflexions, paysages*, poèmes (1904); *L'Ascète*, roman (1907); *Essai sur la colonisation* (1907); *Philosophie des parfums* (1907); *Le Gardien du silence*, poèmes (1908); *Les Conseils coloniaux métropolitains*, législation comparée (1909); *Bibliographie de l'Abyssinie* (1909); *Les Fonctionnaires* (1911); *La Vaine Chanson*, poèmes (1912); *Questions*

1. *Contradictions*, 1re série, Paris, Sansot, 1906. Avec cette épigraphe :

> « J'aime beaucoup les recueils de pensées
> « morales, même médiocres. Elles me font
> « faire une espèce d'examen de conscience. »
>
> STENDHAL.

Contradictions, 2e série, Paris, Sansot, 1909. Avec cette épigraphe :

> « La meilleure philosophie relativement au
> « monde est d'allier, à son égard, le sar-
> « casme de la gaieté avec l'indulgence du
> « mépris. »
>
> CHAMFORT.

Nouvelles contradictions, 3e série, Paris, Sansot, 1911. Avec cette épigraphe :

> « Que rien ne t'inquiète ! Que rien ne
> « t'épouvante ! Tout passe ! »
>
> SAINTE THÉRÈSE.

coloniales (1912) ; *Le Bienfaiteur de la ville*, roman (1912) ; *Les lauriers salis*, roman (1913) ; *L'ombre sanglante* (Poèmes), 1919; *Un fou parmi les hommes*, roman, 1920.

Et en collaboration, avec G. François : *L'Afrique Occidentale à l'Exposition de Bruxelles* (1910) ; avec Charles Laisant : *Manuel du candidat* (1906) ; avec Louis Cario : *La concurrence des colonies à la métropole* (1906) ; *L'Exotisme, la littérature coloniale* (1911), avec G. François et Fernand Rouget, *Ce que tout Français devrait savoir sur les colonies* (1918).

— L'homme fait volontiers partager ses peines à autrui ; jamais ses joies.

— Optimisme, cécité.

— L'homme agit d'abord. Il forge, ensuite, des motifs.

— On peut persuader quelqu'un. Le convaincre, jamais.

— Dis-moi qui tu hais, je te dirai qui tu hantes.

— Tu méprises tes semblables, quel mal leur as-tu fait ?

— Tout s'imite, tout se peint, surtout le naturel.

Le Livre de mes amis (Contradictions, 4e série). Paris, Sansot, 1921, avec ces épigraphes :

« Vous le dirai-je ? Mesdames et Messieurs,
« ce que j'admire le plus en Montaigne c'est
« le don qu'il a de se contredire en tout ce
« qu'il dit. A ce signe on reconnaît un esprit
« heureux et bienfaisant... On ne peut être
« souvent d'accord avec soi-même quand on
« est, à soi seul, un monde... »

ANATOLE FRANCE.

« Si ces pensées ne plaisent à personne,
« elles pourront n'être que mauvaises ; mais
« je les tiens pour détestables si elles plaisent
« à tout le monde. »

DIDEROT.

— Ce qu'il y a de plus vicieux dans la femme, c'est l'homme.

— Si l'homme ne mourait point, il n'aurait jamais inventé l'Eternité.

— Je ne crains pas la mort... d'autrui.

— Tu dis : « Je veux, donc je peux. »
Il faut dire : « Je peux, donc je veux. »

— La prière use la foi.

— Il n'y a aucun mal à se regarder vivre pourvu qu'on se regarde « bien vivre ».

— Quand nous voyons certains individus s'emparer de notre opinion et la défendre, nous éprouvons aussitôt le désir d'en changer.

— Nous sommes indulgents pour les autres dans la mesure où ils nous sont indifférents.

— L'homme d'esprit torturé par une femme peut toujours se consoler en pensant qu'il sera vengé par un imbécile.

— L'homme a la rage de conclure. La nature ne conclut jamais.

— Nous attribuons au sort tous nos malheurs ; jamais notre prospérité.

— Se distraire, c'est le plus souvent changer d'ennui.

— La reconnaissance du ventre est peut-être bien la seule légitime.

— J'ai connu une jeune femme qui ne riait jamais afin d'éviter les rides. Elle est morte à vingt-cinq ans.

— Il n'est pas donné à tout le monde d'être méchant.

— Solidarité ? Morale de pauvres.

— Ne dis pas : « Je n'aime pas la danse. » Dis : « Je danse mal. »

— Les poètes d'aujourd'hui ont tous du génie ; mais bien peu ont du talent.

— Est-ce bien « les puissants du jour » qu'il faut dire ? Serait-ce pas plutôt « les impuissants d'une heure » ?

— Ne réfléchis pas. Tu dirais une sottise.

— Tu me demandes à quoi servent les vipères ? Et toi, à quoi sers-tu ?

— Mes maximes t'ont fait penser, dis-tu ? Ne te vante donc pas !

— L'homme qui supporte mal la société des sots se trouve souvent seul.

— On peut faire faire bien des choses à un homme bête en invoquant son intelligence.

— Il est plus aisé pour une jolie femme d'être sage que de passer pour telle.

— Etre toujours mécontent de soi, c'est la pire des hypocrisies.

— Il ne faut pas être trop aimé pour être heureux.

— Un homme plein de lui-même est toujours vide.

— Donner sa confiance à quelqu'un est imprudent. La lui prêter suffit amplement.

— Il faut beaucoup d'orgueil pour se croire obligé d'être modeste.

— Quand un homme a triomphé d'une femme, il l'appelle sa maîtresse.

— L'âge d'or ? C'était l'âge où l'or n'existait pas encore.

— Le malheur s'augmente et le bonheur s'amoindrit à la réflexion.

— Lorsque G... veut nuire à quelqu'un, il suffit qu'il en dise du bien.

— Tu te résignes, dis-tu. Avoue donc que tu es impuissant.

— Les médiocres doivent obéir à la règle : c'est pour eux qu'elle fut édictée.

— Arcas t'ennuie, dis-tu. Mais toi, crois-tu que tu l'amuses ?

— Soyons avares de notre mépris : c'est ce qu'il y a de meilleur en nous.

— Vaincre mes passions ? A quoi bon ! Si, seulement, je pouvais les satisfaire !

— Les Anglais admireraient-ils autant Napoléon I[er] s'ils ne l'avaient pas vaincu ?

— La méchanceté est presque toujours spirituelle. Hélas ! on n'en peut dire autant de la bonté !

— Combien de gens nous aimeraient moins si nous les aimions davantage !

— Il me suffit de posséder l'estime des autres et de moi-même, me dit cet homme.
— Il faut savoir se contenter de peu, lui répondis-je.

— Ce n'est pas ce qu'on dit, mais ce qu'on fait entendre et imaginer qui est important lorsqu'on formule une pensée. Partant, plus le lecteur est intelligent et meilleur lui paraît un livre de maximes.

ÉTIENNE REY

(1879)

Etienne Rey, né en 1879, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, outre ses pensées[1], suivies d'une *Métaphysique de l'amour*, a fait paraître en 1912, *La Renaissance de l'Orgueil français* et fait jouer au théâtre Michel une pièce en trois actes : *Peau neuve* et au Vaudeville *La Belle aventure* en collaboration avec MM. de Flers et Caillavet.

— L'amour est l'union d'un maître et d'un esclave, jamais de deux égaux.

— L'amour abaisse les grandes âmes et élève les petites.

— La jalousie est l'amour-propre de la chair.

— L'homme connaît la honte d'aimer. La femme ne connaît que celle de ne pas être aimée.

— L'amour inspire de grandes ambitions et ôte les moyens de les réaliser.

— Le désir prend toujours sa violence pour un signe d'éternité.

1. Etienne Rey. *De l'amour*. Paris, Bernard Grasset, 1910, et *Maximes morales et immorales*. Paris, Bernard Grasset, 1913.

— L'homme est souvent las de l'amour. La femme n'est jamais lasse que de l'amant.

— Chez l'homme, l'amour oscille éternellement entre le désir et le dégoût.

— Quand une femme se croit nécessaire au bonheur d'un homme, elle est bien près de le rendre malheureux.

— La haine, chez la femme, est toujours plus violente que chez l'homme, parce que c'est une haine d'inférieur.

— La plus grande preuve de courage qu'une femme puisse donner, c'est d'aimer.

— L'amour naît et meurt de l'oisiveté.

— On est beaucoup plus malheureux quand on se croit trompé que quand on en est sûr.

— La beauté d'une honnête femme semble toujours avoir quelque chose d'incomplet.

— La coquetterie est l'art de mettre plus d'impudeur à se refuser qu'à se donner.

— Pour beaucoup de femmes, aimer un homme, c'est en tromper un autre.

— On n'aime pas, tant qu'on ne souffre pas.

— Il n'y a qu'un moyen sûr de quitter une femme, c'est d'être quitté par elle.

— L'amour méprise tout ce qui n'est pas l'amour.

— Pour beaucoup de femmes, la dévotion est une sorte d'amour sans amant.

— Il y a des femmes qui se tuent par amour. Mais ce sont toujours les mêmes.

— Quand une femme pleure, on ne sait jamais si ça lui fait du bien ou du mal.

— Une femme a assez d'esprit lorsqu'elle en inspire.

— En fait d'amour, les femmes savent tout ce qu'elles n'apprennent pas.

— La pudeur est une question d'éclairage.

— On ne fait rien pour l'amour si on ne fait tout pour lui.

— Dans la vertu d'une femme laide, il y a toujours une protestation haineuse contre la beauté.

— On demandait à une femme qui avait beaucoup aimé, une définition de l'amour.

« L'amour, répondit-elle, c'est l'homme. »

D. HENRY ASSELIN

(1884)

D. Henry Asselin, né en 1884, outre son volume de notes et de pensées, intitulé *le Cendrier*[1], a publié, en 1911, *Paysages d'Asie* (*Sibérie*, *Chine*, *Ceylan*).

— Ciel! Ma lampe qui s'éteint!... Et moi qui n'ai pas terminé mon examen de conscience!...

— Imaginez-vous un peu la religion sans les curés : comme elle serait aimable! Et pendant que vous y êtes imaginez-vous un peu aussi le midi sans les méridionaux : comme il serait charmant!

— La femme la moins indiscrète ne vous cèlera jamais qu'elle a un amant : elle vous cèlera plutôt qu'elle a un mari.

— Quels sont les deux genres d'individus les plus insupportables? Les hommes qui croient avoir du génie et les femmes qui se croient irrésistibles.

— Les enfants ont hâte d'être amoureux ; les vieillards sont, au fond, bien aises de ne plus l'être : voilà ce que fait l'expérience, cette femme-sage...

1. *Le Cendrier* (*Notes*), Henri Falque, éditeur, Paris, 1906. (Edition du Feu.)

— La crainte de gêner les autres est la plus grande gêne qu'on puisse imaginer pour soi-même.

— Ou bien l'on écrit pour les gens de lettres, et alors on est insupportable au public ; ou bien l'on écrit pour le public et alors on est odieux aux gens de lettres : le mieux est donc d'écrire pour soi-même, afin d'être plus sûr encore de mécontenter tout le monde et soi-même.

— Lorsqu'il s'agit d'avoir bonne opinion de soi, l'on peut hardiment se considérer à l'œil nu : la loupe devient inutile.

— Le Christ a guéri des malades, consolé des pauvres et il est mort sur la croix ; les oiseaux chantent dans les arbres et meurent ; je voudrais faire un peu de bien et mourir !

— Imbécile ! ça ne se dit pas, ça se fait !

ALAIN CHAUVILLIERS

(1884)

M. Alain Chauvilliers, né au Vésinet (Seine-et-Oise), le 29 janvier 1884. A fait de sérieuses études juridiques et publié, en 1909, *Pétales* [1], précieux petit recueil de maximes.

— Être original, tant mieux ; vouloir l'être, tant pis.

— Il est amusant de voir comme certains se croient esclaves d'une réputation que le hasard leur a faite.

— Ne sachant être justes, beaucoup sont bons.

— Il y a des gens auxquels il ne faut rendre un service que lorsqu'on est prêt à leur en rendre plusieurs.

— Ceux-là qui, dans l'intimité, subissent davantage notre ascendant cherchent à se donner en société l'air de s'y soustraire le plus.

— Il est rare qu'on ne se sente pas courageux après le danger.

— Le pire des cabotinages est celui de la simplicité.

— Une femme ne se donne jamais tout entière : mais, elle peut être sincère en le disant.

1. Alain Chauvilliers. *Pétales*, 1 vol. in-24, Paris, typographie Philippe Renouard, 1909.

— Les femmes ne soupçonnent pas ce qu'elles doivent à l'imagination des hommes.

— B... se complaît aux paradoxes.
C'est lui qui avance que les femmes sont tour à tour sentimentales et sensuelles, selon qu'elles sont habillées ou dévêtues.

— Sache mettre dans l'obéissance autant de dignité que dans le commandement.

— Ne devrait-on pas rayer l'orgueil du nombre des péchés capitaux ? On l'y remplacerait par la lâcheté.

— L'humilité chrétienne : se croire, en tant qu'homme, la raison d'être de tout l'univers.

— Il est incontestable que le spectacle le plus propre à inspirer l'horreur est celui de la vérité.

— Engendrer : c'est approcher de la divinité en ressemblant aux bêtes.

— La stérilité de nos rires n'a d'égale que celle de nos sanglots.

— Sache sourire quelquefois comme tu mets des fleurs sur une tombe.

JEAN YTHIER

(1884-1920)

Auteur de *Maxim's pour tous les jours*, ouvrage publié hors commerce en 1916. M. Jean Ythier qui s'était conduit héroïquement pendant la guerre et avait dépensé ses forces sans compter, est mort prématurément, en 1920. C'était une belle âme et un esprit d'une rare finesse.

J'ai vu quelquefois des hommes ayant des yeux de bon chien. Je n'ai jamais vu de chien ayant des yeux d'homme méchant.

— Tout est facile à apprendre. Tout est difficile à comprendre.

— Ce que les médiocres envient le plus aux créateurs, ce n'est pas le succès, c'est la volupté de créer.

— Les gens qui ne doivent qu'à la Fortune d'être en place jouissent d'un certain prestige ignoré de ceux qui ne doivent rien qu'à leur propre valeur.

— Ce n'est pas la pipe qui est bonne. C'est la vie qui est mauvaise.

— Il faut n'avoir pas vu l'âpreté avec quoi le bourgeois français défend le droit que lui confère son numéro d'omnibus pour supputer l'avènement d'une ère de tolérance et d'esprit philosophique.

— A tâcher en vain de boutonner un faux-col, quel honnête homme ne s'est pas senti l'âme d'un sauvage ?

— A l'issue de la cérémonie où le ministre lui avait remis les palmes, Eusèbe, croisant un enterrement, salua, chapeau bas.

— A la ménagerie.
Quelle férocité... chez le dompteur !

— Tu as vingt ans ; il en a soixante. Et tu demandes quelle est cette faute qu'il ne te pardonne pas !

— A celui qui sort vainqueur de la lutte entre son devoir et son instinct, il ne manque qu'un sceptre de carton et une couronne de papier doré.

— La bonté-bienfaisance vient d'une certaine richesse de cœur et d'une grande indigence d'imagination.

— Il est des gens dont l'âme sans tache ferait souhaiter que la vie fût simple et bonne. Prends garde ! ce sont là tes pires ennemis.

— Féminisme.
Cornélie connaît ses droits, dédaigne les chiffons et dompte ses nerfs.
Comment dire tout mon éloignement ?
— Elle m'inspire un profond respect.

— Un homme pense moins à la volupté en présence d'une veuve ou d'une fiancée qu'une femme en présence de l'homme qu'une décence secrète lui défend de troubler.

— Mme X, qui a tout souffert par son mari depuis vingt ans de vie conjugale m'écrit : « ... Elle était adorable sous son voile blanc et délicieusement émue. Son fiancé était triomphant »...

*

— Ne mets pas ton meilleur ami en demeure d'opter entre toi et son cordon bleu.

— La satisfaction qu'ont tes ennemis à te nuire n'a d'égale que celle qu'ont tes amis à t'en informer.

— Souhaits philosophiques.

— Des bouquins ? du café noir ?

Avoue-le donc : deux yeux tendres, avec, au fond, l'infini du vide.

Et bien souffrir !

— C'est folie que d'aimer, à moins que d'aimer à la folie !

ALBERT DE BERSAUCOURT

(1885)

Albert de Bersaucourt, né à Amiens, le 6 décembre 1885, outre des maximes [1], a publié divers poèmes en prose : *Les lumières*, *Triptyques*, *Pour honorer ma demeure et chanter mon jardin*, *Le Beau voyage au Mont Saint-Michel* ; des conférences sur Albert Samain, Emile Verhaeren et François Coppée ; des études sur *Paul Verlaine, poète catholique ; Francis Jammes, poète chrétien ; Louis le Cardonnel ; Charles Guérin* (avec préface de Francis Jammes) ; une *Biographie de René Bazin ; les Pamphlets contre Victor Hugo* (*Mercure de France*, 1912) et *Etudes et Recherches* (*Mercure de France*, 1913).

— Tout le monde est ambitieux, mais l'on n'avoue son ambition que si l'on est favorisé par la fortune.

— Ce n'est pas en étant grossiers que les parvenus sont insolents, c'est en voulant paraître aimables.

— Il faut encore forcer les femmes quand elles sont consentantes.

— Beaucoup de gens qui tiennent de la place empêchent de remarquer ceux qui devraient avoir une place.

— Les femmes ont de bien petits pieds.
— C'est pour mieux tomber, mon enfant.

1. *Notules*, 1 volume in-12 couronne. Paris, Sansot, 1908.

— Le succès des mauvaises pièces n'a rien d'étonnant. Les sots qui ont éprouvé du plaisir à les entendre y retournent et les gens intelligents, pour se venger de s'y être ennuyés, y envoient leurs amis.

— Rien n'est plus compliqué que de prendre la vie simplement.

— Lui. — Même si on te proposait des bijoux, de belles robes, tu ne me quitterais pas ?
Elle. — On ne me les proposera pas.

— A ce génie qui veut rénover le monde, donnez une place d'expéditionnaire. Il sera tout surpris de s'y trouver à son aise.

PIERRE AGUÉTANT

(1890)

Né à Guéreins (Ain) le 27 avril 1890.
Auteur de *Pour ceux qui pleurent*, du *Poème du Bugey*, d'*A Fleur de chair*, poèmes et d'un volume de maximes, *La Tour d'Ivoire* [1].

— Il est presque impossible à une âme de femme d'être entièrement fidèle.

— Une femme à demi intelligente, une femme ordinaire, en somme, a la domination et la supériorité en horreur, la femme à l'intelligence transcendante, au contraire, s'abandonnera avec bonheur à l'affection d'un être dont la valeur la dépasse... les premières sont plus à fuir que la dangereuse sottise, car mieux vaudrait une femme franchement bête.

— Certaines amoureuses s'exaltent sous le baiser pour le plaisir de jouir de la jouissance qu'elles procurent.

— L'on est parfois à soi-même un étranger que l'on s'étonne d'avoir rencontré.

— Il y a des moments où l'on est ridicule à soi-même. Ce sont les seuls où l'on n'ait pas envie de rire.

1. Pierre Aguétant, *La Tour d'Ivoire* augmentée de *la Ronde du Veilleur*. Impressions et pensées... Préface de Mme Alphonse Daudet, Paris, Plon-Nourrit 1919.

— Le bonheur peut commettre des bassesses, la douleur rarement.

— Il y a beaucoup de grandes âmes, il y en a très peu de délicates.

— Il y a des moments où les morts sont si vivants que nous paraissons prendre leur place dans le tombeau.

— Il y a les âmes raffinées et les âmes délicates : ce n'est pas du tout la même chose.

— Crois en ton étoile. C'est, si tu n'en as pas, une façon de t'en allumer une.

— Certains jours, on agit comme sous l'avertissement de la mort prochaine. Et le suc des secondes a, alors, une singulière saveur... Et ceux qui n'y ont pas mordu de la sorte n'ont jamais savouré la vie vraiment mûrie au soleil de la vérité.

— Etre philosophe, c'est étouffer ses larmes, c'est pleurer seul, mais c'est pleurer quand même.

GABRIEL SOULAGES[1]

— Le difficile, pour une femme vertueuse, et à grands principes, c'est d'oser dire à celui qui lui plaît, une première fois : « Je vous aime ». Le reste, ensuite, va tout seul.

— C'est aux audaces qu'elle a dans votre lit qu'on devine combien une femme était, avant de vous connaître, vertueuse.

— C'est d'un homme indélicat et sans scrupules que de ne se point découvrir des griefs contre la personnne qu'on aime, au moment où l'on va la tromper.

— Une femme très jolie tolérera qu'un homme ne lui fasse aucun compliment sur le sujet de sa beauté, mais ne lui pardonnera pas de ne s'en point apercevoir.

— Un galant homme n'a jamais aimé qu'une femme en toute sa vie, — la dernière à laquelle il le jure.

— Il n'est pas rigoureusement indispensable, pour nous séduire, qu'une femme jeune et bien tournée nous apprenne que Bach la transporte et qu'elle a lu Zarathoustra.

1. Gabriel Soulages. *Du cœur, petite contribution à l'étude de l'amour illégitime*. Paris, A la belle édition, 1910.

A, en outre, écrit un roman : *Le malheureux petit voyage*, paru dans le *Mercure de France* en 1909.

— Une femme vertueuse est celle qui, avant d'entrer chez son amant, ôte son alliance et enlève de sa chaîne de cou sa petite médaille bénite.

— Les jeux de l'amour sont une petite bataille ; mais, à l'inverse de ce qui se passe à la guerre, il est aussi honorable et aussi récréatif d'y avoir le dessous que le dessus.

— Nos vrais amis nous pardonnent tout, sauf de plaire plus qu'eux aux femmes.

— Une cicatrice mal effacée, une tache rouge sur la gorge, un peu de duvet, trop noir, le long des jambes, sont pour la vertu d'une femme de plus sûrs gardiens que l'honnêteté, les grands principes et la religion.

LOUIS LAUDRON[1]

— Toutes les tactiques en amour sont bonnes, pourvu qu'on soit aimé ; les meilleures échouent faute de cette condition.

— On oublie quelquefois les fautes d'une coupable, mais on ne les pardonne pas aux innocentes.

— La femme est un violon admirable ; plus il est vieux, mieux il vibre.

— Les vieilles filles finissent par s'enorgueillir d'une virginité impatiemment supportée, comme certains malades finissent par tirer vanité d'une maladie incurable.

— Lorsqu'une femme rit à l'aspect d'une autre femme, riez aussi. Si elle ricane, riez encore, mais ouvrez les yeux. La nouvelle venue en vaut certainement la peine.

— Nous avons presque toujours raison de nous défier d'autrui et toujours tort de montrer notre défiance.

— On prend un livre, fût-ce un ouvrage philosophique, pour ne plus penser, mais on a beau faire, on pense quand même.

— On s'obstine aux petites économies par désespoir d'en réaliser jamais de grandes.

1. *Chardons sur le mur* (1911) ; *Bouquet d'orties* (1914), Figuière, éditeur.

— C'est ordinairement celui des deux époux qui manque aux engagements conjugaux qui a le plus de chances de conserver l'amour de l'autre. Aussi, avant d'y manquer, ferait-il bien d'examiner si l'époux à trahir en vaut réellement la peine.

EUGÈNE MARBEAU

Outre ses *Remarques et Pensées*[1], M. Eugène Marbeau a écrit : *Etude sur Treilhard* (1882) ; *Denys Cochin*, fondateur des salles d'asile (1885) ; *La Rochefoucauld et la comtesse Diane* (1887) ; *le cardinal Granvelle aux Pays-Bas* (1891) ; *A propos des contes de Charles Perrault* (1893).

— L'amour, c'est soi ; l'amitié, c'est les autres.

— Les combats de la vie sont toujours des luttes contre soi-même.

— L'ennui est une défaillance de l'esprit, l'impuissance de la volonté sur la pensée. Celui qui est maître chez lui ne s'ennuie pas.

— On peut se créer un but ; on ne peut se créer un désir.

— Le vice a ses hypocrites comme la vertu.

— Les pensées d'un auteur sur Dieu ne nous font pas connaître Dieu ; mais elles nous font connaître l'auteur.

— Croire sans oser raisonner sa croyance, c'est presque douter.

— L'homme qui gesticule ressemble à un singe.

1. *Remarques et pensées*, 1 vol. Paris, Léopold Cerf, 1893.

— Quand un homme dit souvent : « Je ne sais pas cela », il y a des chances pour qu'il soit très instruit.

— L'envie est la plus involontaire et la plus flatteuse des flatteries.

— Vieillir, c'est rester seul.

— Ce n'est pas la raison, c'est l'ivresse qui donne le bonheur.

— Dire du mal de soi est le seul moyen de parler de soi sans ennuyer les autres.

— On paie tous les services qu'on rend.

— On n'a pas d'amour-propre vis-à-vis de soi-même. On sait trop à quoi s'en tenir.

MAURICE HOUBER[1]

— Ceux que l'amour comble le plus sont ordinairement ceux qui en parlent le moins.

— Les femmes sont réellement insatiables ; nous leur promettons le plaisir et elles nous réclament le bonheur.

— Dans un cœur de femme, le plus redoutable rival de l'amant, c'est l'amour.

— On peut parler à une femme laide de la laideur des autres femmes : elle n'en prendra rien pour elle.

— On quitte plus facilement une maîtresse qu'on aime qu'une maîtresse dont on est aimé.

— Les femmes sont toujours déçues quand elles attendent de leurs amants des décisions héroïques.

— Ce qui enchante les amants dans leurs maîtresses c'est ce qu'elles ont pour eux de provisoire ; ce qui indispose les maris contre leurs femmes, c'est ce qu'elles ont de définitif.

— En amour, le moment psychologique n'est autre que le moment physiologique.

— D'homme à femme, l'amitié est la parente pauvre de l'amour.

1. *Remarques sur l'amour*, Paris, Sansot 1913.

— Les sens sont toujours honnêtes ; c'est l'imagination qui est perverse.

— Si les femmes ne faisaient point le premier pas, combien d'hommes n'auraient jamais aimé.

CHAMPGEUR[1]

— On ne prend pas une femme : elle se donne.

— La pensée d'une femme, bien plutôt que sa présence, peut emplir la vie d'un homme.

— C'est généralement quand une femme commence d'être aimée de cœur. qu'elle se plaint de ne plus être aimée.

— L'importance des riens, d'un mot, d'une intonation, d'un geste, d'un regard, de moins encore ! Des bonheurs s'envolent pour un silence.

— C'est surtout en amour que les femmes préfèrent le superflu au nécessaire.

1. Pierre Anselme Champgeur. *Ce qu'elles ne disent pas*. Pensées désordonnées sur les femmes et sur l'amour. Paris, juill. 1918.

MADAME BARRATIN

Mme Barratin, femme de grand cœur, qui consacra une partie de sa vie à des œuvres philanthropiques, est morte le 19 décembre 1915.

Outre un recueil de nouvelles *Sur le tard* et deux ouvrages de poésie *Heures de brume* et *Lueurs du soir* elle a écrit quatre livres de maximes : *Chemin faisant ; De vous à moi ; De toutes les paroisses ; Ce que je pense.*

— Il faut aimer la mort autant que la vie pour aimer la vie avec repos.

— Les beaux vers pensent en chantant.

— Il y a des gens qui ne meurent de rien que de la mort.

— Les heures nous restent pour pleurer les instants.

— Une pensée s'impose par sa vérité et traverse le temps par sa forme.

— On sent de grands effluves en s'approchant de certains êtres, comme on sent la mer à distance.

— L'amour sait plaindre, l'amitié sait guérir.

— On ne peut pas aimer sans trembler, puisqu'alors on ne peut plus souffrir que dans ce qu'on aime.

— On court toujours risque en aimant ; mais, sans aimer, on meurt.

— Va, mon âme ! En avant, en arrière, partout c'est Dieu !

MARIA STAR

Mme Stern (Maria Star) est Vénitienne. Outre ses Pensées [1], elle a publié : *Quinze jours à Londres ; Impressions d'Espagne* (Paris, Ollendorff) ; *Ames de chefs-d'œuvre* (Delagrave) ; *Chaînes de fleurs ; Terre des symboles ; Vision de beauté ; Le cœur effeuillé* (théâtre) ; *Le témoin ailé*, prose rythmée, musique de Gaston Lemaire ; *Les deux gloires ; Faut-il pardonner ? Histoire* (roman en anglais) et *Qui l'emporte ?* (Lemerre).

— L'imagination n'est peut-être que la mémoire d'une vie antérieure.

— La rouerie est la finesse de ceux qui ne possèdent pas de finesse.

— Il y a des natures inférieures pour qui la louange est un effort. Leur silence est un suffrage.

— Au milieu de douze imbéciles, c'est l'homme d'esprit qui est une bête.

— L'importance est la dignité des sots.

— Combien de secrets sont trahis par vanité : on veut montrer qu'on était digne d'une confidence.

1. Maria Star. *Autour du cœur*. Pensées nouvelles pour la 3e édition française. Institut vénitien des arts graphiques, Venise, 1912.
Le même, édité à Paris, chez Lemerre, avec illustrations en couleurs de Madeleine Lemaire.

— Tant qu'on pleure sur soi-même, on a les yeux obscurcis ; quand on pleure sur les autres, on voit.

— La paresse du monde est telle qu'il s'en tient à une étiquette une fois donnée. Son premier jugement est le dernier.

— Un des plaisirs des relations de famille, c'est la franchise brutale. On se venge entre soi de la contrainte qu'impose le monde.

— On peut juger les gens par les inimitiés qu'ils s'attirent.

— Il est imprudent de dire du mal du prochain. Il est dangereux d'en dire du bien.

— Les gens aiment à parler d'eux-mêmes. Ils préfèrent en dire du mal que de n'en rien dire.

— L'amour est un joli rôle souvent confié à de mauvais acteurs.

— Dans le royaume de l'amour, la mendicité est interdite. Ne demandez rien, prenez tout.

— Les hommes aiment les femmes parce qu'elles ne leur coûtent rien ou parce qu'elles leur coûtent trop.

— En amour, l'homme cherche le plaisir, la femme le bonheur.

— Ce qui gâte souvent l'amour le plus sincère, c'est la crainte d'être dupe.

— Médire des hommes c'est les aimer encore.

— Une femme qui met la tendresse de son amant au-dessus de sa fidélité a des chances de voir durer son bonheur.

— On se hausse ou on se rapetisse au niveau de celui qu'on aime.

— On a toujours moins d'amis qu'on ne croit.

— Croire au bonheur, c'est déjà être heureux.

— Tous ceux-là sont malheureux qui se figurent que le bonheur leur est dû.

— Deviner vaut mieux que voir.

— Se contenter de l'à-peu près : sagesse absolue.

AUREL

Aurel est née à Granville. Elle débuta à la *Fronde* aux dernières années de ce journal. Elle publia d'abord *Sans halte*, puis les *Jeux de la flamme*, roman (1906) ; une étude : *Comment les femmes deviennent écrivains; Voici la femme* (Essais) ; une pièce en un acte : *Pour en finir avec l'amant*, deux entretiens, l'un sur *Jean Dolent* (1910), l'autre sur *Jean Dolent et la femme* (1911), *Le Couple* (Essai d'entente) (1911), *la Semaine d'amour*, *les Saisons de la mort*, *Rodin devant la femme*, etc.

— Le génie, c'est la lecture à livre ouvert dans ce qu'on aime.

— Le secret de la domination pour la femme est de beaucoup demander à son entourage. Celle qui peut se passer de bien des choses n'aura rien.

— On tue comme un parfum l'ivresse qu'on dévoile.

— La vérité pique et banderille les hommes. Elle écorche les femmes.

— Qu'il est bas en humanité celui qui craint d'apitoyer !

— Chaque fois qu'un nouvel ami ouvre mon livre, que j'ai envie de l'avoir écrit autrement !

— Donc, amenez enfin la seule passion alerte et perfectible : l'amitié. Elle seule est étrange et digne du livre. Elle seule est passionnelle étant inexplicable. Par

quel miracle vit-on délicieusement avec des gens, sans liens charnels ? On crut que ce problème était celui du cœur, mais il touche à tout l'Etre.

— La seule passion qui n'ait pas un arrière-goût de la peste est l'amitié.

— Mes amours sont en moi comme autant de reproches. Des amours mortes, je n'ai gardé que les gestes, les mots ou les instants d'où pouvait naître une belle amitié.

— Je sais tout ce que j'ai fait pour certains, pour ceux que j'aime peu. On oublie ce qu'on fait pour qui l'on aime.

— Les désolés sont des harpes tendues dont le moindre contact délivre l'harmonie. La douleur en leurs yeux veille comme une lampe. Eux seuls perdent le pouvoir d'ennuyer. C'est au festin de la grandeur qu'ils me conduisent.

— La vanité, c'est la vertu des dieux ; les grands hommes l'ont tous osée.

— Celle qui peut donner la toute-joie ne donnera jamais le tout-repos.

— Ah ! qui leur donnera la leçon de jeunesse !

— Savent-ils, ceux qui m'ennuient longuement, la pelletée de terre qu'ils ajoutent sur moi.

— Décrire est déchoir de la majesté d'écrire ; décrire est l'inverse d'écrire.

— Ce qui fatigue encore le moins, c'est le travail.

— Ma seule existence blesse ceux qui ne veulent pas m'aimer.

— Le seul plaisir actif de la fidélité à un c'est qu'elle ennuie deux ou trois autres.

— Pour la femme, il n'y a pas de second, car le premier prend toujours tout.

— J'écris l'amour, je l'ânonne, je le déchiffre. Je le dessine pour arriver à le lire.

— Je relis tendrement dans mon livre nouveau ce que chacun de mes amis préfère.

— Entre les heureux et les malheureux je sais enfin qu'il ne faut plus voir même une nuance.

— Il y a les beaux livres que j'aime et les beaux livres que je n'aime pas. Je ne sais lesquels je préfère ; je reviens à ceux que je n'aime pas.

— Quel grand souci de moins qu'un bonheur poursuivi qui devient impossible !

— Le meilleur des amours ne console personne : ceci posé, rien ne peut plus nous décevoir.

PRINCESSE KARADJA [1]

— Ne pas jouer du piano, c'est un talent aussi rare que charmant.

— Le monde est une ménagerie où l'on a omis de séparer les loups des agneaux.

— La poésie est l'art de se plaindre, joliment, d'un chagrin qu'on n'a pas.

— Un cœur qui est à vendre ne vaut pas la peine d'être acheté.

— Il vaut mieux commencer par céder que finir par là.

— Beaucoup de choses valent la peine d'être dites ; peu, d'être répétées.

— On enterre plus souvent ses amitiés que ses amis.

— En amour, plus on parle, moins on dit.

— Ceux qui nous déplaisent le plus sont ceux à qui nous plaisons le moins.

— Il faut être bien jeune pour s'offenser qu'on vous trouve tel.

— Si tu *désires* faire une chose : prends l'avis de tes amis ; si tu *veux* la faire : ne consulte personne.

1. *Mary, Princesse Karadja. Etincelles*, 1 vol. in-8. Paris, Alphonse Lemerre, 1892.

— On oublie plus vite un grand chagrin qu'une petite humiliation.

— Regretter un amour perdu, c'est le faire revivre à moitié.

— Le monde ne finira probablement ni par l'eau ni par le feu. Il sera enseveli sous des couches successives de littérature, et le dernier habitant aura péri d'ennui avant d'être submergé.

— S'il existait un homme parfait, il lui suffirait de se savoir tel pour ne plus l'être.

— L'amour périt rarement de mort violente : il s'éteint tout doucement.

— L'expérience est une science bien coûteuse : souvent on la paie plus qu'elle ne vaut.

— Les torts d'un bienfaiteur n'excusent pas l'ingratitude.

— Il faut être bien disgracié pour n'inspirer de l'envie à personne.

— Vouloir réparer une sottise, c'est la souligner.

— Les pensées des hommes sont comme des étincelles : la plupart s'éteignent dans la nuit du temps, mais, parfois, il y en a une qui réussit à allumer un grand feu.

LUCIE PAUL-MARGUERITTE

Mme Lucie Paul-Margueritte est née à Paris. Outre ses maximes et observations[1], elle a publié *La déception amoureuse*, recueil de nouvelles (Paris, Albin Michel, 1912), *Le Singe et le violon*, *l'Amour et les Saisons*, etc.

— La clairvoyance : impuissante avant, inutile après.

— Il est si naturel de se vanter qu'en étant modeste, on fait croire aux gens qu'on ne vaut pas grand'chose.

— Il la prit pauvre afin que, lui devant tout, elle l'adorât comme un Dieu. Et chacun pensa : « Combien ce jeune homme est désintéressé ! »

— Le désir : une désillusion future.

— Une femme aimera mieux être accusée d'une méchanceté que d'une faute de goût dans sa toilette.

— L'humeur d'une femme varie selon la robe qu'elle porte.

— On commence par se dire avec naïveté : « Aucune souffrance n'égale la mienne. Elle est unique. » Puis, on reconnaît qu'elle ne l'est pas et l'on se méprise profondément.

Ne pas même avoir l'orgueil de sa peine ! Quelle misère !

1. Lucie Paul-Margueritte. *Paillettes*, 1 vol. in-12 couronne. Paris, Sansot, 1908.

— Avant de remédier à un accident, on demande « comment c'est arrivé ».

— Quand elle l'avait bien exaspéré, elle murmurait d'un ton doux :

— « Comme tu es nerveux, mon ami ! »

— On médit plus d'un ami que d'une ennemie : on le connaît mieux.

— Je l'ai un peu trahi. Vais-je l'en aimer mieux ?

— Certains êtres ne savent pas être aimables avec les gens heureux.

— Un synonyme au verbe aimer : opprimer.

— Certaines natures timides ne sont « elles-mêmes » qu'avec des étrangers.

— Rien n'est plus mauvais que de souffrir très jeune. On ne sait ensuite croire au bonheur s'il vient.

— La beauté est de tous les vices celui qu'on pardonne le moins.

— Oh ! les bonheurs médiocres auxquels on s'habitue !

— Le chagrin plus que le bonheur différencie les êtres. Les âmes heureuses se ressemblent toutes.

JEANNE BROUSSAN-GAUBERT

Mme Jeanne Broussan-Gaubert est née à Liége (Belgique), Outre ses pensées[1], elle a publié *Lettres d'une Fiancée*, petit in-8, à la *Nouvelle Revue* (1909) ; *L'amour-jardinier*, conte, petit in-16 (Sansot, 1910) ; *Josette Chardin ou l'Egoïste* (Sansot, 1912), *Reviendra-t-il*, *Barberine danseuse*, *Loula* (1920), et fait représenter au théâtre François-Coppée *Le plus fou des trois*, un acte en prose (avril-mai 1912).

— Il est curieux de constater la défaite de l'énergie, de la sincérité, de la hauteur morale, à une époque où il est à la mode de citer *Ecce homo* ou « Zarathoustra ».

— Avoir mis toute son énergie à poursuivre un but, l'atteindre. Et puis le contempler avec tristesse en se disant : « Je me suis peut-être trompé ? C'était cet autre qu'il fallait poursuivre... »

— Je songe *avec pitié* aux nombreuses femmes qui n'ont pas été paresseuses, à celles qui, ayant peiné leur vie entière, ne virent jamais leur salaire d'une semaine atteindre vingt francs. Je me rappelle quelques enfants de huit et dix ans qui, visités un jour de Noël, mangèrent *une orange* pour la première fois.

1. *La nouvelle bourgeoise, Propos, Pensées et Etrennes d'une Parisienne en 1911*, recueillies par Jeanne Broussan-Gaubert ; dessins inédits de Mlle Albertine Bernouard ; petit in-16 carré. A la belle Edition, Paris, 1911.

— Aucune liberté ne serait à craindre en amour si l'amour était toujours sain, vigoureux et loyal.

—Pourquoi une femme qui veut se donner un genre cherche-t-elle presque toujours à s'en donner un mauvais ?

— Les femmes aiment à plaire. Ce n'est souvent ni pour être coquette, ni dans l'espoir de se faire aimer, ni pour l'orgueil léger que cause un compliment. C'est simplement dans le désir de plaire !

— Pourquoi ridicule et odieuse l'union de deux êtres vierges ? Je songe au bonheur étrange et merveilleux de découvrir les caresses, de posséder tout entier, dans son cœur et dans sa chair, l'être que l'on désire, sans souvenirs avilissants. L'homme doit-il donc *apprendre ?* Pauvre amour alors que le sien !

VÉRA DE TALLEYRAND-PÉRIGORD [1]

— Dans le monde, comme entre les puissances, règne l'entente cordiale de la méfiance réciproque.

— L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

— Il y a des gens qui connaissent tout et ne savent rien.

— La mariage moderne, c'est la clef des champs et la clef du coffre-fort.

— Rien ne calme comme une décision prise.

— Souvent le plus intéressant est ce qu'on ne dit pas.

— Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les gens ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

— Pour fonder un salon :
Bien les asseoir,
Bien les nourrir,
Et les laisser s'entretenir.

— De nos jours, on écoute peu et l'on cause encore moins, mais on bavarde davantage.

— La beauté attire, l'esprit charme, la bonté retient.

1. Comtesse Véra de Talleyrand-Périgord, *Pensées nouvelles et Souvenirs anciens*, Paris, hors commerce, 1912 (Imprimé chez Maretheux).

— On n'a dans le monde que l'importance qu'on se donne.

— Il faut cinq minutes pour faire un faux-pas et toute la vie pour l'expier.

— Le seul capital qui ne coûte rien et qui rapporte beaucoup c'est la flatterie.

— Le calme d'une belle soirée est comme le repos de l'âme. Elle donne à nos facultés le moyen de sentir ce que l'agitation de la journée nous dérobe.

BARNEY

(NATALIE CLIFFORD)

Miss Barney est l'auteur de *Quelques portraits-sonnets de femmes;* de *Cinq petits dialogues grecs ;* d'un roman, *Je me souviens* et de deux volumes de pensées : *Eparpillements* [1] et *Pensées d'une amazone* [2].

— A quoi bon ? puisque rien n'est impossible.

— Je connais des tentations, pas de tentateurs.

— Toujours : trop longtemps.

— Moi seule puis me faire rougir.

— C'est de moi-même que je suis la plus curieuse.

— On a parfois ce que l'on désire et ce n'est pas ce que l'on désire.

— Si j'hésite, c'est qu'il ne faut pas.

— Ils ne sont pas les plus forts ceux qui nous découragent.

— On n'a pas d'âge tant qu'on est jeune.

— Aimer, c'est doubler son regard.

— Les larmes, une maladie des yeux.

1. Sansot, éditeur, Paris, 1910.
2. Emile-Paul, éditeur. Paris, 1920.

— On aime d'amour ceux qu'on ne peut aimer autrement.

— On regarde autrement devant un miroir.

— Beaucoup de mes pensées furent à d'autres avant moi (je ne rougis qu'orgueilleusement de mes antécédents) beaucoup le seront après moi.

— Redire une vérité ne la rend pas moins vraie, sauf peut-être pour celui qui l'a déjà dite.

JEANNE LANDRE

Jeanne Landre, née à Montmartre, outre ses maximes, a écrit de nombreux ouvrages pleins de talent et d'originalité. Parmi les principaux citons : *La Gargouille ; Echalote et ses amants ; Puis, il mourut ; L'amant qui s'ignore ; Bob et Bobette ; Madame Poche ; Où va l'amour ;* romans ; *Le doigt dans l'œil*, recueil de contes et une fort intéressante étude sur *Gavarni*.

— Les intellectuelles ont mille raisons d'aimer les imbéciles.

— Près d'une virago, l'amant a l'air de son parapluie.

— Il est des gens dont la figure appelle le coup de pied.

— Pour certaines femmes, se donner à un homme c'est une façon de lui dire bonjour.

— Il y a quelque chose de répugnant à entendre les vieux ménages parler de leurs rapports sexuels. Il semble que, passé un certain délai de cohabitation, la volupté soit anormale.

— Il y a des baisers d'une volupté si complète que c'est folie de parachever l'expérience.

— La femme qui n'est pas mère se voudrait celle de son amant.

— Il arrive que la possession ne tue pas l'amour ; mais c'est toujours aventureux que de vouloir connaître jusque dans ses tares celui ou celle qu'on idéalise.

— Mépriser l'homme que l'on aime, c'est avouer que rien ne vous séparera de lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le huit octobre mil neuf cent vingt et un
PAR
CH. COLIN
A MAYENNE
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE